

**AFRICA DEVELOPMENT  
AFRIQUE ET DEVELOPPEMENT  
Vol. XXXIX, No. 3, 2014**

A Quarterly Journal of the Council for the  
Development of Social Science Research in Africa  
Revue trimestrielle du Conseil pour le développement  
de la recherche en sciences sociales en Afrique

CODESRIA would like to express its gratitude to the Swedish International Development Cooperation Agency (SIDA), the International Development Research Centre (IDRC), the Ford Foundation, the Carnegie Corporation of New York (CCNY), the Norwegian Agency for Development Cooperation (NORAD), the Danish Agency for International Development (DANIDA), the Netherlands Ministry of Foreign Affairs, the Rockefeller Foundation, the Open Society Foundations (OSFs), TrustAfrica, UNESCO, UN Women, the African Capacity Building Foundation (ACBF) and the Government of Senegal for supporting its research, training and publication programmes.

Le CODESRIA exprime sa profonde gratitude à la Swedish International Development Corporation Agency (SIDA), au Centre de Recherches pour le Développement International (CRDI), à la Ford Foundation, à la Carnegie Corporation de New York (CCNY), à l'Agence norvégienne de développement et de coopération (NORAD), à l'Agence Danoise pour le Développement International (DANIDA), au Ministère des Affaires Etrangères des Pays-Bas, à la Fondation Rockefeller, à l'Open Society Foundations (OSFs), à TrustAfrica, à l'UNESCO, à l'ONU Femmes, à la Fondation pour le renforcement des capacités en Afrique (ACBF) ainsi qu'au Gouvernement du Sénégal pour le soutien apporté aux programmes de recherche, de formation et de publication du Conseil.

*Africa Development* is a quarterly bilingual journal of CODESRIA. It is a social science journal whose major focus is on issues which are central to the development of society. Its principal objective is to provide a forum for the exchange of ideas among African scholars from a variety of intellectual persuasions and various disciplines. The journal also encourages other contributors working on Africa or those undertaking comparative analysis of Third World issues.

*Africa Development* welcomes contributions which cut across disciplinary boundaries. Articles with a narrow focus and incomprehensible to people outside their discipline are unlikely to be accepted. The journal is abstracted in the following indexes: *International Bibliography of Social Sciences (IBSS)*; *International African Bibliography*; *African Studies Abstracts Online*; *Abstracts on Rural Development in the Tropics*; *Cambridge Scientific Abstracts*; *Documentationliens Africa*; *A Current Bibliography on African Affairs*, and the *African Journals Online*. Back issues are also available online at [www.codesria.org/Links/Publications/Journals/africa\\_development.htm](http://www.codesria.org/Links/Publications/Journals/africa_development.htm)

*Afrique et Développement* est un périodique trimestriel bilingue du CODESRIA. C'est une revue de sciences sociales consacrée pour l'essentiel aux problèmes de développement et de société. Son objectif fondamental est de créer un forum pour des échanges d'idées entre intellectuels africains de convictions et de disciplines diverses. Il est également ouvert aux autres chercheurs travaillant sur l'Afrique et à ceux se consacrant à des études comparatives sur le tiers monde.

*Afrique et Développement* souhaite recevoir des articles mobilisant les acquis de différentes disciplines. Des articles trop spécialisés ou incompréhensibles aux personnes qui sont en dehors de la discipline ne seront probablement pas acceptés. Les articles publiés dans le périodique sont indexés dans les journaux spécialisés suivants: *International Bibliography of Social Sciences*; *International African Bibliography*; *African Studies Abstracts Online*; *Abstracts on Rural Development in the Tropics*; *Cambridge Scientific Abstracts*; *Documentationliens Africa*; *A Current Bibliography on African Affairs*, et *African Journals Online*. Les numéros disponibles de *Afrique et Développement* peuvent être consultés à l'adresse suivante: [www.codesria.org/Link/Publications/Journals/africa\\_development.htm](http://www.codesria.org/Link/Publications/Journals/africa_development.htm).

All editorial correspondence and manuscripts should be sent to:  
Tous les manuscrits et autres correspondances à caractère éditorial doivent être adressés au:

Editor-in-Chief/Rédacteur en Chef  
*Africa Development/Afrique et Développement*  
CODESRIA, Av. Cheikh Anta Diop x Canal IV B.P. 3304, Dakar, 18524 Sénégal.  
Tel: +221 825 98 22 / 825 98 23 - Fax: +221 824 12 89  
Email: [publications@codesria.sn](mailto:publications@codesria.sn) or [codesria@codesria.sn](mailto:codesria@codesria.sn)  
Web Site: [www.codesria.org](http://www.codesria.org)

#### Subscriptions/Abonnement

(a) African Institutes/Institutions africaines :	\$32 US
(b) Non African Institutes/Institutions non africaines	\$45 US
(c) Individual/Particuliers	\$30 US
- Current individual copy/Prix du numéro	\$10 US
- Back issues/Volumes antérieurs	\$ 7 US

**Claims:** Undelivered copies must be claimed no later than three months following date of publication. CODESRIA will supply missing copies when losses have been sustained in transit and where the reserve stock will permit.

**Les réclamations :** La non-réception d'un numéro doit être signalée dans un délai de trois mois après la parution. Nous vous ferons alors parvenir un numéro de remplacement dans la mesure du stock disponible.

**ISSN 0850-3907**

**Contents / Sommaire**  
**Vol. XXXIX, No. 3, 2014**

Mamadou Dia et Mehdi Ben Barka, deux nationalistes africains du temps des indépendances. Etude comparative <i>Mâati Monjib</i> .....	1
Socioeconomic Characteristics and Satisfaction of Tenants in Public Housing in Lagos, Nigeria <i>Adesoji David Jiboye</i> .....	31
Relation adolescent-adolescente au Cameroun : le « sexuel » comme moyen d'expression <i>Claude Désiré Noubissie</i> .....	51
Regards croisés sur l'économie pastorale de la Tarka au Niger <i>Abdo Hassan Maman</i> .....	67
Les politiques publiques agricoles face aux défis alimentaires au Niger : entre succession d'échecs et nouvelles espérances <i>Daouda Youssoufou Hamadou</i> .....	93
« <i>Les idoles du temps présent</i> »: nouveaux « paradigmes » et imaginaires de la réussite sociale chez les jeunes citadins au Cameroun <i>Jean-Marcellin Manga</i> .....	115
Women and Conflict Management in Selected Market Places in Southwestern Nigeria <i>Molatokunbo Seunfunmi A. Olutayo</i> .....	137
Du sens d'une lecture ontologico-théologique de la mondialisation saisie comme destin tragique de l'humanité <i>Léonard Kouadio Kouassi</i> .....	159





*Afrique et développement*, Vol. XXXIX, No. 3, 2014, pp. 1 – 29  
© Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique,  
2014 (ISSN 0850-3907)

## **Mamadou Dia et Mehdi ben Barka, deux nationalistes africains du temps des indépendances – Etude comparative**

Maâti Monjib\*

### **Résumé**

Le Sénégalais Mamadou Dia (1910-2009) et le Marocain Mehdi Ben Barka (1918-1965) sont deux leaders anti-colonialistes qui ont marqué leur époque et l'Afrique par leur action en faveur de l'indépendance puis du développement social et politique de leur pays. Ils ont, pour ce faire, largement participé à la lutte pour le pouvoir que les deux pays ont connu suite à leur accès à l'indépendance. La présente étude vise à jeter des lumières croisées sur les biographies politiques des deux dirigeants nationalistes. Elle s'efforce de mettre leur action et leur production discursive dans une perspective comparative. Celle-ci a pour principal objectif de mieux comprendre et le propre positionnement politique des deux personnalités et l'interaction des élites politiques des deux pays, avec leur action et leurs choix idéologiques et politiques. L'étude s'intéresse aussi au contexte politique national et régional dans lequel les deux hommes ont évolué durant la période qui va de la fin de la Seconde Guerre mondiale au milieu des années soixante.

### **Abstract**

Senegalese Mamadou Dia (1910-2009) and Moroccan Mehdi Ben Barka (1918-1965) are two leading figures of anti-colonial fight who marked their era and the African continent through their efforts in favour of independence and for the social and political development of their countries. To this end, they were largely involved in the struggle for power that both countries experienced immediately after claiming independence. This study aims to cross-examine the political biographies of the two nationalist leaders. It seeks to look into their actions and discursive productions from a comparative perspective. Its main objective is to better understand the political stances of these two personalities and the interaction of political elites from both countries

---

\* Institut des Etudes Africaines, Université Mohammed V, Rabat, Maroc.  
Email: mmonjib@yahoo.fr

with their action as well as their ideological and political choices. The study also delves into the national and regional political background in which both men have evolved during the period spanning from the end of World War II to the mid-sixties.

Cet article s'appuie, d'une part, sur une intervention donnée à l'occasion d'un atelier méthodologique sur les sciences sociales, organisé à Rabat en mai 2013<sup>1</sup> et, d'autre part, sur la thèse d'Etat en histoire qu'il a soutenue quelques années plus tôt à Dakar.<sup>2</sup> Ladite thèse avait pour objet le parcours et le rôle qu'ont joués dans leurs pays respectifs le Sénégalais Mamadou Dia et le Marocain Mehdi Ben Barka. Ces deux leaders africains du temps des indépendances avaient, tous les deux, des convictions politiques anti-colonialistes et bien ancrées à gauche. Ils ont eu à affronter, une fois l'indépendance acquise, des forces sociales et politiques conservatrices. L'un l'a payé de sa vie, l'autre par un long séjour en prison.

Cette étude, et notamment le travail de thèse dont elle s'inspire, a opté pour une approche comparative. Nous avons été tenté par cette approche, malgré le fait que l'histoire comparative reste à ses premiers balbutiements, sur le continent (au nord comme au sud du Sahara), mais aussi ailleurs.<sup>3</sup> Le but est de mettre à profit les lumières croisées propres à toute entreprise de comparaison systématique. Celles-ci font ressortir les différences et les similarités entre les deux objets d'étude afin de mieux comprendre les spécificités de chaque situation et d'en tirer les conclusions théoriques qui s'imposent. « Théorique » ne veut nullement dire la production d'un modèle abstrait du comportement des élites de l'époque des indépendances par exemple. Cela n'est pas le rôle de l'historien, mais peut être celui du sociologue.

Notre étude se situe également entre deux sous-disciplines historiques : l'histoire des idées et l'histoire politique.

- L'histoire des idées – car les deux personnalités qui se trouvent au cœur de ce travail sont des intellectuels et des producteurs d'idées.<sup>4</sup> Cela veut dire également qu'elles ont été fortement influencées par les courants d'idées qui agitaient leur époque (notamment les trois décennies qui vont des années quarante aux années soixante). Il fallait donc s'intéresser de près aux sources de leur inspiration (marxisme et socialisme, panafricanisme, nationalisme arabe, tiers-mondisme, notamment celui de l'intelligentsia française de gauche). Les deux hommes ont aussi écrit et publié, abondamment dans le cas de Mamadou Dia. Ils ont donc marqué leur époque non seulement par leur action politique proprement dite, mais également par les textes qu'ils publiaient dans la presse ou ailleurs.

Il nous semble judicieux de préciser à ce niveau que nous utilisons *Histoire des idées* (« Intellectual history » en anglais) dans le sens que lui donne W. Warren Wagar. Selon lui, « He (the intellectual historian) traces the development of the general ideas, beliefs, and values that underlie action in given times and place » ou s'intéresse, c'est le cas ici, au système de valeurs et à l'environnement idéal qui encadre les activités, les projets et les positions d'un acteur social.<sup>5</sup> Il ajoute plus loin que l'histoire intellectuelle « may be also structured as an investigation of intelligentsias : the behavior of thinkers viewed as members of social groups or classes »<sup>6</sup> ; c'est ce que cette étude poursuit en campant la biographie politique des deux penseurs africains.

- L'histoire politique – car les deux acteurs sociaux dont nous essayons de dessiner et le portrait humain et la trajectoire politique ont placé l'action politique au centre de leur vie. L'évolution politique de leur pays s'en est trouvée profondément marquée. Aussi notre étude s'efforce-t-elle de situer l'action et la vision des deux hommes politiques dans le contexte historique de leurs pays respectifs, le Sénégal et le Maroc. Elle s'efforce de mettre en relief les différences et les similitudes des deux sociétés et cultures politiques. Nous relevons ainsi le parallélisme saisissant qui a marqué l'enchaînement des événements dans le Sénégal et le Maroc indépendants.

Cela, pour dire que « once the scholar becomes more interested in the production of ideal types or laws of behavior than in the explanation of concrete, historical events occurring to real men and women at particular places in particular times, he abandons the genius of history in favor of the methodology of the natural and social sciences. Once he begins looking on people or institutions primarily as « examples » of a generalization, he is no longer a historian. »<sup>7</sup> Non sans exagération, John Huizinga va même jusqu'à affirmer que le terme « case » does not belong in history at all. § Cela dit, Huizinga et Wagar sont loin d'être suivis par tous les historiens. De nombreux historiens ont tenté, et tentent encore, de rendre l'histoire plus élégamment « scientifique » en adoptant des modèles (qui dit modèle dit généralisation) relevant de la sociologie ou d'autres sciences sociales. Ce n'est pas le cas de l'auteur de ces pages, bien que nous ne croyions pas non plus à la prétendue pureté de l'histoire en tant que discipline. Un isolement épistémologique risquerait d'affaiblir la discipline. De fait, comme le rappelle James Sheehan, l'histoire s'est inspirée – et parfois a inspiré – durant la dernière moitié de siècle, des travaux de sociologues, de politistes et d'autres disciplines comme la théorie littéraire § On peut citer comme exemples : les travaux de sociologie religieuse menés par Gabriel Le Bras et le Chanoine Boulard en France et qui ont révolutionné les recherches historiques sur la période médiévale. Il faudrait

rappeler également ici que Montesquieu fut le premier à convoquer la géographie et la psychologie dans l'explication historique.

### **Le contexte historique de longue durée : Maroc-Sénégal**

Si le Maroc était connu par ses fuqaha-enseignants (pluriel de faqih) et par sa multi-séculaire université Qaraouiyine,<sup>10</sup> la première institution de ce genre et de ce niveau dans le monde musulman et la région euro-méditerranéenne, le Sénégal – tout d'abord Saint-Louis puis Dakar – représentait un véritable Quartier Latin de l'Afrique Occidentale Française. Fils aîné de l'empire français en Afrique, le Sénégal faisait figure de favoris et il l'était en réalité, car il renfermait la majorité de la population européenne qui résidait en AOF. De fait, le Sénégal ayant abrité la capitale de l'AOF a bénéficié de la centralisation politico-administrative française, avec son corollaire de création d'infrastructures matérielles et sociales.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, le Sénégal abrite six sur les sept ou huit centres urbains d'une certaine importance en Afrique Occidentale Française.<sup>11</sup> De ce fait, la population sénégalaise, notamment celle côtière, est la plus touchée par le fait européen. Son élite est la plus occidentalisée et la plus moderne. Les voyageurs avertis, de toute nationalité, ont noté les effets de cette acculturation relativement avancée. Ainsi, John Gunther écrit au début des années cinquante : « Senegal (...) is the best known part on French West Africa, as well as the most westernized. The educated class, deriving from four old towns (...) is immaculately cultivated (...) Many women have a lively political consciousness. »<sup>12</sup>

Les Sénégalais tirent une certaine fierté du fait que le premier docteur ouest-africain è sciences juridiques soit un Sénégalais, Lamine Guèye, que le premier député noir africain soit également un Sénégalais, Blaise Diagne, que le premier agrégé africain en grammaire soit aussi un Sénégalais, Léopold Sédar Senghor. Les nationalistes marocains rappellent souvent qu'Averroès (Ibn Rochd) est honoré par l'Europe médiévale et scolastique où il a longtemps fait école, que plusieurs savants européens sont venus étudier dans la célèbre université de Fez.

Si les Sénégalais se réfèrent souvent – mais pas uniquement – à un passé construit avec la France, les Marocains, du fait, entre autres, du caractère bref de la domination coloniale, rappellent des faits et des noms du temps de *la gloire* où le Maroc était une puissance qui se faisait respecter. Cet imaginaire politico-idéologique différent donne naissance à deux nationalismes différents.

Le référentiel politique des deux sociétés ne se compose pas des mêmes mythes. L'un des principaux mythes de la génération politique de Dia et Senghor est celui des Quatre Communes. Celui-ci se compose de plusieurs

éléments se rapportant chacun à une valeur essentielle : égalité des citoyens, fraternité des races, métissage biologique et culturel, ouverture sur l'extérieur et universalisme... Il n'est pas indifférent que la nation sénégalaise est née à Saint-Louis, ville coloniale, métisse, multiethnique et ouverte par excellence. Le monde-Saint-Louis marque l'imaginaire de l'élite politique sénégalaise moderne et sa représentation du futur. Il constitue l'une des composantes majeures du système des organisations symboliques unifiantes. Pour toutes ces causes (et bien d'autres : absence d'une langue nationale écrite et dominante dans le passé, absence d'un territoire national historique qui coïnciderait avec le territoire de l'Etat colonial et post-colonial), le nationalisme sénégalais est beaucoup plus tourné vers l'avenir que ne l'est le marocain. Il est également moins offensif et moins susceptible dans ses rapports avec la puissance coloniale.

La génération politique marocaine dont font partie Ben Barka et Allal El-Fassi a un imaginaire politique centré sur la nation (le Maroc éternel) et le peuple (classes laborieuses dont le sort et l'émancipation commandent l'avenir du Maroc). La nation marocaine est née à Fez durant le Moyen-Âge, les Français ont préféré transférer la capitale ailleurs, sur la côte. Mais Fez prend sa revanche en prenant la tête du mouvement de contestation de la domination coloniale dès 1930, mouvement qui prend naissance dans les mosquées et parmi les étudiants de la Qaraouiyine.

Notre travail de thèse est centré sur la période transitionnelle qui va de la Seconde Guerre mondiale au début des années soixante. Elle représente dans la mémoire collective africaine et l'imaginaire politique des deux pays une époque de grande euphorie nationaliste suivie d'une amère déception due aux désenchantements de l'indépendance.

Nous y avons exposé l'évolution politique du Sénégal et du Maroc autour de ces deux personnalités marquantes de leur pays et qui ont pris une grande part à ladite évolution. Ben Barka comme Mamadou Dia se sont opposés au colonialisme puis participé ou collaboré avec le pouvoir national durant la phase de transition menant de la domination coloniale à la libération nationale. Tous les deux ont été écartés du pouvoir après cinq ans de gouvernement national, pour se trouver l'un en prison (Dia) et l'autre en exil (Ben Barka). Celui-ci sera enlevé et assassiné à Paris en 1965.

### **Le Maghreb et l'AOF : l'action anti-coloniale rapproche les deux ensembles**

La recherche africaine et africaniste n'a pas assez prêté attention au fait qu'au vingtième siècle, durant la période coloniale et la lutte pour l'indépendance, les destins de l'AOF et du Maghreb furent intimement liés.

Non seulement la réalité historique le prouve, comme nous essayons de le démontrer dans notre travail de thèse par des documents officiels du régime colonial, mais les responsables de l'empire français en étaient convaincus. Leur politique s'en ressent fortement. La Loi-cadre n'aurait jamais été votée si les Armées de Libération au Maroc et en Algérie n'avaient pas commencé à s'en prendre aux fondements de l'édifice colonial français en Afrique. Or les effets d'entraînement de cette loi, comme la crainte des dirigeants politiques français de voir la violence anti-coloniale nord-africaine s'étendre vers le sud, seront décisifs quant au processus qui mènera l'Afrique française vers l'indépendance.

### ***Le virus nord-africain***

Concernant l'histoire récente, les années de lutte pour la libération nationale rapprochent le Sénégal et le Maroc, ou plutôt les deux ensembles auxquels ils appartiennent. Ainsi, un rapport émanant en 1956 des services du Gouvernement Général de l'AOF à l'intention de Paris (et qui reflète l'opinion du Haut-Commissariat) note, avec inquiétude, que les événements du Maghreb qui « sont lus, écoutés, commentés avec passion par les élites d'Afrique Occidentale Française donnent à celles-ci l'impression profonde que « cela va changer. » » Elles ont l'impression « qu'elles dévorent un roman dont les péripéties s'appliqueront demain à elles-mêmes. »<sup>3</sup> Le rapport, qui emploie un langage « sécuritaire » et direct, affirme dans sa section intitulée « Les menaces de « l'extérieur » », que « face à une situation intérieure instable, il faudrait que la collectivité africaine fût couvée et que sa croissance puisse s'accomplir à l'abri des microbes... (points de suspension dans le document original). Or rien ou à peu près rien, dans l'action locale, ne peut compenser l'extension de la contamination provoquée par les faits suivants » : dans un français très moyen, le rapport énumère les faits et phénomènes qu'il considère comme gravissimes :

- A Dakar – « plus expressif puisque plus grand centre » – et dans toutes les villes, les journaux de France sont « dévorés » par les gens instruits ;
- Dans tout militant politique ou instituteur se trouve un admirateur des leaders tunisiens (*sic*). Au sein de la chefferie, l'affaire du Pacha de Marrakech et de « sa volte-face sont l'objet des commentaires les plus défavorables pour nous... Cela imprime une marque... Cela « brûle » les cerveaux. <sup>4</sup>»

Le rapport s'alarme du fait que la circulation libre de l'information sape les fondations de la domination française en AOF, du moins dans les centres urbains. Il faut rappeler à ce niveau de l'analyse qu'à cette époque, le Sénégal est le pays le plus urbanisé de l'AOF et que, partant, on peut considérer son

élite comme la plus au fait de ce qui se passe au Maghreb. Au Sénégal, tout le monde sait maintenant que la France peut reculer puisqu'elle a lâché son collaborateur le plus fidèle, le Glaoui, Pacha de Marrakech, obligé d'embrasser les babouches du Sultan nationaliste. Or celui-ci était considéré jusqu'à très récemment comme un implacable ennemi de la France et des Français.

L'autre facteur de *contamination* est l'islam : « Si l'AOF n'est pas entièrement islamisée... l'influence de l'islam grandit, s'étale sans cesse et c'est par l'islam « moderniste » que certains territoires de la Fédération sont vulnérables. Il est déjà impossible de faire prévaloir chez certains évolués de l'AOF qu'une distinction fondamentale doit être établie entre le panislamisme et le panarabisme... la pratique religieuse, le prurit réformiste... le slogan qui se cache derrière cette mystique est bien connu : « tout vaut mieux que la présence du Blanc ». Sans doute l'islam maraboutique... peut-il jouer heureusement et pour un temps encore son rôle de frein à l'encontre d'un modernisme véhiculaire de passions xénophobes et séparatistes » et de « l'influence du Proche-Orient. »<sup>5</sup>

Le Sénégal est cité parmi les pays potentiellement menacés par l'islam moderniste<sup>16</sup> qui se confond au Maghreb, et notamment au Maroc, avec le nationalisme. Cette grande peur de l'islam non maraboutique continuera à hanter les colonies européennes de l'Afrique de l'Ouest même après l'indépendance. Mamadou Dia, en tant qu'adepte de l'islam rénové, aggravera son cas auprès, et des dites colonies et des hiérarques des *tariqa* soufies. Le rapport rappelle qu'il y a dix-huit mois, les termes d'*indépendance* et la notion de *gouvernement local* par exemple « étaient, ici, complètement inconnus (...) (Mais) il y a dix-huit mois, c'était l'Afrique du Nord... ». « Songe-t-on encore que les IOM<sup>17</sup> ayant, au cours d'un congrès tenu à Bobo-Dioulasso en 1952, lancé l'idée de l'autonomie interne, liée à la formule d'une République « une et indivisible », provoquèrent alors un tel tollé chez les intellectuels africains et rencontrèrent une telle indifférence à la base qu'ils firent aussitôt plus ou moins machine arrière ... Cela est déjà loin et (...) spécialement au Sénégal. (...) Avec le virus filtrant de l'Afrique du Nord, brutalement toutes les données se modifient : ce qui devait cheminer lentement galope... ceux qui devaient conduire l'évolution risquent de ne plus en être les maîtres... l'Elite s'interroge ou chuchote. »<sup>18</sup>

Pour combattre ce qu'il appelle les « germes du sécessionnisme » au Sénégal et en AOF, pour contrecarrer ces « influences extérieures prépondérantes » et « pernicieuses », il adjure Paris de mettre fin à l'instabilité gouvernementale et « (...) que l'Afrique du Nord trouve sa solution (*sic*) et la température tomberait en AOF de plusieurs degrés. »<sup>19</sup>

Le rapport regrette que le gouvernement et le Parlement pensent prendre à bras le corps la situation en Afrique de l'Ouest en mettant en place un « instrument-étape » de « détente et d'auto-éducation », autrement dit la Loi-cadre. Mais « La Loi-cadre appliquée dans une Afrique noire ouverte à la contagion du virus nord-africain, c'est une entreprise nécessaire mais aléatoire »,<sup>20</sup> car le vent de la liberté souffle trop fort sur le monde et sur la région pour qu'une telle loi suffise.

Le Haut-Commissariat affirme très solennellement, après plusieurs semaines de réflexion, de prise d'information et de sondage de l'opinion que, malgré la Loi-cadre, « si une solution apaisante n'apparaissait pas prochaine en Afrique du Nord, tout le problème de l'Afrique noire se trouverait reposé : dans son évolution, dans sa finalité, que l'action locale ne saurait plus, à elle seule, garantir. »<sup>21</sup> Ainsi, les deux élites (« fausses élites », dit le rapport) nord-africaine et ouest-africaine se trouvent objectivement solidaires dans leurs entreprises de libération. La radicalisation du discours (« délire de liberté ») à Dakar est alimentée par l'actualité fiévreuse du Maghreb. Cela fait réfléchir les responsables de la politique coloniale qui tentent de trouver une issue « apaisante » aux événements nord-africains (indépendance du Maroc et de la Tunisie) afin d'empêcher la situation d'empirer en AOF. Ils augmentent également les dotations et l'effort d'équipement, mesures nécessaires pour accompagner l'ouverture politique que représente la Loi-cadre. Il faudrait nuancer ici en rappelant que ce « discours colonialiste », s'il exagère l'influence de la situation en Afrique du Nord, ne la crée pas ex nihilo. En tout cas, le déclenchement de la guerre de libération au Maghreb a eu un grand impact sur les choix de l'élite politique française concernant l'avenir des relations entre la France et ses colonies subsahariennes.

### ***Parallélisme de l'évolution politique du Sénégal et du Maroc et de l'itinéraire des deux leaders***

En 1960, le Sénégal accède à l'indépendance quelques années après l'empire chérifien. En 1963, le président Senghor, dont le statut était jusqu'à l'arrestation de Dia quasi honorifique, fait condamner à la réclusion criminelle à perpétuité son principal rival, le nationaliste socialisant Mamadou Dia, accusé de complot contre les institutions et l'ordre constitutionnel. Des événements semblables se sont passés au Maroc, au même moment, si l'on fait le parallèle entre les deux couples Senghor-Dia, Hassan II-Ben Barka. La même année (1963), Ben Barka est condamné à mort pour trahison et ses amis et partisans sont arrêtés par milliers.

Ce recours à des moyens extralégaux pour combattre des adversaires provoque, dans les deux pays, un grave blocage politique. Les conséquences s'en feront ressentir au même moment. Du 22 au 24 mars 1965 éclatent des

émeutes violentes à Casablanca, signe d'un rejet total du régime par la jeunesse que des noyaux marxistes, issus des deux partis de gauche de l'époque, l'UNFP et le Parti communiste interdit, tentent d'organiser en vue de la révolution. Exactement, la même semaine, de jeunes Sénégalais se réclamant du marxisme lancent dans l'oriental des opérations de guérilla. La seule différence est que la répression au Maroc est beaucoup plus rude, car le poète-président, malgré le régime autoritaire qu'il met en place, évite l'usage excessif de la violence contre ses opposants, les deux sociétés politiques n'ayant pas les mêmes mœurs.

Les deux pays subiront, entre 1965-66 et 1974, un régime autocratique fort et qui ne manque pas de base sociologique assez large. La fin des années soixante et le début des années soixante-dix connaissent, dans les deux pays, un vigoureux mouvement de contestation qui met fortement en cause la légitimité du régime, ce qui pousse les deux chefs d'Etat, notamment Senghor, à amender leur ligne politique.

En 1974, c'est le début de l'ouverture : au Maroc est fondée l'Union socialiste des forces populaires (USFP) qui deviendra le principal parti d'opposition. Au Sénégal, la même année voit la constitution du Parti Démocratique Sénégalais (PDS). Dirigé par Abdoulaye Wade, le PDS deviendra également à la fin des années quatre-vingt, c'est-à-dire en même temps que l'USFP, le principal mouvement d'opposition. Mais le régime de Senghor se réclamant du socialisme démocratique, le PDS opte pour le libéralisme<sup>22</sup> ; Hassan II préconisant le libéralisme économique, l'USFP défend le socialisme qu'il veut à la fois « scientifique » et démocratique.<sup>23</sup>

Au début de 1998, l'opposition sénégalaise recueille, pour la première fois, plus de voix que le parti au pouvoir. La même année, Abderrahmane Youssoufi, leader principal de l'opposition au Maroc, et ancien avocat de la famille Ben Barka au procès des assassins, est nommé Premier ministre. Deux ans plus tard, Abdoulaye Wade, également ancien avocat de Dia au procès de 1963, est élu président de la République du Sénégal.

Il existe d'autres nombreux points de ressemblance, et pas seulement des dates et des faits historiques. Nous avons essayé de les décrire, le long des pages du travail de thèse précité, et d'en déduire les enseignements sur le plan théorique. Mais nous ne pouvons pas mettre fin à cette brève description sans citer une coïncidence assez curieuse qui complète cette esquisse de mise en parallèle : la Casamance, au Sénégal, connaît un mouvement irrédentiste, le Sahara occidental également. Les deux régions se trouvent au sud, sont d'anciennes colonies de puissances ibériques (le Portugal et l'Espagne) et renferment des populations aux caractéristiques ethniques et culturelles assez différentes du reste du pays.<sup>24</sup>

Ce parallélisme saisissant s'applique également aux personnalités et aux itinéraires des deux leaders nationaux sénégalais et marocain. Mehdi Ben Barka est issu d'une famille aux ressources modestes, mais qui ne peut être considérée comme très pauvre. La famille de Mamadou Dia est tout à fait dans le même cas. Les pères des deux leaders sont des lettrés, sans que l'on puisse les considérer comme des intellectuels. Ben Barka comme Dia disposent d'une double culture pour avoir fréquenté, tous les deux, l'école arabe coranique avant de joindre l'école française à l'âge de dix ans. Ils entament tous les deux, à l'âge de 20-22 ans, une carrière d'enseignant avant de la quitter pour la politique.

Dès leur prime jeunesse, ils sont attirés par la politique et s'inquiètent du sort réservé à leur nation. Ils payeront cher leur engagement précoce. Le jeune enseignant Mamadou Dia est muté de Saint-Louis, élue par les Français comme capitale pour sa position côtière et ses conditions climatiques clémentes, à l'intérieur du pays où le climat est rude et les conditions de vie difficiles. Le jeune professeur Mehdi Ben Barka est exilé de Rabat, choisi par les Français comme capitale du pays pour, partiellement, les mêmes raisons que celles concernant Saint-Louis : il est mis en résidence surveillée à l'intérieur du pays, au seuil du désert. Les deux hommes mettent à profit leur nouvelle situation pour parfaire leur formation politique et intellectuelle. Pendant cette période, les deux hommes lisent beaucoup et rédigent des monographies sur la société et l'économie, textes perdus dans les deux cas.

Socialistes radicaux sans être des marxistes orthodoxes, ils n'hésitent pas à affronter les partis communistes de leurs pays respectifs. Le gouvernement de Mamadou Dia dissout le Parti Africain de l'Indépendance de Majemout Diop. Ben Barka, président du Conseil National Consultatif (CNC), impose aux dirigeants du Parti Communiste Marocain (PCM) d'accepter sa dissolution par le gouvernement dirigé par ses amis politiques.

Mais les communistes marocains, comme beaucoup de communistes sénégalais, ne tiendront pas rigueur pour longtemps, à ces deux leaders, de leur position répressive. Ils les soutiendront quand viendra leur tour de subir la répression.<sup>25</sup>

Personnalité charismatique, Ben Barka est connu au Maroc comme militant de gauche courageux, intègre, intraitable sur les principes et pas du tout intéressé par le gain matériel et le lucre. Mamadou Dia a exactement la même image au Sénégal.

D'autres traits rapprochent les deux hommes. Fidèles à leurs origines sociales, ils se veulent des hommes du peuple et considèrent comme inefficace toute politique de développement qui ne mettrait pas au centre de ses projets les secteurs sociaux les plus défavorisés. Une fois devenus des personnalités

politiques de premier plan et confrontés aux défis et réalités complexes du sous-développement, ils s'inscrivent tous les deux en sciences économiques à Paris. Mais déjà leaders connus, reconnus et très sollicités, ils ne vont pas très loin dans leurs nouvelles études. Autoritaires mais adulés par les masses, ils dérangent leurs pairs par leur activisme, leur compétence, leur caractère tout aussi exigeant qu'envahissant, leur volonté de tout contrôler. Aussi, se crée-t-il des inimitiés aussi indéracinables que sourdes au sein des sphères dirigeantes de l'Etat et de leur propre parti. C'est, en grande partie, cette hostilité des élites qui les perdra.

Les deux leaders qui n'ont jamais été contestés par les leurs durant la lutte pour l'indépendance d'une façon qui aurait menacé leur carrière vont affronter progressivement des difficultés dès l'indépendance acquise. Leur échec politique tient en grande partie à une faiblesse partagée par les deux : leur incapacité à gérer le microcosme politique qui les entoure et qui décide, du moins en partie, de leur carrière politique. De fait, une bonne partie des élites politiques des deux sociétés ont progressivement changé de comportement et de priorités. A l'action engagée pour la libération du pays succède, une fois cet objectif atteint, une recherche d'améliorer leur situation sociale et matérielle. A l'inverse de leurs adversaires, Senghor et Hassan II, M. Dia comme M. Ben Barka s'adaptent mal à cette nouvelle donne, vu leur tempérament que nous qualifierons, faute de mieux, d'éthique anti-matérialiste. Ils dédaignent cette dimension de l'action sociale pourtant inévitable, comme le démontre la sociologie des organisations. Ils continuent, sur la lancée de l'action anti-colonialiste, comme si de rien n'était. Seule différence : l'objectif évolue légèrement dans leur esprit, la libération sociale prenant la place de la libération nationale.

Panafricanistes tous les deux, ils s'engagent en faveur de la révolution algérienne malgré les graves risques que représente pour leur carrière politique une telle prise de position. La France veille encore de très près. De même, les milieux colonialistes ont toujours pignon sur rue dans les deux pays ; ils sont aussi bien actifs qu'influents tant à Dakar qu'à Rabat.

L'un agnostique, l'autre musulman moderniste, mais tous les deux de fervents laïcs, ils tentent d'équilibrer la trop forte présence et influence occidentales en s'ouvrant sur les pays de l'Est. Mais nationalistes, ils s'efforcent, malgré les fortes contraintes de l'époque liées à la guerre froide, de sauvegarder l'indépendance et de leur parti et de leur pays.

Au niveau politico-sociétal, ils tentent de s'appuyer sur la jeunesse et les couches les plus défavorisées pour s'imposer à une société politique adulte et récemment enrichie. Celle-ci ayant l'essentiel du pouvoir entre ses mains risque de bloquer la mobilité sociale. Dès la fin des années cinquante, ce

problème se fait sentir tant au Maroc qu'au Sénégal et dans d'autres pays de l'Afrique occidentale comme la Côte-d'Ivoire.<sup>26</sup>

Si la similitude de l'itinéraire, des engagements et du destin des deux hommes est aussi frappante, leurs adversaires politiques, Léopold Sédar Senghor et le Roi Hassan II, ne manquent pas, non plus, de traits de ressemblance. Très fiers tous les deux de leur culture française, de leur maîtrise de la langue de Molière, ainsi que de leurs origines « aristocratiques »<sup>27</sup>, ils choisissent tous les deux, et dès leur accès au pouvoir suprême, le camp occidental. Attirés également par le général de Gaulle, ils essayent, après le retour de celui-ci aux affaires en 1958 et la réalisation des réformes institutionnelles de la Cinquième République, d'appliquer une version autoritaire de cette dernière, une version fortement personnalisée et pas toujours respectueuse du droit.

Senghor et Hassan II commencent à se méfier de leurs futurs adversaires, objets de la présente étude, dès l'accès des deux pays à l'indépendance. Ces hommes de parti qu'ils considèrent comme trop populistes et trop ambitieux les inquiètent et les agacent par leur charisme et leur indépendance d'esprit. Ces deux hommes sont perçus comme *intraitables*, car ils ont appris pendant la lutte pour l'indépendance à défendre bec et ongles leurs idées et à faire passer celles-ci avant les impératifs personnels d'une carrière politique.

### **Dia et Ben Barka : deux leaders au caractère et au destin comparables**

Mamadou Dia est né à Khombole en 1911, une petite localité dans la région de Bambey. Il travaille comme enseignant avant de s'engager en politique durant les années quarante. Intellectuel *à la française*, il se distingue d'une bonne partie de ceux qui l'ont côtoyé et/ou combattu par sa conviction de la consubstantialité de l'éthique et du politique. Pour lui, l'éthique n'est pas un vain mot, un « vacuum formarum » dans le sens leibnizien du terme : autrement dit, quelque chose qui pourrait exister, mais qui n'existe pas. Dans son esprit, la politique n'est point réductible à l'action menée pour le contrôle de l'appareil d'Etat ou pour s'y maintenir. Quand il évoque la politique en tant que pratique sociétale, il lui donne souvent un sens négatif.<sup>28</sup>

Chef du gouvernement, il se montre peu compréhensif quant aux intérêts immédiats de l'élite politique et des classes moyennes (son projet d'« emprunt national » vise à leur faire payer, en grande partie, *le Plan du développement économique et social*). Il se coupe ainsi de la branche sur laquelle s'appuie son régime, sinon l'Etat sénégalais post-colonial lui-même. Car l'essentiel de la population rurale qui forme la majorité du pays vit encore dans le cadre d'institutions pré-associatives qui ont des relations assez lâches

avec l'Etat.<sup>29</sup> Mais Dia, qui est né parmi les paysans et les exclus, veut à tout prix leur rester fidèle. Tout en sentant le danger venir, il ne recule pas, car les lignes rouges de sa politique semblent plutôt d'ordre éthique qu'idéologique.

Mehdi Ben Barka est né en 1918 dans un quartier populaire de Rabat. Il s'engage en politique dès l'âge de seize ans. Comme Mamadou Dia, il est l'un de ces hommes qui savent dire non dès qu'ils le jugent éthiquement nécessaire. Ils peuvent le faire nonobstant les intérêts du moment et/ou de carrière. Les deux personnalités ont été tellement marquées par leur longue opposition à un système *injuste* (l'un de l'intérieur, l'autre de l'extérieur) qu'elles ont fini par considérer leur travail politique comme un sacerdoce, ce qui implique : don de soi, mais également penchants autoritaires marqués. Une autre ressemblance entre les deux personnages, c'est leur énergie débordante et leur sens de l'organisation : aussi bien Mamadou Dia que Ben Barka sont dotés de talents exceptionnels dans le domaine de l'organisation. Ainsi, dès le début de leur carrière politique, Dia est secrétaire général à l'organisation de son parti et Ben Barka secrétaire à l'organisation de l'Istiqlal. C'est cette qualité qui a fait d'eux dans la décennie qui va grosso modo de 1946 à 1956-57 des leaders irremplaçables, même si ni l'un ni l'autre n'étaient numéro un de leur parti.

Mamadou Dia a écrit lui-même sa biographie. Afin d'éviter les redites, nous ne nous sommes pas attardés dans notre travail de thèse sur son enfance et sa prime jeunesse, ni sur les éléments personnels et familiaux, sauf quand la cohérence du propos l'exigeait ou quand Dia omet, ou oublie, certains éléments importants pour sa biographie politique. Cela ne veut pas dire que tous les faits évoqués par l'autobiographe seront considérés comme épuisés, car ni notre perspective (historienne), ni notre objectif (académique) ne peuvent se confondre avec ceux de l'autobiographe.

Dia est reçu premier de l'Afrique Occidentale Française lors du concours d'entrée à William Ponty en 1927. Et, comme le rappelle Marianne Cornevin, il sera l'un des tout premiers écrivains, dans les disciplines politique et économique, de l'Afrique francophone.<sup>30</sup> Ben Barka est le premier Marocain à obtenir le baccalauréat en mathématiques spéciales et il sera également le premier à obtenir une licence en math-physique, et le premier Marocain à enseigner une matière scientifique au Lycée Goureau de Rabat.

Durant les quinze années qui englobent la libération de l'Afrique (1958-1973), une bonne dizaine de leaders-phares<sup>31</sup> de l'indépendance des trois continents du sud tombent victimes du néocolonialisme et/ou de la violence politique endogène. Dia et Ben Barka font partie de ce groupe. Tués ou évincés, ils représentent pour plusieurs générations d'Africains une sorte d'*élite du cœur*. Car ces leaders sont perçus comme des martyrs de l'indépendance et

de la liberté. On oublie souvent de citer parmi eux M. Dia, car son *tombéur* n'est autre que Senghor. L'image positive dont jouit celui-ci au niveau international et la propagande intelligente et efficace qu'entretient pendant longtemps son régime à propos des événements de décembre 1962 embrouillent le statut de Dia en tant que victime de la contre-offensive néocoloniale des années soixante et soixante-dix. Ainsi, Senghor réussit à éviter à entrer en Histoire comme celui qui organise le premier coup d'Etat en Afrique subsaharienne.

A l'opposé, la mort de Ben Barka a occulté sa vie. Si on se limite à la langue française, plus de vingt-cinq livres ont été consacrés à *L'Affaire Ben Barka*, mais aucune biographie n'était publiée avant 1996.

Un trait de caractère qui rapproche Mamadou Dia et Mehdi Ben Barka, c'est la transparence de leur *pensée d'action*. L'ancien président du Conseil sénégalais est un homme qui avance à visage découvert, qui réfléchit à haute voix, qui essaie de son mieux d'accorder sa parole avec son action présente et à venir. Or le discours idéologique ordinaire sert plus souvent à masquer qu'à expliciter les intentions du gestionnaire politique.

Relatant l'une des péripéties de tension entre le gouvernement Dia et les députés, l'analyste-chroniqueur de la Représentation diplomatique française à Dakar note, en juin 1961, que l'Assemblée vient d'adopter une loi fixant les indemnités des députés; il ajoute aussitôt : « on se souvient qu'une première édition, à peine différente, votée à la sauvette, avait provoqué voici quatre mois de très sérieux remous. » De fait, Dia avait refusé que les élus de la nation décident du montant de leurs propres indemnités.

Ce passage résume d'une certaine façon les choix socio économiques du gouvernement Dia tout en révélant le genre de problèmes qu'il rencontre : le refus des élites de payer le prix de l'indépendance et du développement, ou du moins c'est ainsi que Dia interprète leur réaction, et pas seulement à cette occasion. Le même document fait remarquer que l'Assemblée est devenue moins docile depuis quelque temps. Les députés interrogent et critiquent parfois les ministres, chose moins courante auparavant. Y a-t-il une relation de cause à effet ? Il s'agit, sans doute, de faire pression sur Dia et Peytavin, son ministre des Finances. Mais pour lui, il est hors de question que sa rigueur budgétaire ne soit payée également par les *nantis*.

En agissant de la sorte, Dia sait qu'il met en jeu la survie politique de son gouvernement, voire la sienne propre. Mais le président du Conseil fait souvent l'indifférent quand ses intérêts personnels sont mis en cause, mais se cabre terriblement quand il juge que sa dignité est outragée, celle-ci se confondant dans son esprit avec celle de la nation.

Par certains côtés, Dia comme Ben Barka sont de piètres politiciens. Ils ne sont pas capables de la patience toujours nécessaire en politique. Leur gestion du temps laisse à désirer ; elle est parfois catastrophique.

Concernant plus particulièrement Dia, l'art des intrigues et cabales, des larmes et sourires feints, des faux-semblants, des faux-fuyants et demi-vérités, ce n'est pas son fort. Pourtant, ces « qualités » contribuent grandement à transformer le simple dirigeant en chef *irremplaçable*. Senghor, son mentor puis rival, est incontestablement mieux loti sur ce plan.

Cela dit, Dia jouit de qualités considérées comme nécessaires à l'action étatique, mais il ne veut pas que son projet pour le Sénégal soit battu en brèche par son propre gouvernement, sous prétexte de prudence.

Ainsi, en ce début des années soixante, et malgré sa prudence sur le plan des relations extérieures, Dia est décidé à diversifier les rapports du Sénégal avec le monde et à exprimer sa solidarité avec les peuples encore sous tutelle coloniale, tout en marquant l'indépendance du Sénégal, Etat souverain, vis-à-vis de la France. Ainsi, c'est par prudence qu'il se serait opposé à l'annexion de la Gambie malgré une note de l'ambassadeur du Sénégal à Londres, Léon Boissier-Palun, préconisant une telle entreprise. Selon Dia, le président Senghor aussi bien que Valdiodio Ndiaye (ministre de l'Intérieur) y étaient favorables.<sup>32</sup>

Sa volonté d'indépendance à l'égard de l'ancienne puissance tutrice, Mamadou Dia n'hésite pas à l'affirmer, dès son investiture, en tant que président du Conseil du Sénégal souverain, sur un sujet d'une sensibilité extrême pour la France : le droit de l'Algérie à la liberté.

Développement et justice sociale sur le plan intérieur, indépendance et solidarité avec les pays du Sud sur le plan extérieur sont les maîtres mots du projet social diaïste. Son incapacité à neutraliser le pouvoir de nuisance des forces qui s'y opposent se trouve à l'origine de son échec politique.

Cette répulsion pour les pratiques *politiciennes*, même si elle est moins marquée chez Mehdi Ben Barka, semble représenter bel et bien un des traits de son tempérament politique. En tout cas, c'est l'image que garde de lui beaucoup de militants de gauche,<sup>33</sup> et ce, d'autant que, pour celui-ci, la politique n'est nullement une gérance au quotidien des affaires, grandes et petites, du microcosme élitare. Pourtant, cet aspect du politique, souvent minimisé par les études politiques, se révèle parfois déterminant pour la carrière des leaders, sinon pour le destin de toute une force politique. Cette incapacité à gérer l'élite qui concentre entre ses mains les circuits et le processus décisionnels est également remarquable chez les deux hommes, objet de cette étude. Le caractère décisif de cette dimension est surtout vrai pour les sociétés politiques en constitution, où la modernité étatique est récente et où le pouvoir politique est la ressource stratégique par excellence. Mamadou Dia, en fixant son

regard sur l'essentiel et le long terme - une société développée, un Etat républicain, une nation prospère faite de citoyens libres et égaux -, a négligé le côté « mesquin », le côté « coulisses » de la politique. Il a insuffisamment pris en compte le fait que les objectifs stratégiques ne peuvent être atteints que par des actes tactiques pris au quotidien et qui semblent parfois détourner des buts essentiels. En somme, l'ancien président du Conseil semble avoir minimisé le côté politicien de la politique, son mal nécessaire dans tout régime démocratique. Dia laisse entendre dans ses mémoires que sa longue expérience politique n'altère pas la « pureté » d'âme du paysan, le tempérament chevaleresque et frondeur de ses ancêtres peulh.<sup>33</sup> Un tel caractère s'accommode mal d'une société politique dominée par le groupe wolof, au tempérament plus conciliant et dont l'approche de la vie semble plus pragmatique, plus situationniste, la forme comptant au moins autant que le fond, notamment en matière relationnelle (*Ku Yaru Falu*).<sup>34</sup>

Ben Barka, tout comme Mamadou Dia, est connu par son désintéret pour l'argent et le confort matériel. Ainsi, à sa sortie de prison en 1946, il préfère se consacrer à l'action militante, moyennant une maigre indemnité versée par l'Istiqlal, que reprendre son travail de professeur. A partir de cette année et jusqu'à son arrestation début 1951, il vivra fort modestement. Malgré son rôle et son audience, Ben Barka évite parfois de se manifester au grand jour ou ne le fait que par à-coups, ce qui fait de lui un homme de l'ombre autant qu'il est un homme public. Ainsi, peu de personnes sont au courant que Mehdi Ben Barka est au centre des négociations entre le gouvernement provisoire algérien et le gouvernement de Gaulle, négociations qui aboutissent à la reconnaissance de l'indépendance algérienne. A Evian, non loin de Genève, en avril 1961, les journalistes apprennent que la conférence de presse tenue par les dirigeants du FLN sera organisée, pour des raisons de sécurité, via un écran de cinéma. La salle est pleine à craquer de journalistes accourus de partout dans le monde. C'est la première déclaration de la partie algérienne. La surprise est grande quand Krim Belkacem, le premier apparu sur le grand écran, annonce : « chers frères, Mehdi Ben Barka vous parle ! ». Un journaliste présent raconte : « Qu'on imagine la réaction des correspondants de la presse internationale... j'ai vu certains journalistes quitter leur siège, avant même que Ben Barka ne commence son intervention, afin de télégraphier, les premiers, l'information ... »<sup>36</sup>

Sa vie est un galop effréné, une course irraisonnée contre le temps. Pourtant, à part l'indépendance du Maroc, il n'achèvera aucune des grandes tâches qu'il s'est fixées. Ni l'Etat moderne, ni la société développée, ni le parti révolutionnaire, ni l'unité du tiers-monde, à quoi il s'attache dans les dernières années de sa vie, ne verront le jour.

Mais ses exploits politiques marquent les esprits. Ainsi, après une très longue absence du Maroc, il est élu en mai 1963, avec 90 pour cent des voix, dans le quartier Yaâkoub Al-Mansour de Rabat. C'est dans l'un de ses meetings électoraux qu'il s'écrie, visant Hassan II, devant la foule qui l'ovationne : « La khoudouâ wala rekouâ baâda alyaoum ! Aîydou ! » :

« Dorénavant, plus de soumission, plus d'échine courbée ! Répétez ! »

Un simple charbonnier que Ben Barka soutient dans la capitale obtient également près de 90 pour cent des suffrages et défait un ministre de Hassan II. Pourtant, ce triomphe électoral n'est que le chant du cygne de sa carrière politique nationale. C'est dire dans quel mépris les gouvernants post-indépendants tiennent l'institution électorale !

Comme Dia, Ben Barka est connu aussi pour ne pas avoir sa langue dans sa poche. C'est ce qui lui attire, entre autres, l'hostilité du Palais, et notamment celle de Hassan II : lors des négociations avec Mohammed V en vue de la formation du gouvernement Abdellah Ibrahim fin 1958, Ben Barka déclare aux journalistes, « en off », que le Maroc est menacé par un coup d'Etat que prépare la prince héritier Hassan.<sup>37</sup>

A la différence de Dia, Ben Barka est un très bon orateur. Il use de mots qui vont droit au coeur des Marocains. Ses expressions et exclamations frappent l'esprit des militants. « Nous le considérons comme un prophète », m'affirme, plein d'émotion, un ancien de l'UNFP.<sup>38</sup> C'est pourquoi on lui donne plus de pouvoir qu'il n'en a en vérité.

Quand, au milieu des années 1950, l'Istiqlal refuse de financer les projets militaires de Abbès Messaâdi, celui-ci en veut avant tout à Ben Barka. Alors qu'il est loin de contrôler les finances du Parti de l'Istiqlal., Ben Barka est considéré comme le premier responsable du parti. Aussi, lorsque vient pour la France le moment de chercher des interlocuteurs, un grand journal de New York conseille-t-il à Paris : « si la France veut préserver ses intérêts essentiels au Maroc, il faut qu'elle prenne contact très vite avec Ben Barka. »<sup>39</sup> Cette propension naturelle au leadership finit par faire croire à beaucoup de monde que Ben Barka décide de tout et pour tout, ce qui en définitive, contribue à lui donner un poids et une autorité politiques exceptionnels.

Ainsi, malgré la collégialité qui régit l'UNFP (Ben Barka n'en est ni le président, ni le porte-parole officiel), quand le régime marocain décide de détendre ses relations avec la gauche, il cherche avant tout à entrer en contact avec Ben Barka. Pourtant, celui-ci, en exil à l'étranger, ne cesse d'affirmer que ses camarades du Secrétariat général peuvent trancher pour le parti et qu'il se conformera à leurs décisions.

Une bonne partie des dirigeants qui l'entourent le craignent ou le jalouse, mais la masse, les militants de base, l'adulent pour sa modestie et son charisme. Il sait se mettre au niveau de monsieur-Tout-le-monde. Il sait parler au paysan de la Chaouia comme au petit bourgeois de Fès. Son charisme mais aussi son autoritarisme tendent à marginaliser, sans que ce soit nécessairement à dessein, ses collègues au sein de la direction du parti. Cette réalité a beaucoup joué dans la paralysie de l'UNFP.

Comme Dia, ses réactions aux événements, parfois impulsives et sans concertation avec la direction du parti, le font passer pour un « individualiste » qui utilise le « médiatique » pour s'imposer directement au niveau populaire. C'est avec la masse des militants, et plus particulièrement les jeunes intellectuels, que Ben Barka se sent le plus à l'aise. Il aime refaire le monde avec eux, leur apprendre la vie de militant : comment lire le « journal » sans y passer la journée, comment rédiger un communiqué, voire comment préparer tel ou tel plat. « Il pensait à tout quand il était avec nous. A la fin de chaque rencontre, il insistait pour qu'il y ait un moment de distraction. Une séance d'histoires drôles ou toute autre forme de détente était proposée »,<sup>40</sup> affirme Mohammed Baroudi, un de ses jeunes partisans.

Ben Barka avait l'esprit assez souple et le caractère plutôt agréable, bien qu'il lui arrivât de se mettre en colère. Le *fqih* Mokhtar Soussi, qui n'était pas toujours politiquement d'accord avec Ben Barka, lui dit un jour, durant leur séjour en prison, au début des années 1950 : « je te verrais bien ministre des Affaires étrangères : tu es la personne la plus apte à rencontrer chacun avec l'humeur qui convient. »<sup>41</sup>

Lorsque le gouvernement de Pierre Mendès France décide d'esquisser une ouverture en direction des nationalistes marocains, il nomme, à cet effet, en mai 1954, Francis Lacoste, comme résident général. Celui-ci demande au général Miquel de rendre visite aux prisonniers d'Aghbalou Nkerdous. Il sollicite essentiellement un long entretien avec Ben Barka,<sup>42</sup> alors que le camp compte une quarantaine de dirigeants nationalistes, dont plusieurs font figure de vétérans. De même, le général Juin considère Ben Barka comme le chef de file des nationalistes du Conseil du gouvernement, alors qu'il n'en est même pas membre. C'est ce qu'il lui vaut d'être le premier dirigeant de l'Istiqlal à être envoyé en exil au début des années 1950.

Ben Barka n'est pas un homme de positions, mais pour certains de ses amis et adversaires, il ne semble pas avoir été assez *souple* pour négocier sur les principes. Ainsi, lorsqu'éclatait la « Guerre des sables » entre le Maroc et l'Algérie, en octobre 1963, il n'hésita pas, alors que la majorité des dirigeants de son propre parti se rangeait derrière Hassan II et l'armée royale, à qualifier

l'affrontement « d'agression traîtresse contre la révolution algérienne ». Sa popularité en pâtit. De même, sa liberté de ton, comme ses liens avec Pékin et Che Guevara, lui fermaient des portes à Moscou, mais il ne paraissait pas s'en soucier outre mesure.

Comme pour Ben Barka, les jugements sur Mamadou Dia sont souvent contrastés. Pour certains, c'est un idéaliste invétéré, pour d'autres, son volontarisme ne se départ jamais d'un sens pratique aigu. Ainsi, pour Philippe Gaillard, Dia ne s'est jamais défait de « son idéalisme pour devenir un homme d'Etat. Aujourd'hui encore (1986), il est convaincu que les structures coopératives et autogestionnaires inspirées des exemples chinois et yougoslave qu'il voulait donner au Sénégal auraient permis à son pays de sortir du sous-développement et de la dépendance économique. Le qualifiant de « janséniste musulman », Gaillard ajoute que Mamadou Dia croit toujours « qu'il aurait pu imposer à ses compatriotes l'absolue rigueur morale qui est la sienne ».<sup>43</sup>

Philippe Decraene décrit, quant à lui, Dia dans les termes suivants : « influencé par le marxisme, ce progressiste réformiste, dont la tolérance et la modération, reconnues par tous, ont marqué les écrits, s'est toujours affirmé comme un partisan déterminé de la planification en matière de développement. » Il le qualifie de « marxiste humaniste », « discret », « froid », « volontairement effacé », « médiocre orateur » et « très lié au professeur François Perroux ».<sup>44</sup> Dia se reconnaît lui-même comme « marxiste mais sans l'athéisme ».<sup>45</sup>

La notice biographique de l'AFP consacrée à Dia le présente comme « esprit réaliste et modéré, (...) spécialiste des questions économiques, il envisage les problèmes politiques en fonction des réalités pratiques. Il est notamment l'auteur d'un plan de développement économique à long terme du Sénégal ».<sup>46</sup>

De fait, Dia est doté d'une personnalité riche et complexe et c'est cela qui dérouté, du moins en partie, certains observateurs. Idéaliste sur le plan de l'éthique personnelle, il est adepte du réalisme politique ; profondément attaché à la morale religieuse, il est laïciste sur le plan politique ; musulman ardent, il est autant fasciné par le christianisme social militant<sup>47</sup> qu'offensé par « l'affairisme » et la « vénalité » de certains marabouts. Certes, sa relative austérité peut faire penser à un certain jansénisme islamique, mais ce dernier se manifeste chez lui sans pédanterie aucune. Car, pour Dia, l'austérité – qui s'impose à l'élite d'Etat – n'est pas une fin en soi, mais une nécessité qu'ordonne l'éthique du développement et la rareté des ressources. L'Etat doit faire preuve d'économie de moyens quant à son train de vie et de modestie dans son protocole et ses manifestations formelles à la société. En revanche,

volontariste, l'Etat doit être omniprésent, et au premier plan, dans les domaines économique et social et partout où l'avenir de la nation l'exige. Il en va du succès du projet historique de sortie du sous-développement. Toutefois, l'Etat devrait prendre garde à ne pas brider la créativité sociale par un interventionnisme à tout propos.

Le socialisme autogestionnaire a la préférence de Dia. Mais, autoritaire et pressé, il pense que si les acteurs sociaux se montraient par trop timorés, l'Etat devrait assumer ses responsabilités. C'est ce que le gouvernement Dia fait, au tout début des années 1960, en imposant peu ou prou les coopératives agricoles.<sup>48</sup>

Adeptes du socialisme coopératif, Dia est l'un des tout premiers Africains à écrire sur les coopératives agricoles. En 1953, il publie un livre consacré au mouvement coopératif sur le continent noir. Il y voit un outil de développement sans égal, « une arme de libération économique » et sociale potentiellement plus efficace que « toute autre forme de lutte émancipatrice, y compris le syndicalisme ».<sup>49</sup>

Sur le plan idéal, la pensée de Dia n'est pas dépourvue de messianisme doublé d'un certain *juvénilisme* (au sens idéologique de ce terme) qui va se renforçant avec l'âge de l'auteur.<sup>50</sup>

Parmi les ressemblances de caractère entre les deux hommes : un certain franc-parler qui leur est assez propre :

Mamadou Dia n'hésite pas souvent à dire la vérité contre son propre camp. Ainsi Gabriel Lisette, un des leaders du RDA (organisation rivale de celle de Dia), témoigne :

Mamadou Dia (...) un des leaders du mouvement des Indépendants d'outre-mer (I.O.M.) avait au congrès des IOM de Bobo Dioulasso (13-15 février 1953) porté ce jugement : « Le mouvement des IOM n'est pas à proprement parler un rassemblement populaire, mais un effort de coordination des partis, un effort d'intégration par le sommet. De ce point de vue, il constitue un recul sur le RDA., qui édifie toute sa structure sur les masses populaires ».<sup>51</sup>

De même, comme le fait remarquer T. L. Muitubile, Mamadou Dia assume les responsabilités de ses décisions.<sup>52</sup> Ainsi, il écrit dans *Afrique, le prix de la liberté* :

un homme politique n'est pas un saint (...). Quand on est un homme de gouvernement et qu'on a comme principe d'obéir à la raison d'Etat, on a toujours plus ou moins les mains sales (...). Ma police a parfois arrêté et malmené des individus parmi lesquels se trouvaient des patriotes.

D'ailleurs, cette dernière phrase tend à prouver que M. Dia est avant tout un nationaliste puisqu'il laisse transparaître, presque par inadvertance, que, pour

lui, la valeur suprême est le patriotisme. Il tente de se rattraper dans le même passage :

C'est l'inconvénient de toute répression. Il n'y a pas, hélas, de répression sélective ou intelligente ; c'est la nature d'une répression d'être aveugle et stupide.<sup>53</sup>

Aussi, concernant son propre procès dont l'iniquité et la nature politique sont reconnues par tous les observateurs neutres (et qui seront reconnues plus tard par les adversaires de Dia eux-mêmes), celui-ci ne cherche-t-il pas à enfoncer le clou ; il ne dramatise pas. Au contraire, il relate objectivement les aspects positifs du procès : « le magistrat sénégalais qui présidait le procès a respecté les droits de la défense. Les avocats ont pu parler librement, et les accusés que nous étions, avons pu également nous exprimer librement. »<sup>54</sup>

Dans un autre registre, Ben Barka, qui est tout aussi fervent adepte du « dire vrai » que Dia, répond, lors d'un meeting électoral qu'il préside à Marrakech en 1963, à un militant qui lui demande comment l'UNFP participe aux élections alors qu'elle avait fait campagne contre la Constitution « octroyée » : « Eh bien ! Nous voulons faire comme ce gaillard qui se saoule bien avant d'aller provoquer le désordre dans la fête de mariage de son adversaire. »<sup>55</sup> Autrement dit, il s'agit d'appliquer la vieille tactique léniniste : participer aux institutions élues de l'ennemi de classe afin de les saboter. D'ailleurs, l'une des phrases de Ben Barka est devenue quasiment un adage politique de l'opposition au Maroc : « la seule vraie politique est la politique du vrai »<sup>56</sup>

### **Des différences**

Le parallélisme que nous avons évoqué plus haut ne signifie nullement une similitude sur tous les plans entre les deux pays et les deux personnalités, objet de l'étude.

Le Sénégal et le Maroc sont tous les deux très majoritairement musulmans, mais le premier est négro-africain, le second arabo-berbère. Le Sénégal est l'un des tout premiers pays africains occupés par la France (à partir de 1659), le Maroc le dernier (1912). Le Maroc représente l'un des Etats-nations les plus anciens en Afrique avec l'Egypte et l'Ethiopie, le Sénégal, malgré une expérience politique précoloniale très riche, ne s'est constitué en tant qu'Etat unitaire et au sein des frontières actuelles que durant la seconde moitié du XIXe siècle.

Le Sénégal indépendant a connu, incontestablement, l'un des régimes autoritaires les plus « doux » en Afrique, le Maroc l'un des plus durs. A l'imaginaire politique marocain fortement imprégné de « makhzénisme »<sup>57</sup> s'oppose une culture politique sénégalaise profondément marquée

d'universalisme démocratique. Plusieurs gouverneurs de l'AOF et du Sénégal, aux convictions républicaines et universalistes, ont tenté de faire de ce pays un cas exemplaire de la politique dite d'assimilation. Lyautey, conservateur convaincu et père fondateur du Maroc colonial, a tout fait pour préserver le Maroc des influences *malsaines* de la modernité politique et sociale. Il a vécu son entreprise marocaine comme une revanche sur le républicanisme métropolitain qui l'insupportait, d'autant plus qu'il avait atteint son apogée durant l'âge mur du maréchal. Romantique dans l'âme, le maréchal a vu dans les élites traditionnelles de l'empire chérifien une aristocratie de valeur dont il fallait à tout prix sauvegarder la dignité politique et le prestige social. Pour lui, l'exemple à ne pas suivre c'était l'Algérie et son administration directe. A la suite de C.-A. Julien et de D. Rivet, l'historien P. Vermeren résume l'esthétique politique du maréchal en deux phrases : « ...Lyautey s'attache à restaurer le Trône alaouite dans sa splendeur passée. Fasciné par cette monarchie surgie du fond des âges et épargnée par la modernité, ce conservateur esthète veut rétablir la pompe du Sultanat. »<sup>58</sup> Il faudrait rappeler que c'est Lyautey qui a fait interdire l'affichage de la Déclaration française des droits de l'Homme et du citoyen dans les locaux administratifs au Maroc. Les choix politiques de Lyautey auront des conséquences de longue durée. Une fois le Maroc indépendant, le régime sultanien retrouve non seulement le pouvoir et le prestige dont il jouissait avant l'arrivée des Français, mais renforce son emprise matérielle sur la société du fait des techniques modernes introduites par ceux-ci. Ainsi, la brève existence du Protectorat, marquée par une acculturation minimale, ne change quasiment rien au statut de sujet du Marocain.

A l'opposé, la France avait accordé dès le XIXe siècle la citoyenneté française, et les droits politiques qui y sont attachés, aux habitants de Saint-Louis, Gorée, Dakar et Rufisque.<sup>59</sup> Ainsi, les résidents permanents de ces quatre communes, toutes races confondues, ont pu élire des représentants au sein du Parlement français, en plus des institutions locales. Ce fait n'est aucunement un détail anecdotique. Il s'est enraciné profondément au sein du fond culturel commun. Ainsi, les élites sénégalaises désireuses de faire carrière dans la sphère politique, que ce soit pour des motivations idéologiques ou matérielles, ne peuvent imaginer d'autres voies plus efficaces que le soutien venant de la base, du peuple. Au Maroc, même des acteurs politiques et sociaux *progressistes* restent inconsciemment prisonniers du schéma mental makhzénien et attendent souvent une approbation venant d'en haut.

De même, il ne manque pas de dissemblances entre les itinéraires personnel et politique de Dia et Ben Barka. Si celui-ci fut enlevé, horriblement torturé et assassiné à Paris, il y a cinquante ans, alors qu'il était encore dans la force de l'âge, le leader sénégalais a pu quitter la prison après douze ans de détention

dans des conditions acceptables. Il a pu reprendre son action politique au sein de l'opposition de gauche. Il fut considéré pendant longtemps comme le doyen de la classe politique sénégalaise. Mais le parti dont il fut l'architecte et l'un des principaux leaders était devenu exclusivement le parti de son rival et « tombeur », Léopold Sédar Senghor. Malgré tout, il a publiquement « pardonné » à Senghor tout en réaffirmant que « si c'était à refaire, je ferais exactement ce que j'ai fait... la seule chose qui compte pour moi, c'est l'éthique, l'éthique, l'éthique ».<sup>60</sup>

Il faudrait rappeler aussi que l'opposition au régime du poète-président s'est peu réclamée de Mamadou Dia. Au contraire, l'assassinat de Ben Barka par Oufkir, le bras armé du régime, laissera de profondes blessures dont souffre toujours la société politique marocaine. L'un des leaders de l'UNFP déclare un jour que « la dépouille mortelle de Mehdi sera à jamais entre nous et le régime ».<sup>61</sup> De fait, Ben Barka fut aussi gênant mort que vivant. Une bonne partie de l'opposition marocaine de gauche se réclame toujours de lui, plusieurs décennies après sa disparition. Les révélations faites il y a une quinzaine d'années par Ahmed Boukhari, un ancien agent des services secrets (Cab 1), sur les conditions tragiques de la disparition du leader socialiste,<sup>62</sup> représentent l'événement politique le plus important de l'année politique marocaine 2000-2001.

La différence entre le sort de Ben Barka et le destin du président Mamadou Dia symbolise, en quelque sorte, les différences entre les régimes Senghor et Hassan II et les mœurs politiques de leurs élites. A la violence répressive avec laquelle le régime royal affronte l'opposition de gauche, celle-ci a longtemps opposé une violence symbolique en qualifiant, souvent, le pouvoir d'assassin et en faisant de Ben Barka son maître à penser et son leader incontesté, plus encore après sa mort que durant sa courte vie.

## Notes

1. Comme la majorité des participants à l'Atelier susmentionné étaient des sociologues, nous y insistions sur le fait que le travail de l'historien politique ne vise pas à proposer des explications généralisables. Car si les structures des sociétés humaines comportent bien des points communs invariables, et de ce fait les tendances générales de l'évolution sociale peuvent être prévisibles, les événements historiques, même les plus importants comme les révolutions, comportent des facteurs d'incertitude trop nombreux. De même, le hasard joue un rôle beaucoup plus important en histoire qu'en sociologie. Ben Barka aurait pu, par exemple, échapper à ses kidnappeurs et son adversaire Hassan II aurait pu être renversé lors des multiples tentatives révolutionnaires et/ou militaires et cela aurait ouvert la voie à d'autres possibles dans l'histoire politique du Maroc.

2. Mamadou Dia - Mehdi Ben Barka. *Étude comparative de l'évolution politique du Sénégal et du Maroc à travers la vie, l'action et les idées des deux leaders africains 1945-1965*. Thèse d'Etat ès Lettres, option Histoire, soutenue par Maâti Monjib à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar le 21 juillet 2005.
3. L'historien comparatiste américain G. Fredrickson fait remarquer que la « comparative history does not really exist yet as an established field within history or even as well-defined method of studying history (...) it does not possess a self-conscious community of inquirers who are aware of each other's work and build on it or react critically to it ». Cf. George M. Fredrickson, *Comparative imagination: on the History of Racism, Nationalism, and Social Movements*, Berkeley & LA, CA, The University of California Press, 1997, p. 24.
4. Nous suivons Léon Dion dans sa définition de l'intellectuel comme quelqu'un qui, au-delà de ses compétences reconnues dans un « domaine d'esprit » et son aptitude à manier les idées générales, fait preuve d'une « intégrité personnelle indiscutée même par tous ceux qui désapprouvent ses idées et ses prises de position; (d'une) totale indépendance d'esprit vis-à-vis de tous les pouvoirs, y compris (...) l'opinion publique; (d'une) aptitude à s'émouvoir, à se passionner pour une cause tout en respectant les bornes de la rationalité (...) ». Cf. son ouvrage : *Québec 1945-2000. Les intellectuels et le temps de Duplessis*, tome II), Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993.
5. Il nous semble nécessaire, afin de mieux saisir le sens de la citation susmentionnée, de reproduire ici une partie du paragraphe qui la précède : « ... At its furthest imaginable reach, the jurisdiction of intellectual history extends to all the events that happen in human minds: acts of will, desire, memory... In such a schema the rest of history would study only action in its narrowest sense: the physical behavior of rulers and warriors, workers (...) But since all such behavior is to some degree mind-initiated and mind-controlled, even the most orthodox varieties of political history become inescapably involved in the reconstruction of mental activity. In practice, the intellectual historian tends to limit himself to a particular kind of mental activity. He traces the development of the general ideas, beliefs, and values that underline action in given times and places. » W. Warren Wagar, *World Views: A study in comparative history*, Hinsdale, IL, EU, Dryden press, 1977, p. 2.
6. Wagar...*op. cit.*, p. 3.
7. Wagar...*op. cit.*, p. 9.
8. John Huizinga, in Fritz R. Stern (ed.), *The Varieties of History : From Voltaire to the Present*, NY, Vintage, 1973, p. 291.
9. James J. Sheehan, American Historical Association, *From the President*, column of the December 2005 Perspectives: <http://www.historians.org/perspectives/issues/2005/0512pre1>.

10. L'Université-mosquée d'Al-Qarawiyyin (ou la Qaraouiyyine) à Fez (Maroc), est fondée en 859, celle de Cordoba au début du dixième siècle, le collège-mosquée d'Al-Azhar au Caire en 972, les premières universités françaises voient le jour à Paris et Montpellier aux XII et XIII siècles.
11. Au milieu des années 1940, l'AOF comprenait moins de dix villes de plus de vingt-cinq mille habitants : Grand Bassam, Bamako, Saint-Louis, Dakar, Thiès, Kaolack, Rufisque.
12. Gunther, John, *Inside Africa*, New York, Harper and Brothers, 1953, p. 873. Deux pages plus haut, il écrit à propos de l'AOF: « For 17,000,000 people there are only thirty-six secondary schools; in one territory exactly seven Africans have had a college education. On the other hand school enrolment – I am quoting an official source – « increased by fifty-six per cent from 1946 to 1951 and by another ten per cent the following year », and let it be said proudly that Dakar has an actual university (founded in 1950), which is something that Kenya and Northern Rhodesia do not have.»
13. *Situation politique, économique et sociale de l'AOF*, rapport produit par le Haut-Commissariat de l'AOF (Gouvernement Général, Dakar), daté du 15 mai 1956, à l'intention du Ministère de la France d'outre-mer, vol. 11, carton V, Série Afrique-Levant, Sous-Série AOF 1952-1959, pp. 16-17, Paris, Archives diplomatiques du Quai d'Orsay.
14. *Ibid.*, p. 16.
15. *Ibid.*, p. 18.
16. Nous utilisons ici le concept « islam moderniste » dans son sens le plus général, autrement dit celui qui indique une vision de la spiritualité où le croyant est en rapport direct avec la divinité. C'est par conséquent un islam qui fait peu de place aux marabouts.
17. IOM ou Indépendants d'Outre-Mer : groupe de députés fondé par L. S. Senghor, rival de Houphouët-Boigny, leader du RDA.
18. *Situation...op. cit.*, p. 23-25.
19. *Ibid.*, pp. 26 et 37.
20. *Ibid.*, pp. 28 et 30.
21. *Ibid.*, p. 30.
22. Le leader du PDS et futur président de la République reconnaîtra longtemps après la fondation de son parti que c'est Senghor, lors d'une rencontre entre les deux hommes à Mogadiscio en 1969, qui lui conseille d'opter (en fait lui impose) l'idéologie libérale.
23. Si, sous la pression de l'aile radicale menée par Omar Benjelloun, l'Union socialiste des forces populaires inscrit officiellement dans son programme « le socialisme scientifique » comme projet de société, son fondateur Abderrahim Bouabid s'est toujours affirmé comme non marxiste. L'USFP, la disparition de Benjelloun aidant (ses amis et héritiers idéologiques seront exclus du parti), renoncera progressivement à se référer au socialisme dit scientifique.

24. Nous mentionnons ici le cas de Casamance-Sahara occidental non seulement pour son intérêt anecdotique assez croustillant, mais aussi pour inciter d'autres chercheurs, notamment dans le domaine des études politiques, à tenter une comparaison systématique entre le rôle qu'ont joué – et que jouent encore – ces deux problèmes dans l'évolution politique du Sénégal et du Maroc et leur impact sur les pays voisins et dans la sous-région.
25. Tidiane Baidy Ly, ancien président de l'Union générale des étudiants de l'Afrique occidentale et responsable du PAI, déclare en 1994 lors d'une réunion publique en présence de Mamadou Dia et de l'auteur : « vous nous avez fait bastonner...mais nous vous aimons, car vous êtes un homme honnête... ». Abdellah Layachi, dirigeant communiste marocain, déclare, également, que bien que son parti eût à souffrir des positions répressives de Ben Barka, « nous savions qu'il le faisait de bonne foi ». Cf., entre autres, son témoignage en 2000 au film documentaire *Ben Barka : l'équation marocaine*, produit et diffusé par la Chaîne de télévision franco-allemande Arte en 2001.
26. Cf. par exemple le rapport confidentiel de M. Madiran sur la situation générale en AOF au début de 1958 : « les hommes de 40 ans, qui forment la majorité des ministres locaux et des cadres des Assemblées territoriales et qui aspirent à bousculer leurs aînés (...), se savent eux-mêmes traités de « collaborateurs » par leurs cadets, les garçons de 20 à 30 ans, parmi lesquels l'esprit de Bandoeng fait tache et dont les revendications, pour juvéniles et désordonnées qu'elles soient, les impressionnent et les poussent à se dégager de notre tutelle. Les seules forces sociales organisées dans les territoires – fonctionnaires et syndicats – semblent d'autre part traversées de courants inquiétants... » Rapport daté du 11 février 1958 suite à un voyage d'information effectué en AOF durant janvier, à l'invitation du Haut-Commissaire de l'AOF, vol. 24, carton XIII, dossier 2, Sous-Série AOF 1953-1959, Archives diplomatiques du Quai d'Orsay, Paris, p. 2-3.
27. L. S. Senghor faisait très souvent référence à son père présenté comme un « grand traitant » quadrigame habitant une grande bâtisse aristocratique qui ressemblerait à une « villa romaine » et que sa mère était d'origine noble. De même, Hassan II a toujours fait référence à ses ancêtres « chorfa » (nobles) : les Alaouites au pouvoir au Maroc depuis 1666 sont d'origine charifide. L'arbre généalogique officiel les fait remonter à Ali Ibn Abi Taleb, quatrième calife et époux de Fatima, fille du Prophète Mohammed.
28. L'idée exprimée dans ce paragraphe est empruntée à l'intervention de l'auteur lors du *Pré-symposium sur l'œuvre du Président Mamadou Dia* tenu à Dakar en décembre 1994. Pour plus de développements sur les traits de caractère de Dia et leurs implications politiques, cf. les actes du Pré-symposium publiés par la Fondation Paix et Développement, Dakar, 1996.
29. Max Weber distingue les *institutions primaires* comme la famille, le clan, la tribu et les *institutions associatives* comme l'école, le parti, l'Etat, etc. Nous utilisons ici le terme « pré-associatif » à la place de « primaire », vu son acception parfois péjorative.

30. Marianne Cornevin, *Histoire de l'Afrique contemporaine*, Paris, Payot, p. 68.
31. Les tués : Félix Moumié (Cameroun), S. Olympio (1963), Ahmed Soekarno, (Indonésie, 1965), Ben Barka (Maroc, 1965), Che Guevara (Argentine-Cuba, 1967), Salah Benyoussef (Tunisie, 1967) Amilcar Cabral (Guinée-Bissau et Cap-Vert, 1973). Les évincés : M. Dia (Sénégal, 1962), Ben Bella (Algérie, 1965), Kwame Nkrumah (Ghana, 1966) ...
32. Philippe Gaillard met en doute cette information, car Dia affirme, dans ses *Mémoires d'un militant du Tiers Monde* (Publisud, 1985), que cela a eu lieu suite à l'indépendance de la Gambie. Or ce pays n'a accédé à l'indépendance que « le 18 février 1965, plus de deux ans après l'arrestation de Dia » (*Jeune Afrique* du 22 octobre 1986). Certes, l'usage du terme « indépendance » n'est pas approprié, mais il faudrait rappeler que la Gambie dispose d'un Cabinet ministériel dès 1960 et que deux années plus tard, le leader du parti majoritaire, le People's Progressive Party, Daouda K. Jawara, devient Premier ministre. Des négociations pour l'union entre les deux pays ont bien eu lieu au début des années soixante, autrement dit, avant la proclamation officielle de l'indépendance de la Gambie.
33. Mouhcine Ayouche, secrétaire général adjoint de l'Organisation d'Action Populaire et Démocratique (OADP) écrit : « « Le 23 Mars », prédécesseur de l'OADP, était né en 1970 d'une rupture. Rupture, certes organisationnelle avec l'UNFP et le PLS, mais surtout rupture philosophique, éthique et au niveau du mode d'action politique avec les pratiques politiciennes en vigueur, déjà dénoncées par feu Mehdi Ben Barka, en 1962, dans son fameux rapport : *L'Option révolutionnaire*. » Cf. *Le Journal Hebdomadaire* du 15 au 21 juin 2002, Casablanca.
34. M. Dia est conscient que son tempérament l'a handicapé dans sa rivalité avec Senghor. Dans un débat organisé par le MSU à la Maison de Lille (Saint – Louis) le 10 août 1994, l'ancien président du Conseil affirme : « la différence entre Senghor et moi est d'ordre culturel; lui commerçant et négociant avec les toubab et moi paysan ...c'est la sociologie qui a déterminé nos différences ... lui était plus près du *machin* des Français. » (Note prise par l'auteur, présent au côté du *Maodo*, dans le débat.)
35. Proverbe wolof qui signifie : « Qui est courtois devient Roi ».
36. Al-Alaloui, Mustapha, *Al Mehdi Ben Barakah, pour la vérité et l'histoire* (en arabe), Beyrouth, Dar al-Afaq al Jadida, 1984, p. 35.
37. Télégramme de l'ambassade de France au ministère des Affaires étrangères, décembre 1958, Archives diplomatiques du Quai d'Orsay, Maroc, Vol. 3, 1958.
38. Il s'agit de Mohammed El Ouatiq, rencontré à Agadir par l'auteur le 9 avril 1995.
39. *New York Herald Tribune* du 31 août 1955.
40. Témoignage oral à l'auteur, Bruxelles, août 1995. Certains passages et idées exprimées ici et dans les deux pages à venir ont été empruntés à notre contribution à l'ouvrage biographique que nous avons publié en collaboration avec Z. Daoud, *Ben Barka. Une vie. Une mort*, Paris, Editions Michalon, 2000.
41. Mokhtar Soussi, *Moâtaqal Sahara*, Casablanca, 1962, p. 39.

42. Ouardighi, *Mehdi Ben Barka : Mina al-Wattaniyya ila Thawra*, Rabat, Edition auteur, non daté, p. 45.
43. Philippe Gaillard, « Mémoires : la décolonisation selon Mamadou Dia », in *Jeune Afrique* du 22 octobre 1986, p. 68.
44. Philippe Decraene, « Un humaniste marxiste », in *Le Monde* du 28 mars 1974.
45. F. Ndiaye, M. Prinz, A. Tine, *Visages publics du Sénégal. 10 personnalités politiques parlent*, Paris, éditions l'Harmattan, 1990, p. 142.
46. AFP, *Biographie de Mamadou Dia*, 5 octobre 1961, Archives-documentation, Siège central de l'AFP à Paris. Nous remercions ici notre ami, le journaliste Ignace Dalle, qui nous a facilité l'accès à la précieuse documentation de l'AFP.
47. Nous désignons par *christianisme social* ce mouvement animé par des religieux et des croyants aussi bien catholiques que protestants et qui met au centre de ses préoccupations le service des exclus et des pauvres et leur émancipation sociale. Tiers-mondiste, il se manifeste dans la deuxième partie du vingtième siècle à travers des mouvements aussi différents que la Théologie de la libération ou des ONG de développement et de lutte contre la faim et la maladie.
48. Cf. Marianne Cornevin, *Histoire de l'Afrique contemporaine*, Paris, Payot, pp. 312-313.
49. Hélène d'Almeida Topor, *L'Afrique au XXème siècle*, coll. Histoire contemporaine, Paris, Armand Colin, 1993, qui cite M. Dia, *Contribution à l'étude du mouvement coopératif*, Paris, Présence africaine, 1953, pp. 9 et 25.
50. Dia écrit : « inventer une société neuve, une culture nouvelle, des hommes nouveaux, tel est, en définitive, le but vers lequel doivent tendre nos efforts. » Cf. Saleh Kebzabo, « Un ouvrage optimiste et dérangeant » *Jeune Afrique* du 16 juillet 1976, p. 44, qui cite Mamadou Dia, *Islam, sociétés africaines et culture industrielle*, Dakar, Nouvelles éditions africaines, 1976.
51. Lisette, Gabriel, *Le combat du Rassemblement démocratique africain : chronique historique*, Paris, Présence africaine, 1983, p. 223.
52. Tshitenge Lubabu Muitubile, « Mamadou Dia : souvenirs d'un homme trahi » in *L'Autre Afrique* du 8-21 mai 2002, Paris, p. 55.
53. Cité in *ibid.*, p. 55.
54. Mamadou Dia, *Mémoires d'un vieux militant du Tiers-Monde*, Paris, Publisud, 1985, p. 168.
55. Témoignage rapporté par le vieux militant de l'Istiqlal, puis de l'UNFP, Mohammed Ben Kaddour Al Azhar de la tribu des Mnabha, région de Marrakech. Son fils Allal Al Azhar le rapporte à l'auteur le 2 juin 2002.
56. Ben Barka déclare également lors d'une rencontre à Casablanca, quelques jours avant son départ en exil en janvier 1960 : «... l'expérience nous a enseigné que le voilement de la vérité et des réalités ne peut que finir par confondre ceux qui le pratiquent... », *Arrai Al-Aam ÇaÚÇã ÇaÑÁí Ç* du 10 janvier 1960, Casablanca.

57. Makhzénisme : nous proposons ce terme pour désigner le comportement d'une bonne partie des notables politiques qui, quelles que soient leurs positions initiales, finissent souvent par se soumettre à la volonté du Makhzen représenté, au niveau central, par le Sultan et ses collaborateurs les plus proches et, au niveau régional et local, par les Walis, Gouverneurs, Caïds, Khalifas..., autrement dit, les autorités territoriales qui relèvent du ministère de l'Intérieur.
58. Cf. son article, « Lyautéy le Marocain », in *Le Journal Hebdomadaire* du 27-4 au 4-5, 2006, Casablanca.
59. Cf. *Fond G. Diouf*, cote 110 AP, Archives Nationales, Paris.
60. Déclaration faite à l'auteur en août 1994 lors d'une rencontre à Saint-Louis du Sénégal.
61. Il s'agit de Abderrahim Bouabid, la même déclaration sera faite également par Mehdi Alaoui.
62. Cf. *Le Journal Hebdomadaire* du 1-6 juillet et du 7-13 juillet 2001, Casablanca.





## **Socioeconomic Characteristics and Satisfaction of Tenants in Public Housing in Lagos, Nigeria**

Adesoji David Jiboye\*

### **Abstract**

This study examined the relationship between the socioeconomic characteristics (such as sex, age, marital status, religion, ethnicity, occupation, educational status, income level and household size) of public housing tenants and their housing satisfaction in Lagos, Nigeria. A survey of six randomly selected housing estates was carried out from the existing public housing estates in the study area. Using systematic sampling technique, 10 per cent of the housing units, totalling 1022 households, were sampled. Data were analysed by simple descriptive statistics and Pearson correlation coefficients. The study showed that age, education, income, marital status, occupation and house-hold size correlated significantly with tenants' housing satisfaction in Lagos. It also showed that other socioeconomic variables such as sex, religion and ethnic origin of the respondents are not significantly correlated with housing satisfaction. The study highlighted the need for policy makers on public housing to consider people's socioeconomic parameters when planning for new housing.

### **Résumé**

Cette étude a examiné la relation entre les caractéristiques socio-économiques (telles que le sexe, l'âge, le statut matrimonial, la religion, l'origine ethnique, la profession, le niveau d'instruction, le niveau de revenu et la taille des ménages) des locataires de logements sociaux et leur satisfaction à l'égard de leurs logements à Lagos, au Nigeria. Une enquête dans six quartiers résidentiels choisis de façon aléatoire a été réalisée à partir des ensembles de logements sociaux existants dans la zone d'étude. Utilisant une technique d'échantillonnage systématique, 10 pour cent des unités de logement, totalisant 1022 ménages, ont été

---

\* Department of Architecture, Obafemi Awolowo University, Ile-Ife, Nigeria.  
E-mail: adconsul@yahoo.com

sélectionnés dans l'échantillon. Les données ont été analysées par des statistiques descriptives simples et des coefficients de corrélation de Pearson. L'étude a montré que les caractéristiques telles que l'âge, l'instruction, le revenu, le statut matrimonial, la profession et la taille des ménages sont fortement corrélées à la satisfaction des locataires à l'égard des logements à Lagos. Elle a également montré que d'autres variables socio-économiques telles que le sexe, la religion et l'origine ethnique des personnes interrogées ne sont pas fortement corrélées à la satisfaction à l'égard des logements. L'étude a ainsi souligné la nécessité que les décideurs politiques tiennent compte des paramètres socio-économiques des populations lors de la conception des projets de construction de nouveaux logements.

### Introduction

Shelter has been considered as one of the three basic necessities of life in addition to food and clothing. Adequate shelter is required to provide man with protection, comfort and security (Olayiwola *et al.*, 2006; Osasona *et al.*, 2007). It contributes to the physical and moral health of a nation and stimulates social stability, work efficiency and the development of the individual (Onibokun, cited in Oladapo 2006; Jiboye 2008, and 2010a). In a simple sociological interpretation, the house is what clothing is to man (Jiboye and Ogunshakin 1997). It is as an integral part of human settlement that fulfils basic needs and has a profound impact on the quality of life, health, welfare as well as productivity of man (Ibem and Amole 2010). In fact, Rehman *et al.* (2003), consider housing as the backbone of a healthy community. The level of choice that people have in accessing affordable, adequate and suitable housing is essential to monitoring a good quality of life, and therefore contributes to the sustainability of the urban environment.

The significance of adequate and satisfactory housing to the social well-being of the people in any society cannot be overemphasised. Studies have established a strong correlation between housing, good health, productivity and socioeconomic development; and that there is a significant association between housing conditions and physical and mental health of an individual (Oladapo 2006; Gilbertson *et al.* 2008; Jiboye 2010b). Aigbavboa and Thwala (2011) have argued and affirmed that housing constitutes a major component of the urban environment, and that better designed houses contribute to the physiological and psychological well-being of the inhabitants. Nonetheless, housing provision still remains one of the most intractable problems facing mankind and societal advancement (Konadu-Agyemga *et al.* 1994). The provision of appropriate housing, particularly for the urban poor, therefore constitutes a major challenge to development in most African countries and developing nations at large (Jiboye and Ogunshakin 2010).

While several studies have traced the causes of the developmental challenge in housing to rapid urbanization and population growth (Sattertwate 2001; Ravalin 2007; Jiboye 2010c), Olotuah (2010), had noted that the most visible and obvious consequences of urbanization in developing countries, such as Nigeria, is often the rapid deterioration of urban housing and living conditions which is traceable to the fact that urbanization leads to explosive population growth, occasioned by a phenomenal leap in the quantitative housing needs of the populace. Consequently, housing needs are not matched by effective demand since the large majority of the populace does not have the wherewithal for adequate housing. Despite consistent efforts by governments, housing technocrats and researchers to meet the need for adequate shelter, research findings have revealed that the housing situation in most developing countries like Nigeria is characterized by an inadequacy for which a combination of social, economic, demographic and technological factors are responsible (Gur 1994; Jiboye 2008; Olotuah 2010; Ibem and Amole 2010). Specifically in Nigeria, the housing problems are enormous and complex, exhibiting apparent and marked regional differences.

It has however been observed that most of the previous research efforts focused mainly on the sociological and anthropological aspects of housing. Rather than providing the basis for which housing planners and policy makers could actualize appropriate users' responsive housing, existing development has been devoid of relevant users' housing preference and socioeconomic adaptations. In essence, the criteria guiding design have been based on developers' standards and not on the housing needs and values of the occupants (Jiboye 2010a; b). The implication of this reality is that users have a stake in determining the type of house they occupy. In fact, it is believed that in any housing development, users have vital roles to play in creating service outcomes by providing relevant information that could ultimately determine the value and level of satisfaction they desire (Bitner *et al.* cited in Oladapo 2006).

It is for this reason and the fact that housing constitutes a major determinant of man and societal development that this study was undertaken. It examines the relationship between the socioeconomic characteristics of public housing tenants and their housing satisfaction in Lagos, Nigeria. The objective is to identify relevant attributes of tenants which can contribute to the improvement and provision of adequate and satisfactory dwellings.

### **Housing Concept, Attributes of Tenants and Satisfaction**

Several definitions have been advanced in literature to explain the concept of housing. The World Health Organization (WHO) in 1961 described housing as the provision of any physical structure used for shelter. This includes all

facilities, equipment services and devices needed for healthful living. In another contribution, a United Nations' report in 1976 defined the concept of housing as that which encompasses all the ancillary services and community facilities which are necessary to human well-being (Jiboye 2008).

Housing is more than shelter; the habitability of a house depends not only on the physical characteristics of the dwelling but also on the social, cultural and behavioural characteristics of the occupants. Furthermore, housing has been conceived as a unit of the environment which has a profound influence on the health, efficiency, social behaviour, satisfaction and general welfare of the community. It reflects the cultural, social and economic values of a society as it is the best physical and historical evidence of civilization in a country (Onibokun cited in Jiboye 2008 and 2010d). Adequate housing therefore contributes to the attainment of physical and moral health of a nation and stimulates the social stability, the work efficiency and the development of the individuals (Adeniyi cited in Jiboye 2008).

It has been argued that the concept of habitable and ideal housing is related not only to the physical, architectural and engineering components of the home, but also to the social, behavioural, cultural and personal characteristics of the inhabitants, the components of the environment (of which the home is a part) and the nature of the institutional arrangements under which the house is managed. In this regard, Onibokun had argued further that the issues involved in housing are more than the availability of physical and structural efficiency of the dwelling. Therefore, a dwelling that is adequate from the physical or design point of view may not be adequate or satisfactory from the inhabitant's point of view. In other words, the house in itself is only one link in a chain of factors which determines people's satisfaction with their accommodation (Onibokun cited in Oladapo 2006 and Jiboye 2008).

The relevance of tenants' socioeconomic characteristics in the actualization of adequate dwellings appears self-evident in the light of the preceding remarks. This essentially is predicated on the need to make housing responsive to user wants (Jiboye 2010c). In other words, housing must satisfy the social values and personal needs of its occupants, it must be accessible and affordable. It is also the case that a dwelling is an important investment which has become a status symbol. Therefore, people's positions in a society, occupational status and other resources, also affect the type of house that is built (Jiboye 2004; Jiboye and Ogunshakin 2010).

The notion of housing or residential satisfaction has been defined from different perspectives. Fransescato *et al.* (1989), defined satisfaction as the measure of people's attitudes towards their residential environment. Similarly, Amerigo (2002) defines it as a function of the pleasure derived from an encounter

with the dwelling, the neighbourhood and the neighbours. Hur and Morrow-Jones (2008) also defined it as the evaluation of features of the physical and social environment which determine people's mobility and quality of life.

In measuring residential satisfaction, different approaches have been developed. However, two basic approaches have been identified for empirical research. One approach is to view residential satisfaction as a criterion of quality of life, while the other is to view it as a predictor of a variety of behaviours. Considering these approaches, the model of residential satisfaction proposed by Francescato *et al.*, described a six-domain taxonomy of predictor variables for resident's satisfaction. These include: objective environmental attributes and individual characteristics, behavioural and normative beliefs, perceptions, emotions, and behavioral intentions. These variables include the physical environment, management, community, and health (Potter and Cantarero 2006).

While explaining the notion of satisfaction, Onibokun (1974) referred to it as a human concept which involves four interacting variables – the tenant, the dwelling, the environment and the management. In this concept, the tenant's subsystem is at the centre, and acts as the recipient of all the feedback from the other subsystem. The dwelling subsystem is the housing unit which forms part of an environment where the unit is located. There is also the management subsystem or component of satisfaction. This subsystem comprises of the entire institutional arrangement under which public housing is administered. Furthermore, the tenant's view of a dwelling is influenced by socio-cultural characteristics, the life style, economic status and the behavioural patterns of the housing inhabitant. It is on this basis that a system approach for evaluating tenants' satisfaction was developed. Thus, according to Fleury-Bahi *et al.* (2008), residential satisfaction is indeed strongly associated with one's attachment to the living space and is generally related to the quality of the space.

Measuring housing satisfaction is important because an understanding of the factors that make a tenants satisfied or dissatisfied can play a critical role in formulating successful housing policies. Certain variables have also been identified in the literature as indicators of evaluating housing satisfaction. By adopting Onibokun's systems approach, the tenant subsystem as the recipient of all the feedback from other housing components could be influenced by three major domains as identified by Potter and Cantarero (2006). These consist of the physical environment, socioeconomic and cultural aspects of life, and public services domains. Under the physical environment are variables such as quality of residence or housing conditions, neighbourhood and community. Under the socioeconomic and cultural aspects of life are family

structure and relations, race, culture, job or employment, and religious affiliation. In measuring the socioeconomic domain, variables such as sex/gender, age, marital status, religion, length of residence, occupation, education, income and household size have also been identified as indicators that could influence the judgment of tenants of their residence (Kearney 2006; Hur and Morrow-Jones 2008; Jiboye 2010b; Aigbavboa and Thwala 2011). Under public services domain are management and maintenance, security, provision of basic amenities and other utilities. Other relevant indicators such as the adequacy of a dwelling as determined by the internal spaces, the structural quality, the amenities and facilities within the dwelling have also been established as determinants of users's residential satisfaction (Jiboye 2008, 2010b). Considering the comprehensiveness and appropriateness of the concept of residential satisfaction highlighted above, tenants' residential satisfaction is measured using the basic framework and approach suggested by Onibokun, and also adopted by Oladapo (2006) and Jiboye (2008, 2010a).

It has however been observed that the nature and determinants of residential attitudes and choices vary among different groups of people, and this variation is influenced by their social and personal values and lifestyles. A study by Hartman in 1963 concluded that residential satisfaction is not discrete but may be related to an entire living pattern and a larger set of social and personal values (Jiboye 2008, 2010a). Evaluating housing satisfaction using these criteria which are related to the factors of the environment, dwelling and management components permits a comprehensive survey of the satisfaction of tenants with their housing. In essence, the relevance of socioeconomic parameters in the determination of tenants housing needs and preferences cannot be overemphasised. However, housing studies (in Nigeria and other developing nations alike) which consider the inputs from human values are negligible. Yet these inputs are relevant prerequisites for the improvement of housing. The present study intends to address these lapses by examining the relevance of tenants' socioeconomic factors on public housing satisfaction.

### **A Brief Background to Public Housing Development in Lagos**

Lagos is located on the south-western coast of Nigeria. The city has a total area of 1,090 square kilometres with about 208 square kilometres covered by water and mangrove swamps. Lagos became the first federal capital following the attainment of Nigerian independence in 1960. The metropolitan area is an urban complex consisting of millions of people from different ethnic, socio-cultural and economic backgrounds.

Since the shift of administrative seat to Abuja, Lagos has remained the major seaport and commercial nerve centre of Nigeria, thereby attracting

migrants of diverse socioeconomic and cultural backgrounds from all over the regions and the nations of the world. Consequently, the city has witnessed considerable expansion (both spatially and demographically) over the years. The most recent official population figure for Lagos released by the national population commission of Nigeria is nine million (NPC 2006).

Official intervention in housing provision in Nigeria began when the Lagos Executive Development Board (LEDB) was created in 1928 to tackle the housing-related bubonic plague at the time. This was done to get rid of the filth as well as the unhealthy living and housing conditions. Since then government’s direct involvement in housing development and delivery has been on the increase. In 1972, the Lagos Executive Development Board (LEDB), Ikeja Area Planning Authority, (IAPA) and Epe Town Planning Authority (ETPA), metamorphosed into what is now known as the Lagos State Development and Property Corporation (LSDPC). Since its inception, it has been entrusted with the execution of several housing programmes to cater for the different categories of Nigerians (Mbali and Okoli 2002; LSDPC 2005). As part of its efforts to reduce the problem of housing shortages in Lagos, the Federal Government also embarked on housing development for different categories of Nigerians residing within the Lagos Metropolitan Area. To achieve this, the Federal Ministry of Housing Urban Development and Environment was established (FHA 1985; UNCHS 2001). Today, public housing schemes developed by both the Federal and State governments exist in virtually every major location within the Lagos Metropolis.

**Data Collection**

The data for this study were obtained through questionnaires administered with selected households within the study area. The questions were structured to obtain relevant information on respondents’ socioeconomic and household characteristics, and their levels of housing satisfaction. Samples were drawn from the available forty public housing estates in Lagos metropolis (See Table 1).

**Table 1: Housing Samples for Questionnaire Administration**

	Total no. of Estates	No. of estates selected for study	Total no. of Houses in selected estates	No. of households selected (10%) of total housing units	Copies of questionnaires retrieved
Total	40	6	12,323	1,232	1,022

Most of the questions used a five-point Likert type of rating scale (Kearney 2006; Potter and Cantarero 2006; Hur and Morrow-Jones 2008). The

responses ranged from very dissatisfied, indicated by 1, to very satisfied, indicated by 5. For the survey, six housing estates were randomly selected from the overall public housing estates in Lagos. Subsequently, 1,232 households representing ten per cent of the total units were systematically sampled from the selected housing estates.

The questionnaires were administered by trained research assistants in housing and urban related disciplines. Respondents were the household heads; and a household head was sampled per building. The data collected were analysed using frequency distributions and Pearson correlation coefficients. The significant level of analysis was determined at either .01 or .05.

### **Analysis and Discussion of Results**

This section provides a brief assessment of the socioeconomic characteristics of households in the study area. Out of the 1,232 questionnaires administered, only 1,022 were retrieved for data analysis. This represents a response rate of 82.9 per cent, which is quite reasonable, according to Idrus and Newman, cited in Oladapo (2006) and Jiboye (2008), who argued that a response rate of 30 per cent is adequate for evaluation purposes.

#### ***Respondents' Socioeconomic Characteristics***

A review of relevant literature shows that the socioeconomic characteristics of respondents include sex, age, marital status, religion, tribe/ethnicity, occupation, educational status, income level and household size among others (Kearney 2006; Hur and Morrow-Jones 2008). The analysis of these variables is presented in Table 2.

As indicated in Table 2a, there were more males (51.3 %) than females (48.7 %) household heads in the sampled public housing. From Table 2b, the majority of respondents in the study area were 40 years old or less. This is based on the fact that 27.3 per cent and 49.3 per cent of the respondents were either 40 years old or less than 40 years old respectively. This suggests that there were more young tenants than the adults tenants who prefer occupying public housing.

The study indicates that there were more married household heads among the respondents in the study area, as 53.9 per cent of the respondents were married, while 39.7 per cent, 2.8 per cent, 2.4 per cent, and 1.2 per cent of them were either single, widowed, divorced, and separated, respectively (Table 2c). This result is expected, as married people traditionally exercise the responsibility of providing housing for their family, and are more likely to prefer ownership of public housing, given its security of tenure.

**Table 2: Socioeconomic Background of the Sampled Respondents**

	Frequency	Percentage
<b>(a) Sex</b>		
Male	524	51.27
Female	498	48.73
<b>Total</b>	<b>1022</b>	<b>100.00</b>
<b>(b) Age</b>		
Below 20 yrs	74	7.24
21-30 yrs	348	34.05
31-40 yrs	279	27.30
41-50 yrs	188	18.40
51-60 yrs	104	10.18
Above 61 yrs	29	2.84
<b>Total</b>	<b>1022</b>	<b>100.00</b>
<b>(c) Marital status</b>		
Single	406	39.70
Married	551	53.91
Divorced	24	2.35
Widowed	29	2.84
Separated	12	1.17
<b>Total</b>	<b>1022</b>	<b>100.00</b>
<b>(d) Religion</b>		
Christianity	660	64.58
Islam	338	33.07
Traditional	18	1.76
Others	6	0.59
<b>Total</b>	<b>1022</b>	<b>100.00</b>
<b>(e) Ethnicity</b>		
Southwest	681	66.63
Southeast	211	20.65
South-south	27	2.64
Middle belt	9	0.88
North	94	9.20
<b>Total</b>	<b>1022</b>	<b>100.00</b>
<b>(f) Occupation</b>		
Student	276	27.01
Self employed	365	35.71
Civil servant	310	30.33
Farmer	12	1.17
Pensioner	57	5.58

Source: Author's survey data

The majority of households followed either Christianity or Islam, which are the two prominent religions in Lagos. The data showed that 64.6 per cent and 33.1 per cent of the respondents from the selected housing estates belong to the two religions (i.e. Christianity and Islam). Only 1.8 per cent and 0.6 per cent of the respondents cited other religions like the Grail message and Rosicrucian sect (Table 2d). With regards to tenants' ethnic origin, the result shows that the majority, (66.6 per cent) of the respondents were from the southwestern part of Nigeria. Some 20.7 per cent of the respondents were from the southeast, 9.2 per cent from the north, 2.6 per cent from south-south, and 0.9 per cent from the middle-belt, respectively. In spite of the high concentration of respondents from the south-west residing within the study area, other ethnic groups are fairly represented (see table 2e). This finding supports that of Ilesanmi (2005), Osasona *et al.*, (2007) and Jiboye (2008), indicating that the city of Lagos is cosmopolitan and as the commercial centre of Nigeria attracts residents from other ethnic regions besides the southwest.

The occupational status of respondents reveals that 35.7 per cent were 'self-employed', while 30.3 per cent were in public or civil service employment. Other categories of occupation include 27.0 per cent students; 5.6 per cent unemployed; 1.8 per cent farmers, and 0.2 per cent of the total samples housewives (Table 2f). This finding suggests that public housing is not exclusively meant for civil or public servants alone, but also caters for the housing needs of other categories of respondents in different occupations – including the self employed.

Date regarding respondents' level of education indicated that 60.8 per cent had tertiary education. 24.2 per cent post-primary (secondary) education, while only a small proportion of the respondents (3.9 % and 11.2 %) had either primary education or no formal education at all. However, the summary of household average monthly income presented in Table 2h shows that the majority (71.9 %) of the respondents earned between N11,000-N30,000 monthly. Some 12.7 per cent of them earned below N10,000 monthly, while 8.3 per cent and 5.2 per cent of the respondents earned between N31,000-N50,000 and N51,000-N100,000, respectively. Only 1.9 per cent of the respondents claimed they earned above N100, 000 monthly. These figures reveal that the average income level of respondents in the sampled area is fairly low, when compared with the quite high level of educational attainment. From this analysis, it is possible that these socioeconomic attributes could influence tenants' housing preferences and the overall housing satisfaction in the study area.

***Tenants’ Housing Satisfaction***

Tenants’ housing satisfaction was examined using the conceptual approach advocated by Onibokun (1974) and adopted by Oladapo (2006) and Jiboye (2008). This conceives tenant’s satisfaction as consisting of four interacting subsystems or variables of the dwelling, environment and management, with the tenant’s subsystem acting as the recipient of all the feedbacks. The result of the ratings by respondents in the study is presented in Table 3.

**Table 3: Respondents’ Satisfaction Level with Housing**  
(to be continued)

Rating		Frequency	Percentage
<b>(a) Satisfaction with Estate Facilities and Amenities (SEFA)</b>			
1	Very dissatisfied	5	0.5
2	Dissatisfied	25	2.5
3	Just satisfied	212	20.7
4	Satisfied	432	42.3
5	Very satisfied	348	34.1
Total		1022	100
<b>(b) Satisfaction with overall housing estate environment (SOHEE)</b>			
1	Very dissatisfied	16	1.6
2	Dissatisfied	43	4.2
3	Just satisfied	556	54.4
4	Satisfied	310	30.3
5	Very satisfied	97	9.5
Total		1022	100
<b>(c) Satisfaction with building spaces (SAWBS)</b>			
1	Very dissatisfied	11	1.1
2	Dissatisfied	100	9.8
3	Just satisfied	298	29.2
4	Satisfied	510	49.9
5	Very satisfied	103	10.1
Total		1022	100
<b>(d) Satisfaction with building interior design (SAWBD)</b>			
1	Very dissatisfied	13	1.3
2	Dissatisfied	24	2.4
3	Just satisfied	393	38.5
4	Satisfied	484	47.4
5	Very satisfied	108	10.6
Total		1022	100
<b>(e) Satisfaction with overall dwelling (SAWOD)</b>			
1	Very dissatisfied	22	2.2
2	Dissatisfied	62	6.1
3	Just satisfied	487	47.7
4	Satisfied	376	36.8
5	Very satisfied	75	7.3
Total		1022	100
1	Very dissatisfied	16	1.6
2	Dissatisfied	49	4.8
3	Just satisfied	258	25.3

**Table 3: Respondents' Satisfaction Level with Housing**

(continues)

(f) Satisfaction with building ventilation (SAWBV)			
1	Very dissatisfied	16	1.6
2	Dissatisfied	49	4.8
3	Just satisfied	258	25.3
4	Satisfied	496	48.5
5	Very satisfied	203	19.9
Total		1022	100
(g) Satisfaction with lighting in dwelling (SALID)			
1	Very dissatisfied	32	3.1
2	Dissatisfied	74	7.2
3	Just satisfied	243	23.9
4	Satisfied	549	52.7
5	Very satisfied	134	13.1
Total		1022	100
(h) Satisfaction with privacy in dwelling (SAWPID)			
1	Very dissatisfied	18	1.8
2	Dissatisfied	28	2.7
3	Just satisfied	209	20.5
4	Satisfied	462	45.2
5	Very satisfied	305	29.8
Total		1022	100
(i) Satisfaction with management involvement and response rate (SAMIR)			
1	Very dissatisfied	97	9.5
2	Dissatisfied	211	20.7
3	Just satisfied	143	14.0
4	Satisfied	140	13.7
5	Very satisfied	46	4.5
-	no response	385	37.7
Total		1022	100
(j) Satisfaction with management's attitude on rules (SAMAR)			
1	Very dissatisfied	65	6.4
2	Dissatisfied	342	33.5
3	Just satisfied	278	27.2
4	Satisfied	194	18.9
5	Very satisfied	53	5.2
-	no response	90	8.8
Total		1022	100

Source: Author's survey data

The results in Tables 3a and 3b indicate that respondents in the study area were generally satisfied with their housing environment. The majority (42.3 % and 34 %), and (30.3 % and 9.5 %) of the respondents in the entire sample were satisfied or very satisfied with their housing estate environment. That is, estate facilities (SEFA), as well as the overall housing estate environment (SOHEE), respectively. 20.7 per cent and 54.4 per cent of the respondents, were averagely or just satisfied. Only a small portion of the entire sample 2.5 and 0.5 per cent and 4.2 per cent and 1.6 per cent indicated that they were dissatisfied or very dissatisfied with their estate environment. This finding supports that of previous studies by Kearney (2006) and Hur and Morrow-Jones (2008), indicating that the quality – in terms of the appearance and the availability of some neighbourhood facilities in planned settlements are major factors influencing residents' satisfaction with their housing environment.

There is an apparent similarity in the result of the survey on respondents' satisfaction with their dwellings (housing units), and that of satisfaction with estate environment discussed earlier. This is because a good proportion of the respondents were generally satisfied with their housing units. The analysis shows that the majority of the respondents were either satisfied or very satisfied with their building spaces (SAWBS) – (49.9 % and 10 %); dwelling interiors (SAWBD) – (47.4 % and 10.6 %); and the overall dwelling design (SAWOD) – (36.8 % and 7.3 %), respectively. Similarly, the majority of the respondents were also satisfied with the building ventilation (SAWBV) – (48.5 % and 19.9 %); lighting in dwelling (SALID) – (52.7 % and 13 %); and level of privacy in their dwellings (SAWPID) – (45.2 % and 29.8 %), respectively.

The analysis showed that a significant proportion of the respondents (29.2 % and 38.5 %; 47.7 % and 25.3 % and, 23.9 % and 20.5 %), respectively, were averagely or just satisfied with their housing units. (See Tables 3c-3h).

The analysis of respondents' satisfaction with the estate management reveals a contrary result from those discussed earlier, as only a small proportion of the respondents (4.5 % and 13.7 %) and (5.2 % and 18.9 %), were either very satisfied or satisfied. Some (14 % and 27.2 %) were averagely or just satisfied. Whereas a significant proportion of the respondents (20.7 % and 9.5 %); and (33.5 % and 6.4 %) respectively, expressed dissatisfaction with the management – in terms of their response and involvement in the estate (SAMIR), as well as their attitude towards enforcing rules and regulations and general conduct (SAMAR). (Tables 3i-3j).

This finding supports Ukoha and Beamish, cited in Oladapo (2006), indicating that the management dimension was a major source of dissatisfaction among public housing tenants in Nigeria.

### ***Relationship between Tenants' Socioeconomic Characteristics and Housing Satisfaction***

This section examines the relationship between tenants' socioeconomic characteristics and housing satisfaction. To determine the level of association among the variables, a Pearson correlation (r) was generated and used to explore the relationship between the tenants' socioeconomic attributes and housing satisfaction, indicated by the environment, dwelling and management components. The result is presented in Table 4.

**Table 4: Correlation between Tenants' Socioeconomic Characteristics and Housing Satisfaction**

Variables	i (Environment)	ii (Dwelling)	iii (Management)
(i) Environment	1		
(ii) Dwelling	.446 <sup>xx</sup>	1	
(iii) Management	.292 <sup>xx</sup>	.340 <sup>xx</sup>	1
(iv) Sex	-.027	-.009	-.027
(v) Age	.037	.045	.148 <sup>xx</sup>
(vi) Marital status	.054	.021	.115 <sup>xx</sup>
(vii) Religion	-.008	.026	-.014
(viii) Ethnicity	.034	-.015	.039
(ix) Occupation	.027	.026	.097 <sup>x</sup>
(x) Education	.066 <sup>xx</sup>	-.002	-.078
(xi) Av. income	-.175 <sup>xx</sup>	-.177 <sup>xx</sup>	-.112 <sup>xx</sup>
(xii) Household-size	-.078 <sup>x</sup>	-.052	-.109 <sup>xx</sup>

The result of the computed correlation coefficient (r) among pairs of the twelve (12) identified relevant variables in the study area shows that satisfaction with estate environment (variable i), had a positive and significant correlation with educational status (variable x) - (coefficient  $r = 0.066$ ;  $p < 0.01$ ). It had a negative but significant correlation with average income

(variable xi) - (coefficient  $r = -0.175$ ;  $p < 0.01$ ) and household size (coefficient  $r = -0.078$ ;  $p < 0.05$ ). However, there is no observed correlation between satisfaction with the environment and tenants' sex ( $r = -0.027$ ; ns), age ( $r = .037$ ; ns), marital status ( $r = .054$ ; ns), religion ( $r = -.008$ ; ns), ethnicity ( $r = .034$ ; ns) and occupation ( $r = .027$ ; ns). Furthermore, the result shows that satisfaction with dwelling (variable ii), is inversely related to average income (variable xi) - (coefficient  $r = -.177$ ;  $p < 0.01$ ). There is also no observed correlation between satisfaction with dwelling and tenants' sex, age, marital status, religion, ethnicity, occupation, education and household size (coefficients  $r = -.009, .045, .021, .026, -.015, .026, -.002$  and  $-.052$ ; all not significant, respectively). The result of satisfaction with housing estate management (variable iii), shows that it had a positive and significant correlations with variables; v (age), vi (marital status), and ix (occupation) - ( $r = 0.148$ ;  $p < 0.01$ ,  $r = 0.115$ ;  $p < 0.01$  and  $r = 0.097$ ;  $p < 0.05$ , respectively). Whereas, it is inversely correlated with variables xi (average income), and xii (household size) - ( $r = -0.112$ ;  $p < 0.01$ , and  $r = -0.109$ ;  $p < 0.01$ , respectively). However, the result shows no observed correlation between satisfaction with housing management and tenants' sex ( $r = -0.027$ ; ns), religion ( $r = -.014$ ; ns), ethnicity ( $r = .039$ ; ns) and education ( $r = -.078$ ; ns) (see Table 4).

## Discussion

The above analysis and findings indicated that the components of housing satisfaction (that is, the environment, dwelling and management) correlate significantly with some socioeconomic characteristics of the respondents in the study area. For instance, the study showed that attributes of tenants such as educational attainment, income and size of households are the significant determinants of satisfaction with the housing environment. It also showed that an increase in the income level of tenant does not necessarily produce a corresponding increase in satisfaction with the dwelling and vice-versa. Attributes such as the age, marital status, occupation, average monthly income and household size of the respondents affect their level of satisfaction with the management component of public housing in the study area. In this case, the level of education, age, marital status and occupation of tenants could stimulate an improvement in the level of satisfaction with the housing. On the other hand, housing satisfaction could be adversely influenced by tenants' income level and household size. Thus, tenants' satisfaction with public housing – particularly within the Lagos metropolis – could be influenced either positively or negatively by these identified socioeconomic variables. In contrast, the study showed that other socioeconomic variables such as sex, religion and ethnic origin of the respondents are not significantly correlated

with housing satisfaction; hence, they are not related and in no way determinants of tenants' satisfaction with public housing in the study area.

The findings of this study strongly reflect and support earlier findings by Onibokun (1974), Onokerhoraye (1977), Gur (1994), and Jiboye (2004, 2008), on the significance of socioeconomic factors regarding tenants' housing preferences and residential satisfaction. The finding thus validates the concept of housing satisfaction advocated by Onibokun (1974), Oladapo (2006) and later by Jiboye (2008), stating that satisfaction is a product of the interrelationship between four components, consisting of the environment, dwelling and management subsystems, with the housing tenants or occupants acting as the recipient of all the feedbacks resulting from the interaction. It also supports the notion of residential satisfaction adduced by Francescato *et al.*, (1989) and later by Potter and Cantarero (2006), stating that satisfaction is a measure of people's attitude towards their residential environment, and is affected by the affective, cognitive and behavioral variables.

### **Conclusion and Recommendations**

This study has examined the relationship between tenants' socioeconomic factors and their housing satisfaction in Lagos, Nigeria. Through its findings, the study has shown that attributes such as age, education, income, marital status, occupation and house-hold size significantly influenced tenants' housing satisfaction; whereas other socioeconomic variables consisting of the sex, religion and ethnic origin of the respondents had no significant influence on tenants' housing satisfaction in the study area.

Based on these findings, it is clear that some personal and household characteristics of the tenants could actually influence their level of residential satisfaction either positively or otherwise with public housing. The findings thus provide an understanding of the factors that can make a tenant either satisfied or dissatisfied with their dwellings; and in other respects to ensure adequate and satisfactory housing for the people. By substantiating Jiboye (2010a and c), the study has also underscored the fact that the absence or non-consideration of relevant attributes of the targeted end-users in housing development could lead to a house which lacks relevance and originality.

Adequate housing provision is a key component of sustainable development (Ibem and Amole 2010) as a necessary prerequisite to achieving sustainable development and also in facilitating improved living conditions for the urban residents. The outcome of this study is considered very significant as it can serve as reliable feedback to government and other stakeholders in formulating appropriate housing development policies that would address peculiar issues relating to the less-privileged who depend so much on the direct intervention of government to provide them with decent and affordable dwellings.

In order to achieve the foregoing, the following recommendations are put forward:

Since adequate housing is a basic human need and a right of every citizen of any nation (Ibem and Amole 2010; Jiboye 2010b), it is the social responsibility of every government to ensure adequate and satisfactory housing to its citizens. In this regard, government should make the issue of housing provision a top priority. When planning for new housing for the people, policy-makers and housing developers should not be guided by unproven assumptions about society, but by established information and data, which include socioeconomic and cultural parameters of the target housing occupants. Such data should not only be quantitatively determined, but should also reveal households' spatial-interactive behaviours, attitudes as well as the demographic indices and details of the users, as earlier pointed out by Gyuse (1993) and Potter and Cantarero (2006). Also, while conceptualizing housing design in terms of the physical character, planners and developers must organize their thinking and design concept to reflect people's diverse socioeconomic preferences and peculiarities.

In order to provide user-responsive housing for the people, the best way to deal with the target population is through direct participation at the planning stage, and the incorporation of their opinions as inputs at the implementation phase of any housing projects. It is on this basis that acceptable and satisfactory dwellings could be designed and developed. Nevertheless, since this study is centred on improving the quality of life and living standard of the people, particularly those in the urban areas, its findings have significant implications for residential planning and the formulation of appropriate housing delivery policies in Nigeria. Therefore, there is a need for more research inputs to complement this present study. Such effort should be directed at providing additional information on the spatial-interactive behaviours and attitudes of the people generally, and the occupants of public housing in particular. The combination of such inputs will ultimately form the basis upon which future housing could be developed in Nigeria and other developing nations as well.

## References

- Aigbavba, C.O. and Thwala, W.D., 2011, 'Housing Experience of South African Low- Income Beneficiaries', *The Built and Human Environment Review*, Vol. 4, pp. 1-13.
- Amerigo, M.A., 2002, 'A Psychological Approach to the Study of Residential Satisfaction', in *Residential Environment: Choice, Satisfaction and Behaviour*, Aragonés J.I. *et al.*, eds., pp. 81-99, London; Borgia and Garvey.

- Aribigbola, A., 2000, 'Conceptual Issues in Housing and Housing Provisions', in *Effective Housing in the 21st Century Nigeria Environmental Forum*, Federal University of Technology, Akure, Nigeria, pp. 1-8.
- Ebong, M.O., 1983, 'The Perception of Residential Quality: A Case Study of Calabar, Nigeria', *Third World Planning Review*, Vol. 5 (3), pp. 273-284.
- Fleury-Bahi, G. and Felonneau, M., 2008, 'Processes of Place Identification and Residential Satisfaction', *Environment and Behavior*, Vol. 40(5), pp. 669-682.
- Federal Housing Authority, 1985, 'A Demographic and Social Study of the Festival Town. A Planning Monograph', The Housing Department, Federal Housing Authority, Lagos, Nigeria.
- Francescato, G., Weideimman, S. and Anderson, J.R., 1986, 'Residential Satisfaction and Residential Quality: An Overview of Recent Applications', Paper presented at the 21st International Congress of Applied Psychology, Jerusalem, Israel, July.
- Francescato, G., Weideimman, S. and Anderson J.R., 1989, 'Evaluating the Built Environment from the Users' Point of View: An Attitudinal Mode of Residential Satisfaction', in Presier, W.F.E., ed., *Building Evaluation*, London: Plenum Press, pp.181-198.
- Gilbertson, J., Green, G., Ormandy, D., and Thomson, H., 2008, 'Good Housing and Good Health? A Review and Recommendations for Housing and Health Practitioners. A Sector Study', Housing Corporation, UK, Available at: [http://www.health\\_housing\\_20060816144328.pdf](http://www.health_housing_20060816144328.pdf). [Accessed, March, 2009].
- Gur, S.O., 1994, 'House Preferences of Users at Different Phases of Acculturation', *Ekistics*, 366, 367, pp. 176-181.
- Gyuse, T.T., 1993, 'Socio-Cultural Dimension of Public Housing', in *Urban Development in Nigeria Planning, Housing and Land Policy*, Robert W. Taylor, ed., Montclair State, New Jersey: Ave Burry Pub.
- Hur, M. and Morrow-Jones, H., 2008, 'Factors that Influence Residents' Satisfaction with Neighborhoods', *Environment and Behavior*, Vol. 40(5), pp. 619-635.
- Ibem, E.O. and Amole, O.O., 2010, 'Evaluation of Public Housing Programmes in Nigeria: A Theoretical and Conceptual Approach', *The Built and Human Environment Review*, Vol. 3, pp 88-117.
- Ilesanmi, A.O., 2005, 'An Evaluation of Selected Public Housing Schemes of Lagos State Development and Property Corporation', Unpublished Ph.D Thesis, Department of Architecture, Obafemi Awolowo University, Ile-Ife, Nigeria.
- Jiboye A. D., 2004, 'An Assessment of the Influence of Socio-Cultural Factors on Housing Quality in Osogbo Nigeria', Unpublished M.Sc. Thesis, Department of Urban and Regional Planning, Obafemi Awolowo University, Ile-Ife, Nigeria.
- Jiboye A. D., 2008, 'A study of Public Housing Satisfaction in Lagos, Nigeria', Unpublished Ph.D Thesis Department of Urban and Regional Planning, Obafemi Awolowo University, Ile-Ife, Nigeria.
- Jiboye, A. D., 2010a, *Feedback on Public Housing Satisfaction in Nigeria. A Practical Approach for Housing Development*, LAP LAMBERT Publishing Co. Germany.

- Jiboye, A.D., 2010b, 'The Correlates of Public Housing Satisfaction in Lagos, Nigeria', *Journal of Geography and Regional Planning*, Vol. 3(2), pp. 017-028, Available online at: <http://www.academicjournals.org/JGRP>.
- Jiboye, A.D., 2010c, 'Evaluating Users' Household Size and Housing Quality in Osogbo, Nigeria', *Ethiopian Journal of Environmental Studies and Management*, Bahir Dar University, Bahir Dar, Ethiopia, Vol. 3, No. 2. pp. 77-85. Available Online at: <http://www.ajol.info/index.php/ejesm/index>.
- Jiboye, A.D., 2010d, 'Evaluating the Pattern of Residential Quality in Nigeria: The Case of Osogbo Township', FACTA UNIVERSITATIS, Architecture and Civil Engineering. Vol. 8(3), pp. 307-316.
- Jiboye, A.D. and Ogunshakin, L., 1997, 'The Death of the House. The Maroko Experiences', in S.A. Amole, ed., *The House in Nigeria*, Department of Architecture, Obafemi Awolowo University, Ile-Ife, Nigeria.
- Jiboye, A.D. and Ogunshakin, L., 2010, 'The Place of the Family House in Contemporary Oyo Town, Nigeria', *Journal of Sustainable Development*, Vol. 3(2), pp. 117-128, Available at: <http://www.ccsenet.org/jsd>
- Kearney, A.R., 2006, 'Residential Development Patterns and Neighborhood Satisfaction: Impacts of Density and Nearby Nature', *Environment and Behavior*, Vol. 38(1), pp. 112-139.
- Konadu-Agyemang, K., Noonam, J.M. and McCord, D., 1994, 'Social Housing and Social Integration in the Durham Region of Ontario, Canada', *Ekistics*, 366, 367 pp. 145-155.
- Lagos State Development and Property Corporation, 2005, 'Lagos State Development and Property Corporation at a Glance', Official Bulletin, Lagos, Nigeria.
- Mbali, I. and Okoli, O.G., 2002, 'Affordable Housing for Low-Income Group in Nigeria. A Redefinition of the Basic Parameters', *Housing Today*, Vol. 1(5), Feb-March, pp. 16-17.
- National Population Census, 2006, *Official Population Result. National Population Census of Nigeria*, Federal Republic of Nigeria.
- Oladapo, A.A., 2006, 'A Study of Tenant Maintenance Awareness, Responsibility and Satisfaction in Institutional Housing in Nigeria', *International Journal of Strategic Property Management*, Vilnius Gediminas Technical University, Vol.10, pp. 217-231.
- Olayiwola, L., Adeleye, O. and Jiboye, A., 2006, 'Effect of Socio-cultural factors on Housing Quality in Osogbo, Nigeria', International Symposium on Construction in Developing Economies: New Issues and Challenges, Santiago, Chile, January 18-29.
- Olotuah, A.O., 2010, 'Housing Development and Environmental Degeneration in Nigeria', *The Built & Human Environment Review*, Vol. 3, pp. 42-48.
- Onibokun, P., 1974, 'Evaluating Consumers Satisfaction with Housing: An Application of a System Approach', *American Institute of Planners Journal*, May, Vol. 40(3), pp. 189-200.

- Onokerhoray, A., 1977, 'The Spatial Pattern of Residential Districts in Benin, Nigeria', *Urban Studies*, Vol. 44, pp. 291-302.
- Osasona, C.O., Ogunshakin, L. and Jiboye, A.D., 2007, 'The African Woman's Right to Security through Sanitation: From the Dwelling Unit to the Neighborhood', International Conference Proceedings on the right to life in Africa. University of Trieste, Italy, November 9-10, pp. 44-55.
- Potter, J. and Cantarero, R., 2006, 'How does Increasing Population Affect Resident Satisfaction? A Small Community Case Study', *Environment and Behavior*, Vol. 38(5), pp. 605-625.
- Ravalin, M., 2007, 'Urban Poverty', *Journal of Finance and Development*, pp. 15-17.
- Rehman, L. and Gahagan, J., 2003, 'Everyone has a Right to a House. A Community Needs Assessment of Harm Reduction Supports for the "Hard to House"', Halifax Regional Municipality Planning and Development Services, pp. 1-2. Available at: <http://www.halifax.ca/planning/Homelessness/Harm>. [Accessed, November 9, 2008].
- Satterwaite, D., 2001, 'Urban Environment', Microsoft Encarta Encyclopedia.
- United Nations Center for Human Settlements, 2001, 'Nigeria National Trends in Housing Production Practices', *Habitat*, Vol. 4, Available at; <http://www.UNCHS.Org>.



## **Relation adolescent-adolescente au Cameroun : le « sexuel » comme moyen d'expression**

Claude Désiré Noubissie\*

### **Résumé**

A observer de près les comportements des adolescents ces dernières années, on perçoit une omniprésence du sexuel. En effet, ils s'habillent « sexy », utilisent un « langage sexuel » et ont des pratiques sexuelles précoces, fréquentes et à risques. A l'analyse, on est amené à penser d'un point de vue psychosociologique que l'omniprésence du sexuel dans les comportements des adolescents n'est pas simplement le fait de la puberté et de l'éveil sexuel à l'adolescence, mais témoigne d'un souci de domination, de soumission ou de possession. L'analyse des résultats des entretiens individuels et des focus group discussion que nous avons réalisés montre, d'une part, que dans les relations adolescent-adolescente le sexuel y est utilisé comme moyen d'expression de puissance à travers le langage, le style vestimentaire et les pratiques sexuelles, et, d'autre part, que les adolescentes en font plus usage que les adolescents.

### **Abstract**

To observe closely the behavior of the teenagers these last years, it is very likely to notice an omnipresence of the sexual there. Indeed, they get dressed sexy, use a sexual language and have premature, frequent sexual practices and at risk. The psychosocial look which we carried its, allowed us to understand(include) that this omnipresence of the sexual in the adolescent behavior is not only the simple fact of the puberty and the sexual awakening in the adolescence but also testifies of a concern(marigold) of domination, of submission or ownership. The analysis of the results (profits) of individual interviews and focuses group discussion, allowed us to notice on one hand that in the relations teenager (boy) – teenager (girl) the sexual is used as means of expression of power through the language, the clothing style and the sexual practices there; and on the other hand that the girls more make use of it than the boys.

---

\* Université de Yaoundé1, Université Lyon2. E-mail: [ncdesir3577@yahoo.fr](mailto:ncdesir3577@yahoo.fr)

## Introduction

Dans la situation d'interaction adolescent-adolescente à Yaoundé au Cameroun, les comportements sont étroitement interdépendants, la réalisation d'un comportement par un des partenaires (ego) est fonction du contrôle de l'objet d'interaction avec l'autre partenaire (alter), de la compréhension et de la prévision de son action. C'est à partir de cette approche qu'il serait important de situer les comportements sexuels qui, dans la majorité des cas, sont redevables à la situation d'interaction caractérisée par les pressions psychosociales, la communication, la négociation, la soumission, la domination, le conformisme, l'imitation, l'apprentissage social, etc. Il est clair que la gestion des interactions avant, pendant et après l'acte sexuel s'inscrit dans un processus de puissance, voire de force. L'analyse de cette force, de son importance pour l'adolescent et beaucoup plus pour l'adolescente nous a semblé importante et pertinente ; c'est la raison pour laquelle nous lui avons accordé une attention particulière.

En s'intéressant à la triangulaire de Moscovici (1986), il est important de comprendre comment un dominant peut perdre son statut pour occuper un autre parce qu'il est sexuellement dominé. Cette forme de domination a-t-elle une durée considérable ? S'arrête-t-elle après un temps précis ? Pourquoi s'arrête-t-elle ? Comment se manifeste-t-elle dans la relation ? Et plus précisément, comment se manifeste-t-elle dans la relation adolescent-adolescente au Cameroun ?

Pour certains auteurs, « le comportement sexuel désigne pour chaque individu une configuration qui comprend un répertoire de pratiques sexuelles, un répertoire de scénarios et un répertoire de significations » (Bajos *et al.* 1993:33). Les pratiques sexuelles désignent les types de contacts corporels, non nécessairement mutuels, liés à l'excitation sexuelle. Le sexuel auquel nous faisons allusion dans cette analyse est tout comportement qui renvoie au sexe et à la sexualité.

L'approche biologique postule d'une manière générale que l'activité sexuelle des jeunes résulte d'un mécanisme purement biologique et donc naturel. Pour Freud cité par Rwenge (1995), les types de comportements sexuels sont le résultat d'un vif désir sexuel. Selon cet auteur, l'activité sexuelle serait le résultat d'une pulsion biologique que l'individu chercherait à satisfaire à n'importe quel prix, directement ou indirectement.

Les sociologues se sont opposés à cette approche, lui reprochant de « désocialiser » en grande partie l'activité sexuelle en faisant passer pour secondaire la construction sociale et culturelle de l'activité sexuelle. Pour eux, ces relations ne devraient pas être extraites du contexte social dans lequel elles se déroulent.

L'approche de genre, quant à elle, est fondée sur l'idée selon laquelle la réduction de l'écart entre les pouvoirs dévolus à chaque sexe par la société permettra à la femme de participer plus efficacement à la prise de décisions, notamment celles relatives à la santé de la reproduction. Cette approche vise le renforcement du pouvoir des femmes dans tous les domaines. Dans le domaine de la sexualité, l'approche du genre stipule qu'en raison de son faible pouvoir de décision, la femme ou la jeune fille (l'adolescente) n'a aucun contrôle ou alors n'a qu'un contrôle limité sur sa sexualité. Les rapports de genre en Afrique étant fortement inégalitaires, les femmes subiraient la volonté des hommes à qui le rapport de force est favorable. Entre les jeunes, on pouvait bien s'attendre à une situation de plus grande compréhension entre les partenaires, mais le problème demeure.

Plusieurs auteurs, à l'instar de Meekers et Megan (1997), documentent des rapports inégalitaires entre les hommes et les femmes en Afrique dans les négociations sur les modalités de déroulement de l'acte sexuel. Ces rapports inégalitaires qui prennent leur source dans les rapports de genre se prolongent parmi les jeunes. Cependant, dans les grandes villes camerounaises, ce rapport de force est influencé par les attitudes et comportements de l'adolescente ou de la jeune fille, qui peut partiellement ou définitivement dominer le rapport en fonction de l'usage qu'elle fait du sexuel.

De même, en enseignant les nouveaux modes de pensée tels que la démocratie et la liberté, les droits de l'enfant, la scolarisation donne aux jeunes la possibilité de contester certaines valeurs et normes qu'ils estiment appartenir à l'ancienne époque. La scolarisation donne à la jeune fille de comprendre un certain nombre de choses parmi lesquelles la faiblesse des hommes à leur égard ; c'est la raison pour laquelle les jeunes filles scolarisées peuvent rechercher l'égalité dans la relation qui les lie au sexe opposé et peuvent également se servir du sexuel pour dominer la relation et exercer un contrôle réel et définitif sur leurs partenaires de sexe opposé.

Mais seulement, il reste encore un travail sérieux qui consiste à clarifier les rapports de genre et à défaire la sexualité féminine des normes sociales tributaires et fantaisistes. Dans un contexte camerounais où le sexe est sujet tabou et/ou la sexualité non reconnue et réprimée des femmes est construite en opposition à celle exacerbée des hommes, il semble évident que les femmes se servent des astuces pour contourner ce pouvoir « institutionnel » des hommes sur leur sexualité. Pour y arriver, elles se servent de l'élément de force et de pouvoir dont elles disposent : le sexuel.

Il n'est donc pas de considération en psychologie sociale qui puisse faire l'économie de la notion d'interaction sociale. Elle est considérée comme omniprésente, centrale et même fondatrice dans l'ensemble des travaux de

cette discipline, elle est comme un dispositif de production de l'économie psychosociale. A notre avis, le type d'interaction adolescent-adolescente influe sur le type de comportement sexuel produit. Cette étude pose le problème de la prépondérance du « sexuel » dans les productions comportementales des adolescents camerounais et propose d'introduire le sexe, la sexualité, le sexy, le sexiste dans toute grille de lecture du comportement adolescent.

Sous un fond théorique, il est important de comprendre comment se construisent la minorité et la majorité psychologique lorsque l'objet de la relation est purement affectif (sentimental et émotionnel). En d'autres termes, dans une interaction qui a le sexuel comme objet, les protagonistes de la relation gardent-ils les mêmes influences (les influences naturelles)? Lorsque le sexuel s'érige dans la relation et monopolise l'objet de la relation, quelle est l'orientation que prennent les influences ? Le sexuel dominant naturel ou le sexuel dominant contextuel, qui des deux contrôlent, s'approprient, maîtrisent, orientent la relation ? Le sexe dominant s'incline-t-il face au sexe dominé lorsque l'objet qui les lie est sexuel ?

Suite à ce débat, nous formulons notre question de recherche ainsi qu'il suit : comment le « sexuel » est-il utilisé dans les relations adolescent-adolescente? Pour répondre à cette question, nous formulons l'hypothèse générale suivante : dans les relations adolescent-adolescente le sexuel est utilisé comme moyen d'expression de puissance (de domination, de soumission ou de possession) à travers le langage, le style vestimentaire et les pratiques sexuelles.

### **Méthodologie**

Nous menons une étude qualitative de type descriptif et nous avons retenu l'enquête comme méthode d'étude. Telle que formulée, notre hypothèse générale s'intéresse au sexuel (à travers le langage, le style vestimentaire, l'acte sexuel) et à la relation adolescent-adolescente (à travers l'expression de puissance matérialisée par la domination, la soumission, la possession).

Nous avons opté pour des discussions individuelles et de groupe ; à cet effet, nous avons élaboré un guide d'entretien comportant des thèmes et des sous-thèmes liés à la sexualité des adolescents et à leurs différentes formes de relations. Notre milieu d'étude est la ville de Yaoundé et nous avons penché pour une technique d'échantillonnage à choix raisonné. C'est pourquoi, pour participer aux discussions que nous avons eues, il fallait être régulièrement inscrit en Master, avoir entre 14 et 25 ans, avoir un ou une petit(e) ami(e), avoir déjà eu au moins un rapport sexuel. C'est ainsi que nous avons retenu 22 interviewés pour les discussions individuelles ; pour le premier focus, 8 participants et pareil pour le second focus. Nous avons tenu à ce que la parité genre soit respectée.

Contrairement aux analyses fondées sur des catégories a priori, le contenu sémantique des catégories que nous avons retenu n'est pas connu d'avance. Il est issu d'une interprétation du discours des participants par l'analyste qui crée ses propres catégories. Le processus de création de ces catégories n'est pas systématisé, faisant appel tant à l'information présente dans le texte qu'aux connaissances du chercheur (analyste) concernant le domaine traité et son contexte. L'analyse de contenu thématique nous a séduit parce que c'est celle qui est le plus couramment pratiquée en psychologie sociale. Elle consiste à établir un classement des thèmes et des relations entre différents thèmes. En veillant sur la cohérence, l'exclusivité des catégories entre elles, l'exhaustivité des catégories, et en donnant une définition opérationnelle pour chaque thème.

### **Présentation synthétique des résultats**

Cette présentation sera faite selon les thèmes et sous-thèmes de l'étude.

#### ***Le langage sexuel des adolescents***

L'objectif était d'identifier les mots et expressions que les adolescents utilisent et entendent être utilisés par leurs pairs pour dire : petit(e) ami(e), rapport sexuel, plaisir sexuel et avoir envie d'un rapport sexuel.

#### ***Le lexique adolescent associé à petit(e) ami(e)***

Les adolescents, pour dire « petite amie », font usage des mots et expressions suivants : petite amie, chat mort, produit, *nana*, *coco*, *ma nga*, *ma meuf*, *ma petite*, *mon way*, *my « tchap »*, *ma chouchou*, *ma chou pinette*, *mon petit cœur*, *my baby*, *chatte*, *copine*, *my girl*, *mon yori yori*, *mon melon*, *le sucre de mon tapioca*, *ma puce*, *coucou*, *B*, *disque de mon P.C.*, *chérie*, *sweet heart*, *cocotte*, *my honey*, *my love*, *chat mort pourri*, *my angel*.

Les adolescentes, quant à elles, font usage des mots et expressions suivants : petit ami, *mon gars*, *mon chéri*, *mon cœur*, *mon lion*, *mboutman*, *mougou*, *mon amour*, *mon coco*, *mon petit cœur*, *mon coucoucou*, *mon lapin*, *mon chou*, *mon vibromasseur*, *my man*, *my boy*, *my guy*, *my darling*, *mon ange*, *mon poussin*, *my love*, *my honey moon*, *sweetie*, *mon chaud*, *mon gynéco*, *faroteur*, *bon gars*, *docteur*, *mon petit*, *mon homme*, *mon chouchou*, *mon choco*.

#### ***Le lexique adolescent associé à rapport sexuel***

Pour dire rapport sexuel, les adolescents le plus souvent font usage des mots et expressions suivants : *fini*, *j'ai fini*, *j'ai pris*, *coupé*, *mbang* (franc anglais), *fait (do)*, *tchokolo* (franc anglais), *fuck* (pidgin), *fiti* (Bulu), *tchop le way* (pidgin), *bolè* (franc anglais), *tué*, *manger le melon*, *aller à la cave*, *faire le « dze »* (franc anglais), *sèkèlè* (Douala), *cut* (pidgin), *wipe* (pidgin), *e treson* (bulu), *tirer un coup*, *appuyer*, *un léger*, *taper le tambour*, *taper*, *tripoter*, *nyass* (franc anglais).

Pour les adolescentes, il s'agit de : faire, livrer, *fiti* (Bulu), *nyamsèlè* (franc anglais), faire l'amour, coucher ensemble, conclure, faire le machin, *boomla* (franc anglais), se sucrer, délivrer, *fuck* (franc anglais), *mbang* (franc anglais), tripoter.

#### *Le lexique adolescent associé à plaisir sexuel*

Pour les adolescents, il s'agit de sentir son corps, *ndolo* (duala), *ya mo* (franc anglais), sentir bon, truc sucré, et de sentir son corps, *ndolo* (duala), *ya mo* (franc anglais), secouer pour les adolescentes.

#### *Le lexique adolescent associé à avoir envie d'un rapport sexuel*

Pour les adolescents, il s'agit de : je veux *nyass*, je veux *binda*, je veux gratter, je veux jouer, i want to make something (anglais), *wanna fuck* (pidgin), je veux aller à Mbalmayo, je veux tirer un coup / un léger, s'envoyer en l'air, je veux un désintoxe. Et, chez les adolescentes, il s'agit de : je suis en chaleur, j'ai envie de *fiti* (bulu), je veux faire, je veux do le way, s'envoyer en l'air, je veux tripoter, je veux un calmant, j'ai envie de mon gars.

#### *Le style vestimentaire*

Il est question d'identifier les vêtements sexuellement dominants, dominés, soumettant.

#### *Les vêtements adolescents exprimant la domination*

Pour dominer, les adolescentes portent des minijupes, mini-culottes / matelots, robes légères, décolletés, strings / soutiens rembourrés, lèches culs – bikinis, pyjamas, nuisettes, jarretelles, pantalons sans caleçon. Pour dominer les filles, ou les soumettre, les garçons portent : des shorts, tee-shirts, bermudas, gingettes / démembrés, caleçons anglais, strings pour homme, jeans *destroy*.

#### *Les vêtements adolescents exprimant la soumission*

Pour exprimer une soumission aux filles les garçons portent plutôt : des vestes, des jeans, des Super cent, des boubous, des gandouras, des casquettes, des bermudas, des caleçons anglais. Pour se soumettre, les adolescentes portent plutôt des pantalons (Jean ou tissu), des collants, des décolletés, des taille-basse, des longues jupes, des *kaba-ngondo*.

#### *Raisons justifiant les pratiques sexuelles dominantes ou dominées*

Dans cette partie, il est question de mettre en évidence les raisons majeures justifiant les pratiques sexuelles adolescentes.

#### *Les raisons des pratiques sexuelles dominantes*

Les adolescents ont un désir de dominer sexuellement les filles pour les raisons suivantes : affirmation de soi, conserver le pouvoir masculin, preuve de

grandeur, maîtrise des techniques sexuelles, contrôle du pouvoir, expression de supériorité. Les adolescentes ont un désir de dominer sexuellement pour : la maîtrise des techniques et pratiques sexuelles, marquer le territoire, le complexe d'infériorité, le souci de prouver une sexualité épanouie (sans tabou), le désir du contrôle de la relation, l'affirmation de soi, le désir de maîtriser les expériences sexuelles.

#### *Les raisons des pratiques sexuelles soumettant*

Les adolescents peuvent se soumettre sexuellement à une partenaire sexuelle, pour les raisons suivantes : la non maîtrise des pratiques sexuelles, le manque d'expériences, pour être dorloté (choyé), pour conserver la relation, par amour, pour satisfaire l'adolescente ou la partenaire, manque d'initiative. Les adolescentes ont un désir de se soumettre par : complexe (non épanouissement dans le rapport sexuel), curiosité, peur, frustration, hypocrisie, imitation, désir de conservation de la relation (garder son gars), premier rapport et aussi par amour et par manque d'initiative.

#### *Raisons pour lesquelles les adolescents et adolescentes peuvent accepter d'avoir des pratiques sexuelles à risques*

Pendant les discussions individuelles et de groupe, les raisons suivantes ont été identifiées comme expliquant les pratiques sexuelles à risques (pédophilie, homosexualité, non usage des préservatifs, sodomie, fellation) chez les adolescents : le goût de l'aventure, confiance au partenaire, la culture (dans certaines cultures, le port du préservatif est rejeté), le désir de conservation de la relation, la précipitation, la rémunération (monnaie d'échange, enchères), la drogue, la sous-estimation de soi, l'imitation, les pratiques magico-religieuses ou encore payer une dette.

### **Analyse et interprétation des résultats**

Dans le cadre de cette analyse, nous allons procéder par thèmes et sous thèmes en suivant l'ordre de la présentation des résultats.

#### *Le langage sexuel adolescent*

Le langage sexuel tel qu'il ressort des résultats de cette étude emprunte les différentes langues officielles et nationales parlées au Cameroun et même le franc-anglais qui, au Cameroun, consiste à utiliser dans une même expression des mots français et anglais ou inventés. Il est habituel au Cameroun d'utiliser le franc-anglais pour dire des bêtises (*nyass*, *binda do le way*, *Ya mo*, etc.) et pour désigner des comportements et pratiques sexuels encore taboués. A côté du franc-anglais, les jeunes utilisent aussi le pidgin (*Wanna fuck*, *cut*, *tchop le way*, etc.). Il est plus facile pour les jeunes de faire usage de ces

concepts que d'utiliser des mots et expressions français ou anglais, et ce, parce qu'ils ont plus de possibilité de ne pas être compris et blâmés par leurs aînés ou leurs parents. Et, aussi, certaines expressions sont empruntées à la langue *bulu* (*fiti, e treson*, etc.) ou à la langue *duala*. Les *bulu* et les *duala* constituent des populations camerounaises où le tabou sur le sexe est presque levé, elles s'expriment librement sur leur sexualité et la pratiquent sans retenu. Elles parlent facilement de leur sexualité. Contrairement aux autres populations, *balilekéfulbé*, qui ont encore des réserves concernant le langage et la communication sexuels.

Une analyse sémantique des mots et expressions utilisés montre que pour désigner par exemple « petit ami », les adolescentes utilisent des mots et expressions qui marquent beaucoup plus la possession (B, mon cœur, mon chéri coco, mon lion, mon amour, mon homme, etc.) que la domination (*bout man*, mon petit, my guy, etc.). Les adolescentes ont plus besoin de posséder leurs amis, petits amis que de les dominer. En revanche, les adolescents expriment plus un besoin de dominer (chat mort pourri, cocotte, produit, my girl, nana, mon way, etc.), de soumettre (ma chou pinette, chatte, copine, meuf, melon, mon amour, etc.). D'une manière générale, les adolescentes comme les adolescents expriment, dans leur manière de désigner leurs amis, plus un souhait de possession que de domination, tandis que les adolescents, en exprimant également un désir de possession, expriment bien aussi un réel désir de domination et de faire soumettre. Cela se fait le plus ressentir dans les mots et expressions utilisés par les uns et les autres pour dire : rapport sexuel et plaisir sexuel. Pour dire rapport sexuel, les adolescentes expriment un désir de partage (faire, faire l'amour, se sucrer, coucher ensemble, etc.), un désir de donation (livrer, conclure, délivrer, *fuck*).

De même, dans le langage sexuel des adolescentes, pour dire par exemple, faire l'amour, les mots et expressions utilisés expriment un besoin, un désir, alors que chez les adolescents, les mots et expressions utilisés expriment beaucoup plus un désir de violence, d'agression (couper, *tchokolo*, tirer un coup, *fuck*, tuer, appuyer, *cut*, taper, etc.) que de souplesse (faire, *do*, *ya mo*, manger le melon, aller à la cave, etc.). Cela se ressent aussi, quand il faut désigner le plaisir sexuel ressenti après l'acte sexuel. Ici, les garçons sont plus égoïstes que les filles. Pour les filles, le plaisir sexuel désigne un ressenti qui, même en étant égoïste, est mutuel (sentir son corps, *ya mo*, *ndolo*). Chez les adolescents, c'est un plaisir qu'on partage certes, mais dont on a plus besoin (les *nyass*, truc sucré).

Le langage sexuel des adolescents reflète en partie le statut naturel sexuel de chaque protagoniste de l'acte sexuel ou de la relation tel que défini par les

psychanalystes. En effet, les psychanalystes pensent que l'homme (l'adolescent) a un comportement sadique qui peut avoir deux versants soit tourné contre soi-même, ou tourné contre l'autre. Et la femme (adolescente) est masochiste, c'est-à-dire qu'elle aime éprouver du plaisir en se faisant violence ou en éprouvant de la douleur. C'est peut-être ce qui justifierait son langage moins agressif et plus doux que celui de l'adolescent qui est fait de violence, de domination et du désir de se soumettre.

La signification psychologique et sociale de l'activité sexuelle pendant les premières années de l'adolescence évolue parallèlement à la maturation physique qui se produit à ce moment-là. A mesure que se déroule l'adolescence, les relations avec les pairs en viennent progressivement à intégrer une composante plus clairement sexuelle. La sexualité à l'adolescence est plus qu'un simple répertoire de désirs et de comportements sexuels. Elle est enchevêtrée dans des systèmes complexes d'opinions à l'égard des rôles des hommes et des femmes en général et de leurs relations entre eux. Toutefois, les garçons mentionnés sont davantage préoccupés de sexualité en elle-même, alors que les filles s'intéressent à la sexualité en tant que composante de la participation à un couple. En entrant dans l'adolescence, les individus des deux sexes commencent à se soucier davantage de leur image corporelle et, par conséquent, à leur place, à leur rôle, à leur position et à leur statut.

Des recherches de psychologie sociale, notamment celles de Kirkendall et Libby (1996), s'attachent prioritairement à démontrer le parallèle entre relations sociales et relations sexuelles. L'adolescent entretient des relations amicales et sexuelles avec des individus qui peuvent exercer sur lui des pressions ou qui peuvent subir ses pressions. La notion d'influence sociale, dans ce cas de figure, conceptualise le fait que les réactions, actions, conduites, attitudes, comportements de l'adolescent sont affectés par les interactions qui s'établissent entre lui et son partenaire sexuel.

L'influence, comme le soulignaient Moscovici (1973, 1979) et De Montmollin (1977), décrit l'acte social. Elle implique un rapport de force entre les différents protagonistes. En effet, les partenaires sexuels (adolescents et adolescentes) se font des pressions réciproques (exercées ou subies) pour s'appropriier, contrôler, maîtriser ou orienter l'objet qui les lie. Cette relation est purement et simplement inégalitaire. Selon Fisher (1996, 2003), le phénomène d'influence sociale, d'une manière ou d'une autre, montre à la fois l'emprise que le social exerce sur l'individu et les modifications qu'elle entraîne dans les comportements. Le statut de l'objet qui les lie est donc, comme le soulignait Emtcheu (2003:66), « au centre de l'activité humaine ». Car, dit-il, « il légitime la pensée humaine et le rapport à autrui » Emtcheu (2003:66).

Le paradigme de la psychologie sociale énoncé par Moscovici met en évidence deux types de rapports : un rapport objectal et un rapport subjectal. Le rapport objectal est premier à la relation au sujet. Car c'est l'objet qui prédit le sujet. Le rapport subjectal intervient au moment où il y a échange, c'est-à-dire interaction entre les partenaires. Le rapport entre les partenaires dans une relation est essentiellement inégalitaire. L'inégalité s'explique ici par le fait que l'un des pôles de la relation est dominant tandis que l'autre est dominé (soumis). La maîtrise de l'objet (l'amour ou le « sexuel ») de la relation (au sexe opposé) donne la majorité psychologique. Ce rapport de force est plus complexe dans le contexte africain et camerounais, où l'homme, par essence, a tendance à imposer sa suprématie sur la femme. La soumission de l'adolescente ou de l'adolescent dans leur rapport quotidien peut provenir de ce rapport de force méthodiquement inégalitaire. Le langage sexuel adolescent témoigne d'une manière ou d'une autre une volonté de dominer, de soumettre, de posséder l'autre.

#### *Le style vestimentaire adolescent*

De l'observation du style vestimentaire des adolescents, il est facile de constater qu'ils s'habillent de façon décente ou indécente. Leur analyse permet de comprendre que cette décence ou cette indécence cache un désir réel de domination ou de soumission. C'est ainsi que les filles, pour dominer les garçons, s'habillent légèrement (des mini-jupes, des matelots, des taille-basse, des strings, des pantalons sans caleçons), de manière à exposer des parties intimes de leur corps. Il est à noter de nos jours que les filles s'habillent relativement très mal, ce qu'elles appellent habillement sexy, ces habillements provocateurs bien que décriés dans les familles, la société, les milieux religieux et scolaires (universités), sont portés au quotidien. Ce refus de se plier aux interdits sociaux et de supporter les railleries est la manifestation d'un désir instance, cher, chez les réfractaires. Pour les adolescentes, il s'agit d'une mesure qui vise à les priver d'un élément de puissance qui leur est utile : le sexuel. Les adolescentes violentées dans le langage sexuel utilisé par leurs pairs (les adolescents) pour les désigner, ou désigner leur ressenti sexuel, ont donc trouvé une arme pour riposter à cette forme de violence. Elles utilisent donc le sexuel porté par leurs vêtements. Elles sont prêtes à tout et résistent à toute tentative allant dans le sens de leur interdire un style vestimentaire particulier. Elles parlent de civilisation, de modernisation, de mode pour se justifier et justifier leur habillement.

Une autre catégorie, moins représentative s'habille décentement (*kaba ngondo*, pantalons tissu ou pagnes) et ce, dans le but de dominer les garçons ou de leur montrer qu'elles ne sont pas faciles à atteindre ou qu'elles ne

livrent pas au tout premier. Il est aussi important de noter que leurs garde-robes contiennent à la fois des habits de domination et de soumission, et elles les portent en fonction des situations et des personnes.

Un autre constat aussi important est que les garçons (adolescents) aussi se livrent à un certain style vestimentaire pour dominer ou se soumettre. Pour dominer, les garçons portent des habits tels que les bermudas, les t-shirt, les démembrés, les strings pour homme, les caleçons anglais. Et pour se laisser dominer, ils portent plutôt des vestes, des boubous, des gandouras, etc. Le constat général que nous pouvons faire est que les adolescents comme les adolescentes, pour dominer, portent des vêtements qui ont un adjectif sexuel : sexy, ce qui revient à dire qu'ils font usage du sexuel, du sexe et de la sexualité.

Le sexe défini comme une catégorie sociale est une construction de la phallocratie tout comme la distribution sexuelle des rôles et des tâches est une production purement culturelle (Bourdieu 1998 ; Sydie 1987 ; Bigombe Logo 2000). Le constat que nous faisons curieusement sur le plan sexuel est que les femmes semblent comprendre que les hommes sont plus faibles et de plus en plus utilisent le sexe, voire le sexuel, le style sexy pour les dominer et les soumettre à leurs nécessités. L'usage abusif du sexuel ces dernières années dans le style vestimentaire, à notre avis, n'est pas gratuit, il cache l'intention de « faire marcher les hommes », de les « faire trembler », de les « emballer ». Ce souci n'est que la manifestation d'un désir ardent de domination des hommes. Il s'agit donc d'un style vestimentaire sexuellement dominant ou voulant dominer l'autre en le soumettant.

### **Les pratiques sexuelles adolescentes**

Pour mieux comprendre les formes d'usage du sexuel dans les relations adolescents et adolescentes, nous avons jugé nécessaire de nous intéresser aux raisons majeures de domination et de soumission. Il en ressort que les adolescents veulent dominer sexuellement le partenaire pour pratiquement les mêmes raisons. Pour les adolescents, il est question d'affirmation de soi, de complexe de supériorité, de contrôle et conservation du pouvoir, de preuve de grandeur, de maîtrise des techniques et pratiques sexuelles. Pour les filles (adolescentes) également, il s'agit de marquer le territoire, de complexe d'infériorité, de sexualité épanouie, du désir du contrôle de la relation, etc. Il faut signaler que les filles se donnent plus de mal en supportant tous les caprices sexuels de leurs partenaires dans le simple but de les conserver et de ne pas perdre la relation.

En revanche, pour justifier la soumission à une partenaire sexuelle, les adolescents avancent des raisons qui corroborent avec leur désir de retenir

l'attention sur soi (par amour, être choyé, satisfaire l'autre) et parfois le manque d'expériences. Les adolescentes se justifient par des raisons qui expriment leur crainte et leurs frustrations (non épanouissement sexuel, peur, imitation, frustration, etc.). Il faut dire que les adolescentes sont frustrées lorsqu'elles sont évaluées sexuellement non actives et immatures par leurs partenaires. Elles font tout pour être à la hauteur et satisfaire leur partenaire pour le tenir, le posséder, le dominer et arriver à leur propre satisfaction.

Tout laisse penser que les adolescentes et les adolescents sont en situation de compétition permanente sur le plan sexuel : il faut prouver, être à la hauteur, satisfaire l'autre pour le posséder et le soumettre pour qu'il n'aille pas voir ailleurs. C'est aussi la raison pour laquelle ils ont des pratiques sexuelles à risques. En effet, les raisons telles que le désir de conservation du ou de la partenaire et/ou la relation d'autorité ont été identifiées comme raisons majeures. Il faut, à leur suite, citer aussi des raisons liées à la prise de la drogue, aux pratiques magico-religieuses et aussi des raisons économiques (payer une dette, l'enchère, etc.).

Pour Ombolo (1990:17), la sexualité réfère à :

un ensemble de faits anatomophysiologiques et psychosociaux qui, traduisant chez chaque individu une certaine activité vitale, aboutissent, lorsque celle-ci atteint un degré suffisant d'impulsions pour pouvoir s'extérioriser, à une inclination envers un individu de sexe opposé en vue de la copulation ou d'une quelconque autre pratique dans le but d'obtenir une jouissance spécifique .

Il s'agit plus systématiquement d'une jouissance qui devrait satisfaire en principe les deux protagonistes de la relation. Cependant, à une certaine époque, au Cameroun et partout ailleurs en Afrique, les femmes avaient été privées de cette jouissance. Des pratiques telles que l'incision étaient régulièrement exercées pour défaire les femmes de toute satisfaction et de toute jouissance. Cette situation était, à n'en point douter, la manifestation d'une suprématie, d'un pouvoir des hommes sur les femmes. Dans certains discours féministes, les femmes dénoncent un certain nombre de maux, et notamment leur relégation dans les sphères de la maternité et du ménage, leur enfermement dans l'univers clos de la satisfaction des pulsions érotiques des hommes, comme le précise Yacine (1992).

Pour Bourdieu (1998:4) « la politique du mâle » ou « la domination masculine » est devenue une « institution » qui, poursuit-il, est « inscrite pendant des millénaires dans l'objectivité des structures sociales et dans la subjectivité des structures mentales ». Ainsi, la domination des hommes ne saurait équivaloir à un phénomène naturel, inscrit dans l'en-soi du monde.

Elle résulte purement et simplement d'une conjoncture de positionnement favorable au genre masculin dans la structure des rapports de force et de sens qui ourdissent la réalité sociale. Pour Elias (1991), en revanche, l'actuel « équilibre des tensions » et des positions hommes-femmes n'est ni nécessaire ni naturel. Il serait plutôt marqué du sceau du réversible dans l'optique de la reconstruction de l'égalité entre l'homme et la femme, comme le souligne Badinter (1986). La notion d'égalité de sexe semble dérisoire et ne tient que pour conforter les femmes qui osent la réclamer. Sur le plan pratique, la domination des hommes se perpétue et tout laisse croire que les femmes l'acceptent et n'y peuvent malheureusement rien.

Pour Soble (2005:4), « l'acte sexuel apparaît comme un acte foncièrement bizarre, empreint d'un désir incontrôlable, de spasmes involontaires, et d'une puissante volonté de dominer et de consommer le corps de l'autre ». Il pose que celui qui désire dépend en effet des caprices de l'objet de son désir et devient ainsi « une sorte de mollusque toujours soumis aux aléas des demandes et des manipulations de celui-ci ». Il est important de constater, tout comme Ogien *et al.* qu'éprouver un désir sexuel peut être ressenti comme une coercition, puisqu'une personne dont les atouts sexuels nous attirent irrésistiblement pourrait sans risque exploiter la faiblesse dans laquelle nous met cet incontrôlable désir sexuel. Ils poursuivent en précisant que « quiconque cède à son désir pour une personne fait volontairement de lui-même un instrument au service de celle-ci » (Ogien *et al.* 2005). Il nous semble que les adolescentes se servent de cette faiblesse pour imposer une domination quelconque aux adolescents (aux hommes). Cette forme de soumission sexuelle permet de comprendre l'ensemble des inégalités qui balisent l'acte sexuel et le rapport au sexe opposé qui, à notre avis, est un rapport de domination ou de soumission, et le sexuel y joue un rôle important. C'est ce qui nous amène à confirmer notre hypothèse de départ, à savoir : dans les relations adolescent-adolescente, le sexuel est utilisé comme moyen d'expression de puissance (de domination, de soumission ou de possession) à travers le langage, le style vestimentaire et les pratiques sexuelles.

### Discussion

La hiérarchie formelle des rôles sexués en Afrique et au Cameroun confère à la femme une position d'infériorité. Les traditions culturelles des différentes ethnies du Cameroun montrent que la répartition des rôles entre hommes et femmes n'exclut pas un exercice subtil de l'autonomie féminine, dans le respect de l'autorité masculine. Ces normes traditionnelles qui modèlent également les rôles sexués sont ébranlées depuis les chocs successifs de la colonisation et de la période d'indépendance. Au Cameroun aujourd'hui, les

adolescentes s'investissent de plus en plus dans la conquête du pouvoir dans leurs rapports aux hommes ou aux adolescents du même âge qu'elles. Elles imposent des règles de fonctionnement, prennent des initiatives, développent des stratégies, des pratiques pour imposer une suprématie effective à leur conjoint, à leur partenaire, à leur ami.

Il est généralement admis que la sexualité à l'adolescence est plus qu'un simple répertoire de désirs et de comportements sexuels. Elle est pour cela intriquée dans des systèmes complexes d'opinions à l'égard des rôles des hommes et des femmes en général et de leurs relations entre eux en particulier. Les adolescents n'ont pas tous à proprement parler un accès identique à ces systèmes de croyances, en fonction de leur statut socioéconomique, de leur origine ethnique, de leur religion, de leur nationalité, etc. Pour la majorité des adolescents, l'expérience sexuelle suit une trajectoire déjà prédictible, celle prise par la majorité de leurs pairs. Cependant, les changements dans les profils de comportements sexuels et d'opinions des adolescents, à notre avis, sont vraiment graduels et s'inscrivent plutôt dans une évolution, qui peut être une simple manifestation d'une rébellion, voire d'une révolution et d'une domination. C'est dans ce sillage que psychologues et sociologues devraient considérer l'adolescence non plus comme période de troubles et d'incertitudes, mais comme une étape où la liberté et l'autonomie s'accroissent. Ce désir de rébellion peut masquer un désir de vengeance. Puisque les filles, se sentant marginalisées, sous-estimées, peuvent s'agripper sur le sexe, la sexualité, le sexuel pour s'affirmer, imposer leur hégémonie, en contrôlant l'objet nouveau (sexuel) qui les lie désormais aux autres (hommes), à la société, etc.

Les opinions populaires sur l'adolescence ont pour point commun de la considérer comme une période caractérisée par la préoccupation pour le sexe et la sexualité. On pense généralement que les adolescents sont mus, sinon obsédés, par l'envie d'en connaître davantage sur la sexualité : ce que les gens peuvent faire et ce qu'ils feront, avec qui, où, et selon quelle fréquence. On ne suppose pas forcément que cette curiosité sexuelle est directement liée à la recherche d'un moyen, d'une arme de domination et de rébellion qui se trouve dans le sexuel-adolescent. Nous pensons qu'il serait désormais possible de voir dans la recherche d'expériences sexuelles personnelles chez l'adolescente et l'adolescent un effort d'entraînement pour être à la hauteur, être capable, être au-dessus, être à la page. Et c'est dans cette analyse qu'on pourrait comprendre pourquoi ils sont de plus en plus sexuellement précoces, en perpétuels apprentissages sexuels, ont des rapports sexuels à risques, sont réfractaires à toute tentative de changement portant sur leur style vestimentaire et sont vulnérables au VIH/Sida et aux MST.

## Conclusion

Cette étude est partie du constat d'un usage excessif du sexuel dans la production du comportement adolescent. Pour comprendre ce phénomène, nous avons conçu que les adolescents se servent du sexuel pour exercer un contrôle manifeste ou latent sur l'objet réel ou symbolique qui les lie au sexe opposé. Cette étude s'est inscrite dans la sphère de la psychologie sociale et a posé le problème théorique de la manipulation d'un objet affectif à l'axe objectal dans la relation à l'autre. Il est clair que dans la triangulaire de Moscovici, les résolutions prises à l'axe subjectal (relationnel, affectif) visent à modifier les dispositions cognitives de l'axe objectal. Mais, il n'y a pas encore eu des études sérieuses pour expliquer l'orientation que prendront les pôles minoritaire et majoritaire dès lors que l'objet de la relation est affectif, émotionnel ou sentimental. Le pôle dominant naturel garderait-il la majorité psychologique ? Notre enquête permet de comprendre que dans ce cas de figure, c'est le partenaire possédant le sexuel qui contrôle, oriente la relation. Ainsi, les adolescentes qui ont conscience de leur primauté sur le sexuel peuvent en utiliser comme elles le désirent et soumettre facilement les hommes. C'est ce qui justifie en partie leur habillement sexy, leur langage sexuel et leur habileté sexuelle et par conséquent les pratiques sexuelles désordonnées, perverses, déviantes et à risque régulières ces derniers temps au Cameroun.

## Références bibliographiques

- Barbier, J.-C., 1985, *Mères pacifiques, femmes rebelles*, Paris, ORSTOM.
- Bardin, L., 1991, *L'analyse de contenu*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Bigombe Logo, P., 2000, « La dynamique des habitus sexués. Femmes pygmées, sédentarisation et émancipation », in L. Sindjoun (dir.). *La biographie sociale du sexe. Genre, société et politique au Cameroun*, Paris, Karthala et CODESRIA, 174-196.
- Bourdieu, P., 1998, *La domination masculine*, Paris, Seuil.
- Bozon, M., & Leridon, H., 1993, *Sexualité et sciences sociales*, Paris, INED-PUF.
- De Montmollin, G., 1977, *L'influence sociale : phénomènes, facteurs et théories*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Debesse, M., 1993, *L'adolescence*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Elias, N., 1991, *La société des individus*, Paris, Fayard.
- Emtcheu, A., 2003, « Le statut épistémologique de l'objet en psychologie ». *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar*.
- Fischer, G.N., 2003, *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, Paris, Dunod.
- Foucault, M., 1984, *Histoire de la sexualité: l'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard.
- Freud, S., 1985, *La vie sexuelle*, Paris, Presses Universitaires de France.

- Giami, A., 2005, Santé sexuelle : la médication de la sexualité et du bien-être, in *Revue de philosophie et des sciences sociales*, 6, 97-115.
- Gutton, Ph., 2003, *Le pubertaire*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Kobelembe, F., 2003, Le comportement sexuel des adolescents à Bangui (RCA), *Etude de la population africaine*, 20, 2, 65-99.
- Locoh, Th., 1996, « Changements des rôles masculins et féminins dans la crise : la révolution silencieuse », in J. Coussy et J. Vallin (dir.), *Crise et population en Afrique*, Paris, CEPED, 445-469.
- Moscovici, S., 1984, *Psychologie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Moscovici, S., 1979, *Psychologie des Minorités actives*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Meekers, D., 1992, Sexual Initiation and premarital childbearing in sub-saharan African. *Macro International Inc.*, (DHS working papers).
- Nin, A., 1977, *Etre femme*, Paris, Stock.
- Noumbissie, C.D., 2004, Environnement et attitude. « Stimulations sexuelles » de l'environnement et résistance au changement d'attitudes face au VIH/Sida chez les adolescents de Yaoundé, Diplôme d'Etudes Approfondies (D.E.A) en psychologie, Université de Yaoundé I.
- Noumbissie, C.D., 2010, Attitude et changement de comportement sexuel face au VIH/Sida : *de l'intention d'agir à l'action*. Etude de la résistance à l'usage du préservatif chez les adolescents de la ville de Yaoundé (Cameroun). Thèse de Doctorat en cotutelle entre l'Université de Yaoundé I et l'Université Lyon 2.
- Ogien, R., & Billier, J.-C., 2005, « Comprendre la sexualité », *Revue de philosophie et des sciences sociales*, 6.
- Ombolo, J.-P., 1990, *Sexe et société en Afrique noire*, Paris, Harmattan.
- Rwenge, M., 1999, « Facteurs contextuels des comportements sexuels: le cas des jeunes de la ville de Bamenda (Cameroun) », *Programme de petites subventions de l'UEPA*, 40, octobre 1999.
- Soble, A., 2005, « L'instrumentalisation sexuelle d'autrui et ce qu'on doit en penser. Ethiques sexuelles internalistes et externalistes », in R. Ogien & J.-C. Billier, « Comprendre la sexualité », *Revue de philosophie et des sciences sociales*, 6, 3-29.



## **Regards croisés<sup>1</sup> sur l'économie pastorale de la Tarka au Niger**

Abdo Hassan Maman\*

### **Résumé**

Cet article examine l'économie pastorale de la Tarka. La crise actuelle a montré les limites des stratégies des éleveurs face aux chocs environnementaux. Les ménages pastoraux pauvres sont les victimes de la gouvernance décentralisée. En période de conjoncture défavorable, les conditions de l'échange entre produits céréaliers et animaux fixés par les marchés monopolisés détériorent leur pouvoir d'achat et augmentent leur vulnérabilité et leur privation des capacités. L'industrialisation de la filière animale au travers d'un élevage semi-intensif s'avère indispensable pour accroître leur résilience.

### **Abstract**

This paper analyzes the pastoral economy of Tarka. The present crisis showed the limits of cattle breeder strategies' facing environmental shocks. The poor pastoral households are victims of decentralized governance. In unfavourable economic situation, the cereal products and animals exchange fixed by monopolies decreases their buying power, and increases their vulnerability and their capacities deprivation. The industrialization of animals breeding through half intensive of stock breeding becomes useful to increase their resilience.

### **Introduction**

Les chocs environnementaux, la gestion décentralisée des ressources naturelles et le mode de fixation des prix sur les marchés du bétail constituent les principaux facteurs de vulnérabilité des systèmes pastoraux mobiles dominants existant dans la Tarka. Les systèmes d'élevage qui animent son économie sont confrontés aux défis environnementaux liés essentiellement

---

\* Faculté des Sciences Economiques et Juridiques, Université Abdou Moumouni de Niamey. Email : hassanabdo1960@yahoo.fr

aux conditions aléatoires d'un milieu aride. La vulnérabilité, qui est fonction de la gravité, de l'ampleur et de la durée de ces chocs extérieurs, perturbe les équilibres budgétaires des ménages, traduisant la fragilité de l'économie pastorale de la Tarka.

Sous-équipée mais riche en variétés animales, cette vallée supporte durement les coûts économiques et sociaux liés à l'aridité territoriale. Malgré les appuis internationaux sous forme de projets<sup>2</sup> et les politiques publiques en matière de gestion du patrimoine pastoral, cette économie se comporte comme si les familles n'ont plus d'avenir. Ces ménages, réduits au seuil de viabilité, cherchent à conserver le minimum vital plutôt qu'à construire dans un univers instable, incertain et dégradé. Dans un tel contexte, le futur semble hypothéqué. Or au niveau national, l'activité pastorale représente 13% et 35% respectivement du produit intérieur brut total et agricole (INS 2011). Deuxième source d'exportation après l'uranium, l'élevage occupe une place de choix dans les chaînes des valeurs. Ce positionnement stratégique fait de ce secteur une source d'avantage comparatif qui reste à construire. Mais, malgré sa contribution à la sécurité alimentaire et à l'essor des productions végétales, cet élevage subit, depuis 1973-1974, les affres des sécheresses récurrentes. Les politiques et stratégies mises en œuvre n'ont pas encore réussi à absorber ces chocs. Ces faibles capacités de résilience<sup>3</sup> exposent les systèmes pastoraux de la Tarka au risque de disparition à terme. L'accroissement des tensions agroalimentaires, pastorales, économiques, sanitaires et environnementales induit un déficit d'alternatives crédibles pour les familles les plus exposées.

La diversité des systèmes de production de bétail de l'économie pastorale de la Tarka reposant essentiellement sur la mobilité n'a-t-elle pas épuisé son potentiel ? Comment alors saisir et exploiter toutes les opportunités qui s'offrent aux ménages pour tirer le meilleur parti des potentialités animales, afin de résister aux crises récurrentes ? Comment faire évoluer cette économie vers des systèmes plus sûrs qui sont en mesure de lui permettre de s'insérer efficacement dans les chaînes de valeurs internationales ? Telles sont les interrogations auxquelles cet article s'efforce d'apporter des éléments de réponses.

L'intérêt de cette étude est de savoir dans quelle mesure les stratégies de résilience développées par les ménages pastoraux de la Tarka ont permis de gérer les coûts liés aux facteurs de vulnérabilité et de contribuer au développement des capacités d'adaptation à un environnement dégradé. N'est-il pas nécessaire de s'orienter vers des systèmes pastoraux modernes susceptibles de minimiser les coûts des facteurs de production du bétail en vue d'amplifier la productivité des produits animaux et, partant, d'insuffler une dynamique concurrentielle à ce secteur à l'échelle domestique, régionale et internationale ?

Cet article vise, d'abord, à analyser les coûts et avantages des principaux facteurs de freinage de la dynamique de l'économie pastorale de la Tarka. Il s'efforce, ensuite, d'examiner les modalités de production et de gestion des systèmes pastoraux par les ménages en tenant compte de la dynamique de l'économie pastorale encadrée par des acteurs, animateurs de la démocratie décentralisée. Il vise, enfin, à déterminer les modes de fixation des prix sur le marché des produits animaux qui sont en mesure d'accroître ou de réduire la vulnérabilité des ménages.

Le travail est organisé ainsi qu'il suit. La première partie décrit la méthodologie, le terrain de l'étude, les systèmes d'élevage et leur capacité de résilience ; elle dresse aussi une revue de littérature consacrée aux modes de production animale, mobiles et sédentaires, ainsi que leur insertion dans le système de libre-échange à l'échelle internationale. La seconde partie essaie d'appréhender la réalité de la gouvernance locale au travers de la gestion des ressources naturelles dans la Tarka. Enfin, la troisième partie analyse les mécanismes de formation des prix sur les marchés en relation avec les dynamiques d'adaptation des ménages pastoraux évoluant en milieu aride.

## **Le choix méthodologique, le terrain de recherche et la revue de la littérature**

### ***Méthodologie et terrain de recherche***

Cette réflexion s'appuie sur le résultat des travaux de terrain menés au Niger sur le site de la vallée de la Tarka. Ce nom d'origine tamasheq qui signifie « quelque chose d'aussi abondant qu'il soit, il finira par se décomposer » évoque, sans doute, par là l'abondance en ressources naturelles (eau, herbes, arbres, pâturage) qui caractérisait la vallée. Du côté de Bêlbéji (Tanout), celle-ci a pris le nom d'« Anouar » en référence à un imposant cours d'eau. Le bassin versant de la Tarka couvre les régions de Tahoua, Maradi, Zinder et Agadez pour une superficie de 47 998 km<sup>2</sup>. Il se trouve à cheval entre le système hydrologique de l'Ader-Doutchi-Maggia et celui des Goulbi. En effet, après un parcours est-ouest de près de 200 km depuis le nord Tanout (Zinder), la vallée prend une direction nord est-sud-ouest, longe les reliefs de l'Ader-Doutchi-Maggia jusqu'à une quinzaine de kilomètres au sud de la ville de Madaoua, puis descend en direction nord-sud vers le Nigeria. La basse vallée de la Tarka est la dernière partie au Niger du bassin de la grande vallée de la Tarka qui commence à partir de la latitude 14°29' Nord (juste au-dessus de la ville de Bouza) jusqu'à la frontière du Nigeria (latitude 13°43' Nord) (Ahmet 2011). La Tarka est une zone pastorale disposant des ressources agropastorales importantes. Le statut qui régit la zone pastorale de Dakoro lui est aussi appliqué malgré sa spécificité. Cette vallée fossile érigée en enclave pastorale

constitue un important carrefour de rencontre de plusieurs pasteurs venus de tous les coins du Niger et même des pays voisins, notamment le Nigeria et le Tchad. Terre d'accueil des transhumants, la vallée est aujourd'hui soumise à une surexploitation ; elle est aussi exposée à un phénomène d'accaparement progressif de terres destinées à l'agriculture. La Tarka est un écosystème très convoité par des agriculteurs et par des pasteurs. Les premiers sont attirés par la qualité des sols ferrugineux tropicaux et hydro-morphes très favorables aux cultures et les seconds par les espèces fourragères très appréciées pour les animaux. Cependant, du fait du changement climatique et des activités anthropiques, la vallée subit aujourd'hui une forte dégradation environnementale, voire une crise écologique sans précédent. Aussi le contrôle des ressources naturelles de ce territoire est-il devenu un enjeu majeur pour les acteurs et les communautés riveraines.

La collecte d'informations a été réalisée entre juin et septembre 2012, sur ce terrain difficile, choisi pour réaliser des études sur les systèmes pastoraux dans le cadre du projet belge d'appui à la sécurité alimentaire en Afrique. Nous avons profité des missions de placement et d'encadrement des étudiants sélectionnés pour travailler sur diverses thématiques en lien direct avec les systèmes d'élevage et les facteurs de vulnérabilité des ménages pastoraux pour obtenir les informations. Financées par ce projet belge, ces missions ont été effectuées par une équipe pluridisciplinaire de professionnels et d'universitaires composée de géographes, d'économistes, d'agronomes et de sociologues. Après une compilation de la littérature scientifique existante, l'identification et le recadrage des thèmes de recherche, les travaux ont été effectués en deux phases. La première phase a consisté à la prospection et à l'identification des systèmes d'élevage mis en œuvre par les communautés pastorales à travers des visites et entretiens directs avec les acteurs afin d'apprécier les difficultés de l'élevage en général et du niveau de vulnérabilité des ménages pastoraux en particulier. La deuxième phase est essentiellement consacrée à la collecte des données dans les différents campements d'éleveurs. Les principaux acteurs rencontrés sont : les éleveurs locaux, les transhumants, les élus locaux, les autorités coutumières et administratives, les agents des services techniques et les organisations non gouvernementales. Les principaux outils utilisés sont d'ordre qualitatif, notamment le guide d'entretien individuel, le focus group, l'observation participante et les entretiens informels avec des personnes ressources. Nous avons utilisé toutes ces informations qui ont été complétées par celles obtenues auprès des responsables du ministère de l'Élevage et de l'Institut National de la Statistique. Pour appréhender correctement la problématique des systèmes d'élevage itinérants et sédentaires, nous avons fait recours aux ouvrages et revues spécialisés dans les questions

relatives aux modes de production animale. Ces diverses sources consignées dans la bibliographie ont permis de cerner la problématique de l'élevage dans le contexte de mondialisation et d'analyser en profondeur l'économie pastorale de la vallée de la Tarka.

La première version de cette réflexion a été soumise à l'appréciation de quasiment tous les chercheurs et étudiants impliqués dans le projet belge d'appui à la sécurité alimentaire en Afrique, ainsi qu'à celle de certains collègues économistes et juristes. En réalité, l'idée d'écrire cet article a émergé lors d'un atelier sur la méthodologie à l'endroit des étudiants tenu à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Abdou Moumouni. Un débat très riche sur les vertus et les vices du système d'élevage mobile nous a opposé aux collègues des autres disciplines. Deux visions diamétralement opposées se sont dégagées. L'objectif visé par cette réflexion est de contribuer à approfondir ces échanges d'idées afin d'éclairer les responsables de politique d'élevage en leur fournissant des instruments susceptibles de les guider dans leur prise de décisions en faveur de la filière animale.

### ***Les systèmes pastoraux : capacité de résilience et revue critique de la littérature***

Le potentiel en production animale dont recèle la Tarka demeure encore faiblement valorisé. En plus de sa faible productivité, cet élevage fait face aux défis des choix politiques, technologiques et du mode de financement.

#### ***Diversité des systèmes et capacité de résilience des ménages pastoraux***

L'économie pastorale de la Tarka est caractérisée par la diversité de ses systèmes réputés mobiles et transfrontières : systèmes de camelins, de caprins, d'ovins, etc. Le ménage composé en moyenne de 6 à 10 personnes est, en général, marginalisé, vulnérable et pauvre. « Le bétail constitue souvent l'actif non foncier le plus important dans les portefeuilles des ménages pastoraux » (Banque mondiale 2008). Trois principaux groupes ethniques : peulhs, touaregs et arabes peuplent la Tarka.

Les ménages peulhs spécialisés dans l'élevage de grands ou de petits ruminants, apparemment très riches en période de haute conjoncture, sont pourtant les plus vulnérables en cas de désastres. Leurs troupeaux, composés essentiellement de zébus pour certains et de moutons et/ou de chèvres pour d'autres, semblent les plus exposés au risque réel de décimation sous les effets pervers de l'aridité climatique. Lorsqu'une catastrophe naturelle se produit, ces ménages désarmés et dépourvus de stratégie alternative fiable sont condamnés à subir les méfaits provenant de ces chocs négatifs. Cette faible capacité de résistance est accentuée, pour ces éleveurs, par l'impérieuse nécessité de procéder au déstockage et à la vente progressifs de leurs animaux

à des prix très bas pour s'approvisionner en céréales et/ou en aliments pour bétail très onéreux pendant la période de crise. Ces deux modes de production basés sur une stratégie similaire d'épuisement des ressources animales reposent sur une spécialisation appauvrissante, dès lors que jouent les sophismes de composition où la croissance et la persistance des perturbations environnementales conduisent à un effondrement des cours animaux sur le marché ou à la destruction des pasteurs. Certes, cette forme de spécialisation fondée sur des invariants culturels varie selon les sous-groupes ethniques ; elle n'est cependant pas de nature à permettre aux ménages de développer une solide capacité de résistance face aux chocs. Dans ces conditions, ces ménages qui sont confrontés à la détérioration de leurs termes d'échange voient leur pouvoir d'achat s'amenuiser jusqu'à descendre au niveau du seuil de viabilité, c'est-à-dire le minimum vital sans lequel aucune action de génération des ressources animales additionnelles n'est possible. La survie de ces familles relève du miracle en l'absence d'une aide extérieure.

En revanche, les Touaregs et les Arabes spécialisés dans l'élevage des camelins associé à celui des petits ruminants développent mieux des capacités d'adaptation aux mutations environnementales. Ces ménages sont, d'une manière générale, aisés même en période de conjoncture défavorable du fait de leurs stratégies de contournement des obstacles basées sur l'agence collective en milieu dégradé. Les Touaregs rencontrent rarement des difficultés pour élever leurs animaux qui trouvent leurs pitances en broutant des arbres verts. Si d'aventure cette éventualité se présente, ils migrent au Nigeria où leurs chameaux trouvent l'eau, et les herbes et surtout le fourrage aérien en abondance sans coût intermédiaire. Mais cette migration transfrontière tolérée jusque-là peut, à terme, poser d'énormes problèmes, entre les deux Etats, en matière d'accès à ces ressources épuisables, propriétés exclusivement nigérianes, mais partagées avec les nomades nigériens. Des difficultés de cohabitation avec les éleveurs nigériens ne manqueront pas de surgir. Tout ceci peut amener les autorités locales du Nigeria à prendre des mesures coercitives, même si elles violent les principes de libre circulation des personnes et des biens dans l'espace de la Communauté Economique des Etats de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO), notamment la décision des chefs d'Etat sur la transhumance transfrontalière pour protéger leurs ressources naturelles et leurs systèmes d'élevage. Même si les pasteurs nigériens sont loin d'imaginer la réalisation d'un tel scénario, il y a lieu d'anticiper ces problèmes pour éviter de mauvaises surprises. Ces Touaregs sont cependant hantés par les assauts répétés des voleurs armés, qui les dépouillent d'une partie de leurs animaux. Leur capacité théorique de réaction face aux

malfaiteurs est réduite à néant par la loi qui leur interdit de faire justice eux-mêmes. Ces éleveurs se sentent abandonnés par les autorités locales qui, semble-t-il, n'ont pas les moyens d'appliquer la loi pour enrayer définitivement ce fléau qui gangrène le monde des éleveurs. La perte du bétail est non seulement un coût économique et social pour les victimes, mais aussi une atteinte grave à leur prestige et à leur dignité. Ce choc idiosyncratique dû à la dépossession de leur propriété par vol peut être enrayeré à travers une meilleure gestion du risque entre les pouvoirs locaux et les organisations des éleveurs. Dans des économies organisées, cette situation peut être gérée par le système d'assurance qui fait entièrement défaut dans le contexte de la Tarka.

Les ménages arabes, quant à eux, déploient une stratégie consistant à vendre leurs troupeaux dès que la crise s'annonce pour investir l'argent mobilisé dans le commerce de produits divers où les risques de perte sont moindres. Ces marchandises sont achetées soit aux pays arabes limitrophes, soit au Nigeria ou à Niamey pour être écoulées sur le territoire de la Tarka. Mais au fur et à mesure que la situation s'améliore, ils reconstituent leurs cheptels en achetant généralement des animaux maigres qu'ils engraisent progressivement afin de reprendre, après les tensions, leur activité traditionnelle d'élevage dans des conditions de praticabilité satisfaisantes. Cette stratégie aussi n'est pas dénuée des risques. Le ménage pastoral, converti en commerçant, peut, pour diverses raisons, tomber en faillite voyant ainsi sa capacité de résilience se réduire comme une peau de chagrin.

On constate qu'au moins trois types de stratégie diamétralement opposés, plus ou moins efficaces sont utilisés par les ménages de la Tarka pour résister aux menaces environnementales lorsqu'elles surviennent. Les familles pastorales, pauvres et aisées, fournissent du côté long du marché l'essentiel du bétail pour satisfaire la demande croissante, elle-même diversifiée, en produits d'élevage exprimée par les centres urbains des régions de Maradi et de Tahoua. Ces éleveurs alimentent aussi en bétail sur pied le nord Nigeria par de nombreux circuits d'échanges commerciaux d'essence transfrontière. L'économie pastorale de la Tarka reposant sur la diversité de ses modes de production n'a-t-elle pas épuisé son potentiel ? Comment la faire évoluer vers des systèmes fiables et plus performants capables de supporter la concurrence internationale dans un contexte d'élargissement du libre-échange au secteur d'élevage ?

#### *Avantages et insuffisances d'un élevage extensif*

Les avantages du système d'élevage itinérant sont décrits par de nombreux chercheurs. Mais les crises répétitives et la nécessité de s'adapter à l'évolution

des marchés régionaux et internationaux n'imposent-elles pas au mode de production animale mobile et extensif à emprunter la voie de la modernisation ?

- Les avantages de la mobilité

Nombre de chercheurs n'hésitent pas à louer les vertus de la mobilité de l'élevage extensif. Ils voient dans la mobilité maîtrisée un précieux outil qui permet « une meilleure productivité par animal en système transhumant que dans le cas d'un élevage sédentaire » (Colin 1998 ; Bonnet et Hérault 2012). La mobilité constitue alors un facteur nécessaire à la valorisation des différents systèmes d'élevage dans des conditions satisfaisantes des coûts, dans un environnement où « la production de biomasse s'établit en dessous du minimum requis de 500 kilogrammes de matière sèche par hectare » (Guibert *et al.* 2009). La productivité moyenne des systèmes pastoraux dans les zones sahélienne et nord soudanienne est supérieure de 20 pour cent à celle des systèmes d'élevage sédentaires (Grandval 2012). Le pastoralisme génère des produits à haute valeur marchande comme la viande, le lait, le beurre, le fromage, les cuirs et peaux. Il est vu par certains chercheurs (Dodo 2012 ; Kamuanga 2003) comme un facteur de cohésion et de stabilisation sociales entre des populations vivant dans des zones marginales. En plus, ce système d'élevage pourvoit du bétail sur pied et de la viande destinés à l'exportation pour gagner des devises et pour contribuer à l'équilibre de la balance des paiements. Il contribue de manière significative à la sécurité alimentaire dans une économie nigérienne en proie à des déficits céréaliers rapprochés et structurels, dépendante des importations et de l'aide alimentaires. On lui attribue aussi des qualités en matière de gestion écologique des milieux environnementaux les plus diversifiés à travers la mise en valeur d'espaces naturels impropres à d'autres activités, l'élimination de la biomasse morte et la préparation de la terre pour produire de nouvelles plantes. Les systèmes d'élevage mobiles contribuent à la fertilisation naturelle des sols. La transhumance permet aussi le transport de graines pour l'accroissement de la biodiversité végétale. Le nomadisme participe activement à l'amélioration du bilan de l'émission des gaz à effet de serre. Certains chercheurs (Horowitz 1979 ; David 1990) mettent l'accent sur sa capacité à évoluer dans les régions tropicales sèches et à faire un usage productif d'un milieu naturel impropre à toute forme d'agriculture. Les techniques d'élevage liées à la mobilité utilisées par les éleveurs s'adaptent en permanence aux conditions ambiantes extrêmement variables, qu'il s'agisse de la répartition spatiale des ressources naturelles ou des conditions sanitaires et socioéconomiques.

En définitive, les systèmes itinérants ont évolué au cours des siècles et sont adaptés pour soutenir l'alimentation dans les régions où les chutes de pluie sont imprévisibles. Mais cette capacité de résilience n'a-t-elle pas épuisé son potentiel ?

- Les limites des systèmes pastoraux mobiles

Certes, les atouts des systèmes pastoraux centrés sur le nomadisme ou la transhumance ne sont pas minces au regard des arguments avancés pour défendre la mobilité qui les caractérise. Cependant, la grille d'analyse ci-dessus est discutable. Les conditions pour pratiquer le pastoralisme dans la Tarka au cours de cette période de mutations environnementales s'avèrent extrêmement difficiles pour le bétail et leurs propriétaires. « L'épuisement des pâturages, la détérioration des terres, la décimation des troupeaux et la faim constituent les symptômes de crise du système pastoral mobile. La mobilité est mauvaise, car elle permet aux éleveurs de maintenir des troupeaux plus grands que les ressources locales n'autorisent » (Galaty 1990). Il en résulte une surexploitation des pâturages. Pire, les écosystèmes pâturés se modifient sous l'action des animaux, entraînant ainsi des dégradations du milieu naturel qui débouchent sur la désertification. Lorsque les événements erratiques affectent les actifs d'animaux, il faut alors suffisamment de temps aux ménages touchés pour se remettre de leurs pertes. Le faible accès aux services sociaux de base (soins médicaux, éducation, etc.) constitue un facteur aggravant. De par leur durée et leur gravité, les perturbations climatiques de cette année 2012 ont fait payer aux ménages pastoraux un lourd tribut. L'ampleur de ce dégât est d'autant plus vaste que l'élevage est la seule activité pour plus de 70 pour cent des ménages. Dans ce contexte, le bien-être des familles ne dépend pas seulement de la taille du troupeau, mais aussi de la capacité des chocs pouvant affecter le système pastoral. Le suivi des troupeaux par des éleveurs itinérants, qui déplacent les animaux au gré de la disponibilité d'eau et de pâturage dans la Tarka a bravé, des siècles durant, le phénomène météorologique imprévisible pour s'alimenter. Mais le potentiel de cette mobilité est en voie d'épuisement sous la pression des crises agroalimentaires cycliques qui se succèdent de manière rapprochée au début du XXI<sup>ème</sup> siècle (2004-2005, 2009-2010, 2011-2012). Les stratégies de diversités de cheptels renforcées par des politiques publiques ne suffisent pas à mettre fin à cette descente aux enfers. « S'adapter, c'est essentiellement se développer dans un climat hostile » (Gesnerie et Stern 2012). La planification de cette adaptation nécessite des moyens dont le Niger ne dispose pas encore. Les événements climatiques souvent extrêmes entraînent des coûts économiques et sociaux excessifs, mettant à rude épreuve tous les types de stratégie de résilience adoptés par les ménages. Certaines de ces stratégies ont éprouvé leurs potentiels en matière d'efficacité alors que d'autres en possèdent encore, mais pour combien de temps ? Les conditions d'un élevage mobile et durable demeurent problématiques dans la Tarka, même avec le soutien de l'Etat et l'aide extérieure qui sont, par essence, insuffisants au regard de l'étendue des contraintes à surmonter.

Il ne s'agit pas de comparer deux types de systèmes artisanaux dont l'un est mobile et l'autre sédentaire. Ces deux processus évoluent dans un environnement identique et subissent, à quelques différences près, les mêmes contraintes. Que le mode mobile de production d'animaux soit plus rentable que son « frère » sédentaire ne dédouane en rien ses incapacités liées à sa rigidité qui l'empêche de s'affranchir de ses difficultés à s'adapter à l'évolution du contexte environnemental physique, social, des marchés régionaux et internationaux. La problématique de sa modernisation, de sa fixation et de son rendement se pose avec acuité, car sa productivité actuelle est loin de soutenir une concurrence à l'échelle mondiale. Les ménages vulnérables et pauvres n'ont-ils pas le droit d'accéder aux bienfaits de progrès technologiques et scientifiques par le biais de l'industrialisation du secteur de l'élevage?

- Les systèmes pastoraux de la Tarka dans le contexte du libre-échange

Les deux types d'élevage sont tous insérés dans le système capitaliste mondial et n'échappent pas aux effets pervers de l'élargissement du libre-échange au secteur animal depuis 1994 par l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC). Le maintien des systèmes mobiles et sédentaires d'élevage relevant d'un autre âge les expose aux méfaits des perturbations environnementales. Les effets pervers de celles-ci réduisent à néant leur capacité d'adaptation, les empêchant d'évoluer vers des systèmes privés modernes plus performants, grands consommateurs des technologies, dont les coûts de départ seront certainement importants, mais décroîtront au fur et à mesure de l'amortissement économique des équipements installés. De même, les coûts salariaux excessifs d'une main-d'œuvre qualifiée, expatriée, utilisée pour faire fonctionner les systèmes chuteront progressivement avec la mise en place d'une bonne politique de formation des spécialistes nationaux.

En plus, les dynamismes, qui semblent s'exprimer dans la mobilité des modes de production animale de la Tarka, sont le signe d'anomie. Cette économie pastorale anémiée et atone en période de basse conjoncture est sommée de se comporter en guerrière invincible pour affronter les vents mouvementés de la compétition régionale et internationale dans un monde en voie d'érosion des préférences impulsée par l'OMC. « Les accords de Cotonou (2000) ont fait voler en éclats les instruments de compensation des instabilités des produits agricoles (Stabex) et miniers (Sysmin) » (Hugon 2009). Dans ces conditions, il est pratiquement impossible au Niger de prétendre aux avantages découlant de ces accords, qui sont censés compenser une partie des pertes des recettes d'exportation liées aux fluctuations des prix sur les marchés mondiaux. Le rythme d'évolution de son économie pastorale est désormais modelé par les fluctuations internationales du change, des prix, des taux d'intérêt et des flux commerciaux dans un contexte de fatigue de

l'aide. Certes, cette filière peut, théoriquement, bénéficier des avantages de court terme de « Tout Sauf les Armes » pour accéder aux marchés des pays européens. Mais cette possibilité semble hypothéquée à court terme par les coûts dissuasifs liés au respect des normes phytosanitaires et des standards industriels de qualité. En plus, l'Union européenne reste un apôtre théorique du libre-échange puisqu'elle subventionne une surproduction et des exportations animales qui ruinent les filières pastorales des pays ouest-africains notamment. Aussi l'économie pastorale de la Tarka, qui est loin d'assimiler les évolutions technologiques indispensables, n'est-elle pas outillée pour affronter la concurrence internationale, car ses mécanismes stabilisateurs n'ont pas encore intégré les écluses permettant sa mise à niveau. La libéralisation va, dans ces conditions, décapiter à terme tous les modes de production animale de la Tarka ; d'où la nécessité d'une protection tarifaire. L'application d'un tarif douanier, qui est assimilable à un coût supplémentaire de transport constitué par un impôt prélevé à la frontière, majore d'autant les prix des produits pastoraux importés et protège, par conséquent, la filière animale des effets dévastateurs du libre-échange. Toutefois, une protection élevée, non encadrée dans le temps et non sélective de cette économie, peut se traduire par des distorsions des marchés dont les effets sur l'allocation des ressources seront négatifs. En plus, cette protection n'est possible que dans le cadre de la politique agricole ouest-africaine (ECOWAP<sup>4</sup>), dont la mise en œuvre ne s'effectue pas au rythme souhaité. Or le développement des systèmes pastoraux de la Tarka nécessite une ouverture maîtrisée et une concurrence indispensables pour stimuler l'investissement, le progrès technologique permettant de doper la productivité de la filière animale. L'utilité de cette ouverture est d'aiguiser l'ingéniosité technique et d'obliger les acteurs pastoraux de la Tarka à offrir des produits animaux de qualité susceptibles de soutenir la concurrence internationale.

Le niveau actuel du rendement de l'élevage nomade et sédentaire ne permet pas de soutenir la concurrence des produits animaux importés des pays émergents et du capitalisme avancé. La vérité des prix découlant des mécanismes sacrés des marchés conduit à un déclassement de l'appareil de production des animaux à faible productivité. Le rendement actuel de l'économie pastorale dominée par la mobilité n'est pas de nature à insuffler au secteur une dynamique compétitive susceptible d'offrir au Niger les possibilités de tirer des gains économiques substantiels résultant de la libéralisation du commerce, conformément aux prédictions de la théorie ricardienne des avantages comparatifs. Dans ces conditions, il s'avère nécessaire de s'orienter résolument vers le choix des systèmes pastoraux semi-intensifs dont la faisabilité, les contours, les modalités pratiques, le mode

de financement et le choix de technologie restent à déterminer. Au regard de ce diagnostic, on peut s'interroger à présent sur la capacité des acteurs chargés de gérer les ressources naturelles de la Tarka dans un contexte de démocratie décentralisée à insuffler une dynamique nouvelle aux systèmes actuels d'élevage.

### **La gestion des ressources naturelles dans la Tarka : la gouvernance locale à l'épreuve des réalités pastorales**

La gestion des ressources naturelles de la Tarka constitue un défi à la gouvernance décentralisée. En effet, les questions relatives à la gestion du foncier, des puits publics et des banques d'aliments pour bétail dans cette zone pastorale montrent les limites de la démocratie locale et la nécessité de faire évoluer les esprits pour mettre fin à ces dérives destructives.

### ***La gouvernance foncière et l'accaparement des terres : opportunité économique ou domination?***

La volonté des hommes de préparer et de modeler leur avenir les pousse à fonder des modèles idéaux de société qu'ils jugent acceptables, justes et pérennes. Aussi en est-il de la bonne gouvernance. Ce concept récemment forgé est utilisé à outrance par les acteurs politiques, sociaux et économiques. Il a réussi le tour de force en associant les problématiques de citoyenneté aux exigences d'efficacité dans la gestion des Etats du Sud en voie de construction. Cette « notion de bonne gouvernance se fonde, en effet, sur l'idée d'un consensus entre tous les acteurs, qu'ils soient issus du champ politique, économique ou de la société civile » (Burgos-Vigna 2010). La bonne gouvernance mâtée des politiques économiques d'inspiration libérale est devenue, depuis 1990, le credo des organisations internationales. Celles-ci y voient la solution aux dérives qu'elles ont identifiées dans les pays économiquement faibles en matière de gestion financière, administrative, institutionnelle et des ressources naturelles. Le nœud gordien de cette taxinomie de bonnes pratiques locales s'appuie sur le tryptique transparence, partenariat public-privé et participation. Ce modèle de démocratie, « clefs en mains », importé de l'Occident éprouve encore des difficultés à s'imposer dans les pays pauvres où l'analphabétisme touche l'écrasante majorité des populations rurales. La mise en valeur des terres par des particuliers, fussent-ils des pasteurs ou des opérateurs économiques à des fins de production agroalimentaire ou animale dans des aires protégées et réservées exclusivement au pastoralisme, est-elle une opportunité économique ou une forme de domination? Ce phénomène est pourtant amplifié dans la Tarka. Quel constat peut-on établir à l'épreuve des faits ?

L'accapement des territoires est associé, par une grande partie des acteurs, notamment les éleveurs, à une forme d'impérialisme dans la Tarka. « Il illustre de façon tout à fait éclairante l'entreprise de démolition du statut de l'exploitation familiale » (Pouch 2011). La terre qui est perçue comme un facteur de production ou une ressource naturelle attise de vives convoitises des forces en présence. En effet, certains acteurs sont spécialisés dans l'art de développer des champs pièges dans la perspective de bénéficier des retombées financières sous forme de dédommagements en cas des dégâts qui ne manqueront pas d'être perpétrés par des animaux appartenant à autrui. D'autres pasteurs en revanche ont, suite aux sécheresses récurrentes, notamment celle de 1983-1984, tourné définitivement le dos à l'élevage des animaux pour embrasser l'activité agricole dans laquelle ils semblent s'épanouir. Ils ont pu obtenir sur une « base légale » de vastes superficies de terre dans des espaces protégés. Ces nomades convertis en agriculteurs s'efforcent de mettre ces terres en valeur et de diversifier leurs activités afin d'augmenter leur capacité de résilience face aux effets pervers d'éventuels chocs extérieurs. Ils ont, à l'épreuve des mauvais souvenirs, développé une forte propension d'aversion pour l'élevage, activité fortement risquée et incertaine qu'ils n'entendent plus refaire même au prix d'une forte incitation extérieure. Ce phénomène d'accapement des terres va certainement s'amplifier avec le temps sous la pression démographique liée aux migrations et à l'éviction de nombreux ménages pastoraux rendus vulnérables par les crises répétitives. Ces extensions des cultures résultant aussi de l'accroissement des surfaces cultivées pour augmenter les rendements agricoles entraînent déjà une concurrence accrue sur les espaces fourragers entre les pasteurs mobiles et les anciens éleveurs sédentarisés ; elle va, dans un proche avenir, accentuer les problèmes de cohabitation entre ces deux catégories de ménages séparées par des intérêts divergents. Ces pratiques courantes s'effectuent au vu et au su des autorités locales à qui l'Etat a transféré ses prérogatives pour mener une gestion publique et transparente de proximité dans laquelle les communautés pastorales locales sont censées être pleinement associées et consultées régulièrement. Mais quelle lecture peut-on faire du processus d'accapement des terres par les investisseurs privés ?

On constate que de vastes domaines sont accaparés par des opérateurs privés disposant d'une surface financière confortable. Ils les mettent en valeur, au travers des projets d'investissement, par la construction des ranchs modernes, par la culture de certaines spéculations ou par les maraîchages. Ces investisseurs produisent des denrées alimentaires et de l'alimentation animale à des fins de commercialisation destinée à la satisfaction de la demande locale croissante surtout en période de crise<sup>5</sup>. Les espaces choisis sont les

plus fertiles et donc les plus convoités. Ils sont acquis en dehors du processus légal des concessions rurales, avec, bien entendu, la complicité des structures associatives d'éleveurs, des élus locaux, des chefs des groupements et des élites originaires de ces régions résidant à Niamey. Les autorités locales sont incitées à accueillir ces investissements, car ils les perçoivent comme un moyen de bénéficier de retombées économiques sous forme de redevances, de création d'infrastructures et d'emplois. En fait, ces initiatives privées dotées d'esprit d'entreprise et d'art de gérer sont en mesure d'innover et de faire évoluer le secteur de l'élevage vers une plus grande productivité. On peut voir dans l'accapement des terres une opportunité économique pour faire décoller la filière animale. Cette modernisation souhaitable est en mesure d'impulser une dynamique concurrentielle. La Banque mondiale y voit une double opportunité pour le pays de s'affranchir des contre-performances animales et de desserrer des politiques agrico-pastorales menées par les pays industrialisés, qui sont source de distorsions de concurrence dans les régions les moins avancées (World Bank 2010). Les entreprises innovantes, qui prennent des risques calculés, peuvent contribuer à produire au mieux de leurs capacités des produits animaux de qualité, hautement compétitifs, destinés à la fois à la consommation locale et à l'exportation sur les marchés régionaux ou internationaux. Pour cela, il s'avère nécessaire de procéder à la restructuration, à la réorganisation et à la modernisation de la filière pour donner aux systèmes d'élevage qui l'animent une tonalité nouvelle. La sollicitation des investisseurs privés peut offrir à la Tarka d'énormes possibilités pour promouvoir un développement industriel, soutenable et durable de la filière pastorale permettant de réaliser des économies substantielles d'échelle, c'est-à-dire l'abaissement des coûts par unité produite en raison de la dimension gigantesque de l'activité industrielle. Ce secteur d'élevage peut devenir un important pôle de croissance susceptible d'évoluer vers un « cluster » (Poster 2000 ; Dambron 2008) lorsqu'il aura atteint son rythme de croisière dans une vingtaine d'années dans un milieu aride, en mesure, lui-même, de connaître une transformation radicale à la hauteur de l'événement. Encore faut-il prendre des mesures de politique économique à court terme adaptées pour tendre progressivement mais sûrement vers la réalisation de cet objectif de long terme. Mais la réussite de cette révolution technologique respectueuse de l'environnement et des normes industrielles est conditionnée par la visibilité et la lisibilité dans le processus d'attribution de droits fonciers aux investisseurs. Cette attribution nécessaire doit désormais s'inscrire dans une logique de participation consensuelle de tous les acteurs associée à une perspective de création de richesses et d'emplois locaux ainsi que de distribution des revenus à la mesure des enjeux de la construction du territoire

de la Tarka, l'objectif étant de transformer la majorité des éleveurs vulnérables et pauvres en ouvriers ayant des revenus salariaux, stables, réguliers et sécurisés.

Cependant, les promesses des opérateurs sont rarement tenues, même si les représentants des institutions politico-administratives et les autorités traditionnelles ferment les yeux sur certains dérapages graves parce qu'il y va de leurs intérêts égoïstes. En plus, en l'état actuel des choses, les terres accaparées et aménagées attirent les éleveurs et leur bétail qui ne cessent de commettre des dégâts passibles des sanctions non justifiées devant les tribunaux locaux. La stratégie d'accaparement des terres est source de conflits difficilement gérables. Souvent le règlement des différends entre des acteurs à statuts différents se fait au détriment du plus faible. La puissance de l'argent l'emporte sur le respect du droit du justiciable, remettant ainsi en cause les principes fondateurs de la démocratie locale.

### ***Les expériences de la gestion décentralisée des puits publics et des banques d'aliments animaux : un constat***

La décentralisation des pouvoirs et la gestion des ressources naturelles sont deux processus complémentaires qui secrètent, dans la Tarka, le phénomène de la corruption décentralisée. Ce fléau renforce la mal gouvernance locale en déviant la décentralisation de ses objectifs. A cette dynamique de corruption décentralisée vient s'ajouter la chasse effrénée aux avantages liés à la position rentière de certains individus logés dans l'appareil administratif local. La gestion des puits cimentés publics en constitue une parfaite illustration. Ces puits publics numériquement importants, plus résistants et mieux dotés en eau que les puits traditionnels sont les plus fréquentés par les éleveurs en période hors hivernale ou de retards, voire d'insuffisance des pluies. Plus de 500 animaux sont abreuvés quotidiennement autour d'un seul puits public avec un système discriminatoire de répartition entre pasteurs autochtones et allogènes. En effet, les journées sont consacrées uniquement à l'abreuvement du bétail des éleveurs résidents locaux et les nuits réservées aux pasteurs étrangers venus de zones lointaines : Tchad, Zinder, Mali. Le non-respect de cette répartition calendaire peut entraîner des conflits souvent meurtriers. En principe, l'utilisation de ces biens collectifs, source d'externalités positives pour les citoyens de la Tarka, ne donne lieu ni à des transactions mercantiles, ni au paiement d'impôt. On a cependant observé une pratique de gestion opaque de ces puits publics dans la Tarka. Des taxes sont pourtant perçues sur les propriétaires d'animaux par des agents privés relevant de la sphère des autorités traditionnelles, en l'occurrence les chefs des tribus ou de groupements. Cette redevance est payée sur une période de l'année. Le montant perçu varie en fonction du type et du nombre d'animaux que possède

l'éleveur. Les ressources financières mobilisées ne sont destinées ni à l'entretien ni à la construction de nouveaux puits, afin d'alléger les souffrances des usagers en termes de réduction du coût d'opportunité dans le sens d'une meilleure allocation de leur temps imparti. Elles ne sont pas non plus dépensées pour accroître la capacité d'abreuvement des animaux ou pour améliorer les conditions de sécurité des personnes et des animaux autour de ces puits. En effet, la pratique actuelle de puisage d'eau comporte, en plus de son aspect épuisant, d'énormes dangers de mort pour les pasteurs et leur bétail. Il arrive fréquemment que des accidents mortels se produisent lorsqu'une corde tirée par un animal conduit le plus souvent par des enfants cède sous le poids du puisard. De nombreux cas de décès ont été enregistrés, dont les tombeaux de certaines victimes se trouvent à proximité des puits. Cela prouve que ce système d'exhaure relevant d'une autre époque, qui nécessite des dispositifs sécuritaires modernes, constitue un facteur de vulnérabilité pour les ménages et leurs troupeaux. Au lieu de remédier à cela, les recettes collectées sont utilisées à des fins strictement privées, dont seuls les fils des chefs des groupements qui les gèrent en connaissent la destination finale. Ces pratiques montrent clairement les limites de la démocratie décentralisée complètement tropicalisée, domestiquée, tronquée et imposée à tous les acteurs locaux, dont la majorité est ignorante, analphabète et docile.

Le constat des expériences de la gestion décentralisée des banques d'aliments pour bétail dans la Tarka révèle aussi l'existence d'une mal gouvernance caractérisée. La gestion de ces institutions communautaires est souvent dévoyée de ses objectifs par les responsables élus, investis de la confiance des acteurs, censés appliquer strictement les dispositions statutaires et réglementaires, qui régissent le fonctionnement de ces structures. L'asymétrie d'information liée aux comportements atypiques de ces gestionnaires donne lieu à des transactions opaques en matière d'accès aux ressources fourragères. Ces gestionnaires légaux développent une véritable stratégie d'exclusion en réservant l'accès aux pasteurs sélectionnés sur des bases subjectives des relations parentales ou amicales. La majorité des éleveurs bénéficie rarement des ressources stockées dans les banques. Le dysfonctionnement du mécanisme régissant ces structures est consacré par le refus de tenir les réunions des instances pour rendre compte ou pour renouveler les responsables indécors ou en fin de mandat. Ces banques sont devenues la propriété privée de ces individus. Ces dérives, qui mettent à rude épreuve les nobles principes de la bonne gouvernance découlant de la démocratie décentralisée, se traduisent par le manque de transparence, induisant ainsi des coûts économiques et sociaux pour l'économie pastorale.

En définitive, le modèle de démocratie « prêt-à-porter » réduit à sa plus simple expression l'appropriation des décisions locales par l'ensemble des acteurs et sacrifie sur l'autel des intérêts privés les ressources naturelles destinées à la collectivité. Cette décentralisation naissante, incomplète et inachevée demeure vulnérable. Son péché originel, qui ne semble pas faiblir, réside dans une mauvaise lecture des transferts de compétences, des mécanismes de responsabilité à l'égard des populations, des mécanismes de proximité de mobilisation et d'allocation des ressources financières, et du déficit d'encadrement des collectivités territoriales.<sup>6</sup> Ceci étant, la question qui se pose maintenant est celle de savoir dans quelle mesure l'accès aux marchés contribue à réduire la vulnérabilité des ménages pastoraux.

### **Le mode de fixation des prix relatifs sur les marchés et les dynamiques d'adaptations des ménages pastoraux**

Les marchés jouent un rôle fondamental dans une économie moderne. Mais ils sont limités dans le cas de l'économie pastorale de la Tarka, puisqu'il n'existe pas de véritables marchés financiers, des services et des facteurs. Même les institutions de microfinance sont des actrices marginales dans cette économie où prédominent les activités informelles.

#### ***Bienfaits et méfaits de la fixation des prix relatifs sur les marchés***

Tout marché est une forme d'organisation des relations entre les agents économiques, dont une des caractéristiques essentielles est que les transactions s'y font sur la base de prix, qu'ils soient affichés ou négociés (Séverac 1981). Les marchés traditionnels sont localisés et codifiés. Ils se distinguent radicalement des marchés mondiaux où se valorisent les capitaux ; ils ne sont pas non plus des systèmes autorégulateurs tels que définis par la théorie économique standard. Ces marchés sont cependant les lieux appropriés par excellence, où s'échangent les produits animaux contre divers autres biens par la monnaie interposée. Ils se tiennent hebdomadairement et offrent, par conséquent, aux éleveurs la possibilité d'échanger leurs marchandises contre de la monnaie. Celle-ci leur permet, par la thésaurisation et par sa fonction de réserve de valeur, de garder par devers eux leurs revenus sous forme monétaire aussi longtemps qu'ils le désirent. Les recettes réalisées à l'occasion de la vente sont utilisées soit pour éteindre leurs dettes, soit pour se procurer les produits nécessaires à la satisfaction de leurs besoins physiologiques fondamentaux et ceux de leurs cheptels. L'accès aux marchés leur permet de conduire une vie sur un mode de transactions commerciales, qui agit sur leurs capacités de résilience face aux chocs négatifs. De ce point de vue, les ménages pastoraux bénéficient des bienfaits du fonctionnement harmonieux d'un marché concurrentiel dans lequel les acteurs, vendeurs et

acheteurs de produits sont fondés à se plaindre et à se réjouir en même temps dans un univers des intérêts conflictuels. Cependant, le rôle attribué au marché dépend non seulement de sa capacité à assurer le mécanisme concurrentiel, mais aussi de ce que les lobbies l'autorisent à faire. La réalité des marchés est loin de refléter le libre jeu des forces qui l'animent. Ces conditions d'échanges sont, souvent, manipulées par les lobbies qui, de par leurs influences financières, réduisent le libre déploiement des marchés dans l'économie. Le problème prend toute sa signification là où se sont imposés des monopoles ou des monopsones, protégés de toute concurrence. Dans ces circonstances, les offreurs subissent les avatars de ces marchés monopolisés selon la trajectoire imposée par les lobbies aux mouvements des cours des produits. Ces groupes influents tirent, grâce à leur position de rente, des superprofits à l'abri des effets de toute concurrence. Aussi disposent-ils de « capacité de s'affranchir des lois du marché en captant les mécanismes concurrentiels à leur propre profit » (Byé 1971). « Telles des juments sauvages, supportant mal tout mors ou harnais de contraintes, ces lobbies sautent ou contournent les obstacles au libre-échange dans leur course éperdue aux profits » (Genne 1996). Ce frein à la libre concurrence empêche le prix d'être la résultante de la loi sacrée de l'offre et de la demande. Cet effet de dominance affecte des millions d'individus laissés-pour-compte. Les mécanismes des marchés traditionnels de la Tarka échappent-ils à cette distorsion dans leurs systèmes de formation des prix ? Les comportements des prix auxquels les éleveurs écoulent leurs produits sont-ils de nature à renforcer leurs capacités de résistance face aux situations d'incertitude?

### ***Mode de calcul et comportement des prix relatifs sur le marché***

Le fonctionnement des marchés primaires de la Tarka ressemble à maints égards à celui des marchés dominés par les forces monopolistiques ou monopsoniques. La capacité de vendre et d'acheter des biens, et le mode de fixation des prix relatifs pour les différents produits conditionnent les échanges sur les marchés. Les termes de l'échange entre les biens y reflètent leurs rapports de force. Cette liaison entre les marchandises vendues et achetées constitue un facteur déterminant dans la gestion économique des agents, surtout en période de conjoncture difficile. Les prix, qui sont censés traduire la rareté des ressources, apparaissent pourtant comme un miroir déformant de la réalité et ne donnent donc pas toujours une bonne mesure de la valeur relative des biens. Ils sont souvent considérés comme l'expression d'une certaine hiérarchie sociale entre les produits ; ils se comportent différemment au gré de l'évolution de la conjoncture économique. Celle-ci fait varier les conditions d'échange en déterminant les valeurs monétaires des produits sur les marchés.

Selon les éleveurs que nous avons interrogés, il est ressorti de notre entretien qu'un jeune taureau de trois ans, engraisé, coûte, en valeur nominale (effets d'inflation non nettoyés), la somme de 80000 francs CFA sur le marché. Or le sac de mil de 100 kg s'achète, en termes nominaux, à 40000 francs CFA sur le même marché et à la même période. Cela signifie qu'un taureau équivaut à deux sacs de mil de 100 kg. Autrement dit, un animal a la même utilité économique que deux sacs de céréales. De même, lors de notre entretien avec l'épouse d'un Peulh absent du campement dans la Tarka, il est apparu nettement qu'un bouc moyen de trois ans s'achète au prix courant de 4000 francs CFA sur les marchés en fin juillet 2012, alors que la mesure (Tia)<sup>7</sup> de mil se vend en ce moment à 900 francs CFA. Cela veut dire qu'un bouc s'échange contre seulement 4,4 la mesure de mil. Ces prix relatifs, qui sont au cœur de la microéconomie, donnent les termes de l'échange entre les produits animaux et céréaliers. La détérioration, en cette période de basse conjoncture, des produits d'élevage par rapport aux céréales traduit la baisse drastique du pouvoir d'achat des ménages pastoraux vivant dans la Tarka. Ces ménages, qui ne savent pas à quel Saint se vouer devant cette descente aux enfers, dont l'issue reste imprévisible, sont obligés de faire le choix entre la réduction de leur consommation et la cession d'actifs animaux. D'après cette femme visiblement écrasée sous le fardeau des tâches domestiques, son mari a vendu plus de vingt-cinq boucs depuis le déclenchement de la crise pour s'approvisionner en produits céréaliers et fourragers. Les témoignages de cette mère de sept enfants sont accablants. Ils donnent la mesure de « pauvreté comme privation de capacités » (Sen 2003) de cette famille épuisée physiquement et moralement, dont le sort dépend, dans une large proportion, de la durée de cette crise. Ce ménage court un risque de santé particulièrement élevé. Les maladies et autres traumatismes ruinent les revenus des éleveurs à travers la perte de temps de travail, la destruction des économies et les dépenses liées aux traitements. Ce choc de santé, dans un contexte d'absence d'assurance-santé, des filets sociaux de sécurité, et de système formel de crédit, contribue pour plus du tiers des cas à l'apparition de la vulnérabilité et de la privation des capacités accentuées des ménages riches avant le déclenchement de la crise. L'univers de ce ménage chargé d'incertitudes pour l'avenir est celui de l'absence des ressources comme principale source de privation des capacités, elle-même renforcée par la viscosité de prix se situant hors du prix d'équilibre sur le marché. L'augmentation des cours des produits agroalimentaires limite les possibilités des ménages pastoraux d'accès au marché des produits céréaliers. Le spectre de la faim et de la malnutrition, qui hante alors les esprits, contraint tous les ménages se trouvant dans cette position de vulnérabilité et de privation des

capacités à sacrifier davantage d'animaux pour ne disposer que de la même quantité des céréales qu'auparavant. Ces variations des prix sont le résultat de toute une série d'influences provenant des causes multiples : sécheresses, aridité, rétraction des marchés, inégalités de revenus, pénuries alimentaires, etc. Ces chocs covariés aux larges effets particulièrement difficiles à gérer sont causés par de nombreux facteurs, dont les distorsions dans la formation des prix. Ils requièrent une réponse publique coordonnée, inscrite dans la durée à la mesure de l'enjeu.

### ***L'ordre marchand et la limite des échanges***

L'évolution des cours épouse souvent une allure complexe dominée par la présence des structures oligopsoniques et oligopolistiques, qui sont essentiellement à l'origine de la formation des prix sur les marchés des produits céréaliers et d'élevage. A cela viennent s'ajouter les comportements de certains intermédiaires décriés par les propriétaires d'animaux. Ces intermédiaires s'entendent souvent avec les acheteurs pour proposer aux éleveurs, qui leur ont fait confiance en matière de vente, une somme nettement inférieure à la valeur réelle de leurs marchandises. Cet abus est d'autant plus injustifié que la fonction d'intermédiation<sup>8</sup> qu'ils exercent officiellement consiste justement à faciliter et à fluidifier les transactions, à les rendre propres et transparentes. Mais c'est sans compter avec la nature de certains hommes qui, profitant de leur position privilégiée, donnent de fausses informations, qui déforment les prix et vident les marchés de leur fonction économique. Depuis longtemps, la théorie économique a mis en évidence le rôle de l'information dans l'efficacité des marchés. L'inaccessibilité et l'asymétrie de l'information constituent des coûts financiers pour les éleveurs, qui se trouvent spoliés d'une partie de la valeur de leurs marchandises. Ainsi, n'ayant aucun moyen de vérification, ils sont obligés d'accepter les prix qu'on leur propose. Cette pratique, expression de la « limite basse des échanges » (Braudel 1979) sans cesse dénoncée par ces éleveurs, contribue à accroître dangereusement leur vulnérabilité et la privation de leurs capacités. L'accès aux marchés constitue donc une contrainte aussi importante que l'insuffisance des pluies pour les familles pastorales.

Les marchés céréaliers aussi ne sont, souvent, pas régis par la loi sacrosainte de l'offre et de la demande. Les prix connaissent une évolution haussière au cours de la période de soudure allant de mars à juillet, période pendant laquelle l'offre alimentaire a tendance à s'épuiser et la demande s'approchant de son pic. L'intervention publique à travers l'Office des Produits Vivriers du Niger (OPVN) n'est jamais suffisante pour enrayer les pénuries alimentaires. En effet, plusieurs ménages pastoraux vulnérables dans la Tarka n'ont bénéficié ni des ventes des céréales à prix modéré ni de la distribution gratuite

des vivres. Les nuisances de cette absence d'appuis publics sur ces familles pauvres, pendant cette période, s'étendent loin des pertes de revenus et affectent l'équilibre psychologique, les croyances en l'avenir et la motivation à pratiquer l'élevage comme activité professionnelle. Cette privation des capacités est certainement une des causes majeures de l'augmentation du chômage réel ou déguisé, des maladies diverses, du taux de morbidité et de mortalité, de la détérioration des conditions de vie des ménages. Toutefois, les comportements spéculateurs des commerçants les poussent à déverser, juste avant la récolte, sur les marchés des quantités importantes de leurs marchandises stockées, entraînant ainsi un effondrement des cours des produits céréaliers, au grand bonheur des consommateurs, dont le pouvoir d'achat est laminé. Après la récolte, une myriade des producteurs inorganisés ayant des besoins urgents de liquidités livrent sur les marchés des quantités impressionnantes des produits céréaliers. Ces offreurs font face à un groupe d'acheteurs organisés et dotés de moyens financiers suffisants. Ces commerçants sont, en général, en situation d'oligopsonie et ont des stratégies de partage de marché. Ils s'entendent alors, à l'abri de toute concurrence, pour arrêter les prix d'achat des céréales. Dans cet ordre marchand (Attali 1981), le mode de fixation des prix relevant du côté court du marché n'est pas de nature à améliorer « la trésorerie fluctuante par essence des agriculteurs, à moderniser leurs systèmes d'exploitation agricoles et, partant, à accroître leur productivité moyenne » (Kassé 1996). En plus, on observe parfois, malgré les céréales stockées dans les greniers, que la demande reste forte pendant un certain temps, car elle est tirée par les flux d'achat des banques céréalières et des commerçants. Ceux-ci s'approvisionnent à bas prix en vue de stocker les marchandises achetées pour les revendre en période de pénuries à des prix élevés aux consommateurs, dont les paysans producteurs.

En situation de haute conjoncture, les marchés de bétail sont « boostés » par une demande excédentaire qui tire les prix vers le haut après la saison pluvieuse. Cette tendance haussière des cours résulte de la bonne santé des cheptels bien nourris et de l'accessibilité des marchés due à la praticabilité des routes. A ces paramètres s'ajoute un élément important d'ordre psychologique, à savoir la réticence des éleveurs à vendre leurs animaux, qui sont signe de richesse, de prestige et d'affection. Les comportements de ces ménages se traduisent par une raréfaction des quantités offertes sur les marchés. Cette conjoncture est pourtant très propice aux pasteurs, qui peuvent vendre leurs animaux bien engraisés à un prix rémunérateur, pour se procurer des produits céréaliers à meilleur marché. Les termes de l'échange sont inversés au profit du secteur de l'élevage. Avec un nombre limité d'animaux embonpoint, ils peuvent se constituer une épargne sous forme monétaire et

la thésauriser (à défaut de la placer sur les marchés financiers, de prêter ou de déposer sous forme d'épargne auprès des institutions bancaires) durant la période de vache grasse ou s'approvisionner en céréales pour constituer des stocks de sécurité. Cette anticipation des problèmes est une stratégie permettant d'augmenter leur capacité de résilience face aux chocs covariés et idiosyncrasiques en sécurisant leurs systèmes pastoraux réputés mobiles. Mais leurs attitudes, somme toute compréhensibles, s'inscrivent rarement dans cette logique. Ainsi, une chute d'une certaine amplitude des cours des produits animaux vis-à-vis des céréales suffit à déclencher un désastre pour ces populations pastorales. Ce processus peut déboucher sur l'apparition des famines caractérisées par une forte composante pastorale. L'effondrement des cours des produits animaux comme des châteaux de sable se produit de manière spectaculaire pendant la période de soudure, malgré la présence des nombreux acheteurs. Dans ces situations d'incertitudes économiques, les ménages sont contraints de modifier leurs habitudes de consommation au détriment des produits chers. Cette modification des prix relatifs interdit aux familles pastorales l'achat des biens alimentaires de base, nécessaires à leur survie. Un cercle vicieux d'endettement associé à la privation des capacités s'installe durablement. Dans ces conditions, les choix technologiques et du type d'élevage ainsi que le mode de financement pouvant créer un cercle vertueux de développement de l'économie pastorale de la Tarka constituent, sans doute, un passage obligé pour accroître la capacité de résilience à travers l'industrialisation définitive du secteur.

En somme, dans l'économie pastorale de la Tarka, le pouvoir du marché s'est déplacé sur les commerçants et sur certains intermédiaires dans le partage de la valeur réelle des animaux vendus. Les éleveurs, *pice taker*, adoptent passivement les prix. La majorité des pasteurs qui exercent des activités agricoles et animales sont enchâssés dans des structures domestiques mâtées des invariants culturelles, et peu intégrées à l'économie marchande. A l'exception de la perception des taxes sur les marchés, les pouvoirs publics ont démissionné de leurs responsabilités au profit des marchés qui ne reflètent pas toujours la vérité des prix.

### Conclusion

L'économie pastorale de la Tarka est à la croisée de chemins. Ses systèmes pastoraux ont évolué dans un environnement ponctué de sécheresses récurrentes à l'origine de forte mortalité des ménages et des animaux. La mobilité incarnée par le nomadisme et la transhumance a épuisé ses potentialités. Les modes de production itinérants sont en passe de devenir une espèce en voie de disparition avec « l'éclosion de l'intensification de

l'élevage partout dans le monde sous la pression de la demande » (Banque mondiale 2008). Cette économie est confrontée aux défis technologiques et au mode de financement. La concentration des investissements dans la Tarka est une étape nécessaire à la construction d'un pôle de croissance. Le choix d'un élevage semi-intensif peut ouvrir les portes à tous les acteurs de l'innovation, dont les pasteurs eux-mêmes, le secteur privé, l'Etat et les organisations de la société civile. De cette démarche consensuelle, des liens solides se tisseront entre le progrès technologique, les innovations institutionnelles et les marchés, liens qui impulseront la croissance ultérieure de la productivité. Plonger les systèmes d'élevage de la Tarka dans le processus d'industrialisation pour accroître leurs rendements suppose l'installation des unités de production pour faciliter l'intégration de la filière dans les chaînes des valeurs des marchés internationaux et la maîtrise des coûts de commercialisation et de transport. Ainsi, cette économie pastorale, insérée dans la mondialisation des échanges, sera largement outillée pour affronter la concurrence internationale.

## Notes

1. Pourquoi « Regards croisés? », parce qu'il s'agit de croisements entre acteurs de l'économie pastorale : éleveurs et cultivateurs, éleveurs et commerçants, éleveurs et autorités locales, pasteurs autochtones et allogènes, agriculteurs et commerçants. On croise aussi les différents modes de production animale évoluant dans la vallée de la Tarka.
2. Voir Projet Sécurité Alimentaire Renforcée par l'Élevage (SAREL) financé par la Belgique et l'Organisation Non Gouvernementale (ONG) Karkara.
3. Le concept de résilience peut être défini comme la capacité du système pastoral à gérer ou à absorber une perturbation et à retrouver ses fonctions à la suite de ce choc externe.
4. ECOWAS AGRICULTURAL POLICY (ECOWAP) est un document consacré à la politique agricole régionale ouest-africaine. Le sigle en anglais est utilisé dans toutes les langues officielles de la CEDEAO.
5. L'ampleur de la demande d'aliments pour bétail peut justifier, après évidemment une étude approfondie de faisabilité, l'installation d'une usine industrielle de grande capacité pouvant répondre efficacement aux besoins structurels insatisfaits de l'ensemble des systèmes pastoraux logés sur le territoire de la Tarka.
6. Ces lacunes peuvent être comblées à travers un programme de formation et de sensibilisation bien conçu de tous les acteurs en impliquant les enseignants et chercheurs des Universités Abdou Moumouni de Niamey, de Tahoua, de Maradi et de Zinder.

7. Une Tia mesure en moyenne trois kilogrammes dans la Tarka. Cette mesure est utilisée par les commerçants pour acheter les céréales des paysans. Cependant, ils se servent d'une Tia de moindre volume autour de 2,5 kilogrammes, pendant la période de soudure pour écouler leurs marchandises. La Tia est un instrument que ces commerçants utilisent pour pratiquer l'usure au détriment des producteurs agricoles.
8. La fonction d'intermédiation en milieu rural, instituée par les pouvoirs publics, consiste à veiller au bon fonctionnement du marché des produits animaux et céréaliers. Les intermédiaires attirés sont chargés de faciliter les échanges entre les vendeurs et les acheteurs. Aussi veillent-ils aux conditions de vente de la marchandise en termes d'offre, de demande, de prix et de qualité. Ils s'assurent aussi que ce bien vendu n'est ni subtilisé ni litigieux. Le cas échéant, ils en assument pleinement la responsabilité. Ces intermédiaires qui perçoivent une prime sur chaque bien vendu sont tenus de fournir toutes les informations liées aux conditions de vente au propriétaire de la marchandise. L'exercice de cette fonction requiert une parfaite connaissance du terrain.

### Bibliographie

- Ahmet, A.R., 2011, « Contribution à la mise en place d'un cadre de partenariat entre les communes et les organes GIRE dans le sous-bassin versant de la basse vallée de la Tarka au Niger », Master en gestion concertée des ressources naturelles option eau et environnement, Centre régional Agrhymet de Niamey.
- Attali, J., 1981, *Les trois mondes*, Paris, Fayard.
- Banque mondiale, 2008, *L'agriculture au service du développement*, Rapport sur le développement dans le monde, De Boeck Université, Bruxelles.
- Braudel, F., 1979, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle*, tome 1, Paris, Armand Colin.
- Burgos-Vigna, D., 2010, « Démocratie participative et attractivité des villes en Amérique latine », *Mondes en Développement*, vol. 38, pp. 53-68, Bruxelles, De Boeck.
- Byé, M., 1971, *Les relations économiques internationales*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, Dalloz.
- Dambron, P., 2008, *Les clusters en France*, Paris, L'Harmattan.
- David, K.L., 1990, « Un moyen d'action pour l'agriculture : les institutions agricoles », in Berg R.J. et J.S. Whitaker (ed), *Stratégies pour un nouveau développement en Afrique*, Paris, Economica.
- Galaty, J.G., 1990, « Pastoralisme, sédentarisation et État en Afrique de l'Est », in D. Atwood a et B. Baviskar (ed.), *Who Shares? Cooperatives and Rural Development*, Oxford, University Press.
- Genne, M., 1996, « L'actualité de la pensée de René Gendarme : la firme multinationale », in J. Brot (ed), *Mélange en l'honneur de René Gendarme : Entreprise, Région et Développement*, Paris, Editions Serpenoise.
- Gesnerie, R. et Stern, N., 2012, *2 économistes face aux enjeux climatiques*, Paris, Le Pommier.

- Grandval, F., 2012, Le pastoralisme en Afrique subsaharienne : connaître ses atouts, comprendre ses enjeux, agir pour sa durabilité, Bulletin de synthèse SA n°5, *Inter-Réseau Développement rural*, Paris.
- Guibert, B., Banzhaf, B.M., Soulé, B.G. et Balami, D.H., 2009, « Etude régionale sur les contextes de la commercialisation du bétail/ accès aux marchés et défis d'amélioration des conditions de vie des communautés pastorales », Réseau de connaissances de la SNV Afrique de l'Ouest et centrale sur l'Elevage et le Pastoralisme, institut de recherches et d'applications des méthodes.
- Hugon, Ph., 2009, *L'économie de l'Afrique*, Paris, la Découverte.
- Kamuanga, M., 2003, « Rôle de l'animal et de l'élevage dans les espaces et les systèmes agraires des savanes soudano-sahéliennes », in J.Y., Jamin, S.L., Boukar, L. (ed.), in *Savanes africaines : des espaces en mutation, des acteurs face à de nouveaux défis*, Actes du colloque, N'Djamena.
- Kasse, M., 1996, *L'Etat, le Technicien et le Banquier face aux défis du monde rural sénégalais*, Dakar, Les Nouvelles Editions Africaines du Sénégal.
- Horowitz, M.M., 1979, « The Sociology of Pastoralisme and African Livestock Projects », document de travail n°6 pour l'évaluation du programme, USAID, Washington.
- Porter, M., 2000, « Location clusters compaigny strategy », in Clark G. L, Friedman M.P., Gertler M.S. (ed.), *The oxford Handbook of economic geography*, University Press Oxford.
- Pouch, T., 2011, « Accaparer des terres: opportunité économique ou nouvelle forme d'impérialisme? », *Economies et Sociétés*, vol.45, pp. 289-304.
- Sen, A., 2003, *Un nouveau modèle économique : développement, justice, liberté* Paris, Odile Jacob.
- Séverac, P., 1981, La puissance et le marché, in *Dialogues*, Revue trimestrielle, vol.33, pp. 17-34.
- World Bank, 2010, *Rising Global Interest for farmland*, Word Bank, Washington.





Afrique et développement, Vol. XXXIX, No. 3, 2014, pp. 93 – 114  
© Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique,  
2014 (ISSN 0850-3907)

## Les politiques publiques agricoles face aux défis alimentaires au Niger : entre succession d'échecs et nouvelles espérances

Hamadou Daouda Youssoufou\*

*Ce qui distingue les pays développés des pays moins développés, ce n'est pas simplement une pénurie de ressources, mais aussi une pénurie de connaissances.*

J.E. Stiglitz (2006)

### Résumé

Cet article tente de comprendre pourquoi les politiques publiques alimentaires inspirées de la pensée économique libérale et des bailleurs de fonds internationaux n'ont pas réussi à enrayer le spectre de la faim au Niger, et ce, depuis plusieurs décennies. De façon chronologique, le papier s'interroge, dans un premier temps, sur la crédibilité des stratégies nationales alimentaires menées par le pays pour juguler l'insécurité alimentaire. Il montre plus précisément comment celles-ci sont finalement devenues inefficaces, soit par l'absence de visions et d'orientations suffisamment claires et cohérentes, soit par le rôle souvent ambigu et controversé joué par les réseaux des marchands vivriers et les organisations internationales financières et humanitaires.

Devant l'insistance des crises alimentaires et des désastres sociaux et économiques qu'elles entraînent, l'article questionne, dans un second temps, l'opportunité de la toute nouvelle « Initiative 3N » (les Nigériens Nourissent les Nigériens) des autorités publiques à répondre aux défis alimentaires. S'agit-il d'un simple slogan au relent nationaliste et souverainiste, visant à contrecarrer les soulèvements populaires et la pression exercée par les médias internationaux, ou l'amorce d'un espoir de voir enfin les Nigériens s'extirper des affres de la faim et de l'insécurité alimentaire ?

---

\* Université de Tahoua (Niger), LAREfi- Groupe d'Economie du Développement, (Université Montesquieu-Bordeaux IV). Email : yankori2000@yahoo.fr

### Abstract

This article tries to understand why public food policies inspired by the liberal economic and international donors have failed to halt the specter of hunger in Niger since several decades. Chronologically, the paper asks, firstly, on the credibility of national food strategies of to curb food insecurity. It shows more precisely how they eventually became ineffective, either by the lack of clear political vision, either by the ambiguous and controversial role played by food traders' networks and international financial organizations and humanitarians.

At the insistence of food crises and social and economic disasters they cause, the article questions in a second time, the opportunity of the new public "Initiative 3N" (*Nigériens Nourish Nigériens*) to meet the food challenges. Is it a simple nationalist slogan, to counter the popular uprisings and the pressure exerted by the international Medias, or the beginning of a hope that Nigériens will finally eradicate the horrors of hunger and food insecurity?

### Introduction

Dans l'histoire récente du Niger, la grande famine de 1973 et la crise alimentaire de 2005 sont les deux événements majeurs qui rappellent atrocement à quel point l'équilibre alimentaire du pays est fortement instable. Les facteurs de cette instabilité sont à la fois conjoncturels (faiblesse des précipitations, invasions acridiennes, etc.) et structurels (archaïsme des modes de production, dépendance à l'égard des marchés sous-régionaux, etc.), rendant ainsi difficile la possibilité de s'alimenter correctement et d'échapper ainsi aux famines. En outre, l'environnement géographique, marqué par une forte urbanisation et un accroissement de la demande des denrées alimentaires, est un des éléments à mobiliser dans l'explication des crises alimentaires au Niger<sup>1</sup> (Boureima 2005). Toutefois, ces facteurs ne sont sans doute pas les seuls à expliquer les difficultés des Nigériens à s'assurer une aide alimentaire correcte.

Le constat est sans appel. Depuis plusieurs décennies, les récoltes ne permettent de nourrir les familles que 3 ou 4 mois, exposant ainsi ces dernières à des crises alimentaires et nutritionnelles permanentes. Et une fois que ces crises surviennent, aucun palliatif (distribution gratuite ou à prix modéré des denrées, défiscalisation des produits alimentaires importés, etc.) ne permet d'enrayer leurs conséquences (malnutrition infantile modérée et sévère, migration de survie, perte de pouvoir d'achat). Pourtant, au plan national, différentes politiques ont été mises en place pour faire face aux défis alimentaires depuis 1960 (promotion des cultures de rente, administration des prix, autosuffisance alimentaire, libéralisation du secteur agricole, système de gestion des crises).

Ces politiques agricoles, d'abord volontaristes, puis largement inspirées des stratégies libérales des bailleurs de fonds, peinent à assurer l'alimentation des Nigériens.<sup>2</sup> Le Niger reste alors dépendant de l'aide alimentaire extérieure et des importations de vivres. La libéralisation de son dispositif alimentaire est marquée par la redéfinition du rôle des acteurs du jeu céréalier et l'affaiblissement des structures étatiques.

La crise alimentaire de 2005 et les émeutes mondiales de la faim en 2008 montrent les limites du marché à prendre correctement en charge les questions alimentaires. Elles vont surtout redonner un regain d'intérêt à la notion de *souveraineté alimentaire*, présentée parfois comme un enjeu majeur de légitimation politique. Ainsi, on voit apparaître, dans les pays en développement, une rhétorique nationale d'incitation à la culture des produits locaux afin de préserver une certaine souveraineté alimentaire (Janin 2008a).

L'initiative 3N (les Nigériens Nourrissent les Nigériens) s'inscrit dans ce contexte, et devient depuis 2011 le nouveau cadre de référence de la politique alimentaire nigérienne. L'inadaptation des instruments mis en place pour gérer la crise de 2005 justifie largement un tel engagement politique. La résurgence de la notion de souveraineté alimentaire telle que revendiquée par l'initiative 3N suscite, à l'évidence, de nouveaux espoirs, tant elle canalise les termes du débat sur la souveraineté alimentaire et ravive le sentiment nationaliste autour de l'enjeu alimentaire.

Devant l'insistance des crises alimentaires, il est important de questionner la responsabilité des politiques publiques dans l'échec des trajectoires de développement agricole. Cet article tente de comprendre pourquoi les politiques publiques agricoles au Niger n'ont pas réussi à faire face aux détresses alimentaires des populations vulnérables. De façon chronologique, avec parfois des enchevêtrements, il met notamment en évidence les difficultés des politiques agricoles et nutritionnelles à garantir aux populations nigériennes « ... une alimentation suffisante, saine [...] permettant de mener une vie saine et active<sup>3</sup> ». Dans un premier temps, nous montrons que les politiques publiques marquées par l'omniprésence de l'État, d'un côté, et par celle du marché et des réseaux marchands, de l'autre, n'ont pas apporté des réponses appropriées aux crises alimentaires que le Niger a connues. Dans un second temps, nous questionnons l'opportunité de la récente « Initiative 3N » (les Nigériens Nourrissent les Nigériens) du président actuel de la République, Mahamadou Issoufou. S'agit-il d'un simple slogan au relent nationaliste et souverainiste, ou bien l'espoir d'une politique capable enfin de pallier aux problèmes alimentaires des populations vulnérables ?

### **Stratégies nationales face aux défis alimentaires**

Dans les Etats africains nouvellement indépendants, inquiétude et volontarisme se nourrissent afin d'assurer l'alimentation du plus grand nombre (Azoulay et Dillon 1993). Toutefois, plusieurs d'entre eux semblent s'inscrire au contraire dans la continuité des politiques coloniales tournées vers l'économie de traite (promotion des cultures arachidières de rente au Sénégal et au Niger par exemple). L'agriculture céréalière est réduite à sa simple dimension subsistancielle, ne bénéficiant pratiquement pas d'investissement pour sa modernisation.

#### ***Prépondérance des politiques de promotion des cultures d'exportation : 1960-1973***

Jusqu'à la veille de la dramatique sécheresse de 1973, la politique publique agricole au Niger reposait sur une intensification des cultures de rente (notamment l'arachide et le coton) et sur l'organisation de leur commercialisation. En raison de son importance financière et commerciale en termes de recettes d'exportation, l'agriculture d'exportation apparaît comme le mode de production le plus dominant. Elle se faisait sur une base d'animation et de coopération rurales dans le cadre des plans de développement.<sup>4</sup> La création, en 1962, de l'Union Nigérienne de Crédit et de Coopération (UNCC) constitue la première action politique à l'endroit du monde rural. Cette structure encadre et organise le monde rural autour des coopératives paysannes (Bontianti 2003) dont le rôle est essentiellement de collecter les produits d'exportation. La Société Nigérienne de Commercialisation de l'Arachide (SONARA) se charge par la suite de l'achat, du stockage et de l'exportation des arachides, principale source de devises pour le pays.

La stratégie de diffusion des cultures commerciales (arachide, coton) était en vérité une continuité des politiques agricoles coloniales. L'abandon du système de production traditionnelle au profit d'une promotion « forcée » des exportations agricoles vers les pays européens s'est fait selon une combinaison singulière de libre-échange et de préférence coloniale (Peemans 2007).<sup>5</sup> Les exportations d'arachide étaient censées procurer des revenus aux paysans nigériens qui pourraient en retour acheter, par le mécanisme de la COPRO-NIGER,<sup>6</sup> certains produits d'importation de première nécessité (riz, maïs, farine de blé, etc.). Ainsi, l'agriculture d'exportation, comme mode de production dominant, servirait à financer les importations et à assurer des revenus à l'Etat. Au Niger, cette ouverture du système de production paysanne sur l'extérieur a été réalisée sans qu'il n'y ait eu une adaptation des techniques modernes aux écosystèmes locaux (fertilisants, matériels améliorant la productivité du travail, matériel végétal, etc.).

Pourtant, l'impression de croissance que laissaient entrevoir les résultats de la production arachidière est toute relative.<sup>7</sup> En milieu rural où vit l'essentiel de la population, la production arachidière n'a pas affecté les revenus des pauvres. Dès la fin des années 1960, celle-ci était doublement affectée, d'une part, par une baisse tendancielle due aux effets cumulatifs de la sécheresse et, d'autre part, par l'évolution des prix internationaux peu rémunérateurs. Cette situation a eu pour conséquence l'effondrement des termes d'échange entre production agricole et produits d'importation. Ces derniers étaient devenus peu accessibles aux populations rurales dont les revenus s'amenuisaient. Ainsi, la montée des prix de ces produits s'est faite au gré des dynamiques sociales des communautés paysannes et de leur système de production.<sup>8</sup> Cela a eu pour conséquence une dégradation des conditions de vie et une chute des revenus ruraux ne laissant que la voie de la migration comme stratégie de survie<sup>9</sup> des populations.

Fondamentalement, le mode d'organisation de la paysannerie autour des cultures d'exportation n'a pas pu apporter une réponse à l'instabilité alimentaire des paysans. Cet échec proviendrait de l'ambiguïté des politiques. En promouvant les cultures d'exportation, les politiques publiques avaient pour ambition de maximiser un revenu global au lieu d'assurer une production nécessaire à la couverture de leurs besoins essentiels (Bonjean 1992). En se focalisant sur les cultures de rente, l'action publique fait donc l'impasse sur les exigences du monde paysan, à savoir la sécurisation alimentaire dans un contexte marqué par les incertitudes climatiques et commerciales (sécheresse, variation des prix, etc.).

Sur le plan politique, des difficultés allaient contribuer à contrarier la mise en œuvre des projets de développement ruraux. Le soutien à la « *participation populaire au développement* » commençait à s'essouffler. Les bailleurs de fonds s'inquiétaient des orientations de la stratégie paysanne du Niger, la considérant comme subversive, démagogique et antinomique, avec les impératifs rationnels de modernisation de la production (Colin 1990). Selon la Banque internationale pour la reconstruction et le développement, les programmes de développement sont trop ambitieux et déconnectés souvent des réalités locales, ce qui ne leur permet pas d'atteindre les changements structurels recherchés (BIRD 1968). Devant ce premier constat d'échec, de nouvelles politiques alimentaires beaucoup moins subversives devaient être expérimentées.

### ***La recherche de l'autosuffisance alimentaire : 1974-1983***

Les politiques publiques d'intensification des cultures de rente n'ont pas résisté aux sécheresses du début des années 70 dans le Sahel qui ont entraîné parfois de graves crises politiques. Au Niger, le régime politique chuta en

1974, et l'armée prît le pouvoir sous le slogan qu' « *aucun Nigérien ne mourra de faim* ». En tirant ainsi les leçons de la calamiteuse sécheresse de 1973 et de l'effondrement de la production d'arachide, le nouveau régime militaire définissait de nouvelles stratégies de développement axées sur l'autosuffisance alimentaire,<sup>10</sup> le développement des cultures irriguées grâce aux aménagements hydro-agricoles (création de l'ONAHA<sup>11</sup>), et la reconstitution du cheptel. La création en 1975 de l'Institut national de recherche agronomique du Niger (INRAN), le renforcement du crédit agricole et les subventions aux intrants agricoles concouraient à la mise en œuvre de ces stratégies.

Cette nouvelle orientation de la politique agricole a été soutenue par l'accroissement des recettes de l'uranium (1976-1981) qui se sont substituées aux recettes de l'arachide et du coton (Afrique Verte International 2010). Les structures étatiques géraient la filière céréalière en administrant les prix sur le marché et en fournissant aux producteurs des intrants et des matériels de production.<sup>12</sup> Les attributs fondamentaux de l'action publique concernaient le contrôle, la réglementation et le monopole, avec un strict encadrement des prix, des céréales, ainsi que du bétail.

Ainsi, jusqu'à la fin des années 80, la réalisation de l'autosuffisance alimentaire était au centre des politiques publiques agricoles. Pour les pouvoirs publics, le problème alimentaire semble se réduire simplement à un problème de production vivrière. L'action publique agit comme s'il suffisait d'accroître le volume des productions céréalières pour voir le spectre de l'insécurité alimentaire s'éloigner des populations vulnérables. Pourtant, le niveau d'autosuffisance alimentaire auquel un pays devrait parvenir dépend des spécificités agro-écologiques et politico-économiques (Azoulay et Dillon 1993). L'autosuffisance alimentaire répond davantage à une logique nationaliste, parfois démesurée (Janin 2008b) qu'à une logique de rentabilité visant à couvrir de manière autonome les besoins alimentaires nationaux (Minvielle 1997). Elle s'insère très souvent dans un discours paternaliste et moralisateur tenu à l'endroit du monde rural. Au Niger, ce discours est construit autour des concepts de « développement à la base » ou « développement participatif » ou centré sur la mobilisation de l'énergie de la jeunesse. Elle est enfin davantage un concept politico-idéologique relevant du pur nationalisme (Berg 1981) qu'un concept scientifique qui tente d'opérer des arbitrages en matière de prix, de subventions, de mesures incitatives et de protection (Courade 1990).

Par ailleurs, les déficits alimentaires observés au Niger montrent à quel point la stratégie axée sur l'autosuffisance n'a pas été suffisamment opérante pour résoudre le problème alimentaire des Nigériens<sup>13</sup>. En fait, la faiblesse de la pluviométrie et l'ampleur des déséquilibres écologiques ont continué à peser lourdement sur les niveaux de production. En outre, la déconnexion

des politiques alimentaires au contexte macroéconomique national fournit une autre explication. En effet, l'action gouvernementale dans le secteur agricole faisait fi de l'environnement macroéconomique pourtant susceptible de déterminer, dans une large mesure, la capacité du monde paysan nigérien, déjà pleinement engagé dans l'économie monétarisée<sup>14</sup> et régionalisée, à répondre aux défis auxquels il se trouve confronté. Les vastes programmes d'aménagement hydro-agricole dans la vallée du Niger, les projets de développement de la productivité en agriculture sous pluie, ainsi que les programmes de reconstitution du cheptel dans la partie nord du pays, n'ont pas non plus apporté les résultats escomptés, dès lors que ces derniers ne s'insèrent pas dans une vision développementaliste globale (Raynault 1987).

Le désenchantement semblait dominer à la fois chez les bailleurs de fonds et les communautés paysannes. Bien qu'on ne dispose pas d'évaluation d'ensemble des résultats obtenus, les sommes investies dans ces programmes agropastoraux semblaient avoir servi à entretenir une bureaucratie lourde et inefficace, et une petite bourgeoisie urbaine *op.cit.* Après une dizaine d'années de mise en œuvre, force est de constater que les politiques d'autosuffisance alimentaire n'ont pas véritablement contribué à améliorer la situation alimentaire des populations nigériennes. En établissant une chronologie, on relève qu'en dix ans (1974 à 1984), le Niger a connu 5 bilans céréaliers déficitaires (1974, 1975, 1976, 1983, 1984). Le reste du temps est marqué par un équilibre précaire et une grande irrégularité de situation d'un endroit à un autre du territoire national.

Une lecture alternative de l'échec des politiques agricoles d'autosuffisance pourrait laisser penser que ces dernières n'intégraient pas suffisamment les contraintes inhérentes au déséquilibre écologique du contexte sahélien. Non seulement le rythme des productions cérésières ne suivait pas l'augmentation de la population, mais en plus, ce dernier exerçait une pression sur les ressources naturelles, provoquant une baisse des rendements agricoles et un accroissement de la vulnérabilité aux aléas climatiques. Ce déséquilibre écologique aurait poussé l'action publique à envisager une mutation globale entre les groupes humains et leur milieu (Raynault 1987). Ainsi, la réponse au défi alimentaire et environnemental du monde paysan nigérien devrait se poser dans le cadre de plans cohérents qui identifient les contraintes et les potentialités du milieu, et repèrent les intérêts sociaux en présence et dégagent des priorités en termes de gestion des ressources naturelles.

### ***L'ajustement structurel et l'émergence du concept de sécurité alimentaire : 1984-2000***

Le niveau élevé de la dette,<sup>15</sup> la baisse de la demande mondiale d'uranium, ainsi que les résultats médiocres d'une agriculture marquée par une incapacité

structurelle à résister au moindre déficit pluviométrique vont offrir l'opportunité pour imposer au Niger un Programme d'ajustement structurel (PAS) à partir de 1984. L'adoption de ce programme appelle un changement de paradigme dans les politiques agricoles. Le concept de sécurité alimentaire va être préféré à celui d'autosuffisance.<sup>16</sup> Les mesures de libéralisation réduisent le rôle et les moyens d'intervention de l'État en matière agricole. Le marché remplit désormais une fonction centrale dans l'approvisionnement alimentaire des populations. Les politiques publiques sont caractérisées par un minimum d'intervention directe, une privatisation des entreprises de production, de transformation et de commercialisation (Hibou 1999 ; Heidhues *et al.* 2004). Dans le contexte nigérien, les structures publiques de production, de commercialisation et de régulation (OPVN, INRAN, ONAHA, etc.) doivent céder la place à un secteur privé dynamique et aux marchés internationaux dans l'approvisionnement des marchés locaux en produits alimentaires.<sup>17</sup> Le marché devient ainsi le seul cadre organisationnel qui puisse réguler l'offre et la demande alimentaire, dans le temps et dans l'espace, avec un usage massif de l'aide alimentaire quand il y a urgence et une protection minimale des plus démunis (CILSS-OCDE 1990).

La libéralisation du marché agricole implique une responsabilisation des producteurs ruraux qui doivent s'adapter au démantèlement des mécanismes de stabilisation des prix de l'Office des Produits Vivriers du Niger (OPVN), à la suppression du crédit agricole (liquidation de la Caisse Nationale de Crédit Agricole) et des subventions des intrants. Le monde paysan devrait s'intégrer dans des projets de développement de type micro parfaitement maîtrisables, portés par les financements des bailleurs de fonds.<sup>18</sup> L'action publique est donc fortement réduite. Elle se cantonne au souci de stabiliser l'approvisionnement en renforçant les capacités de stockage étatique (le rôle de l'OPVN a été par exemple recentré autour de la gestion du stock national de sécurité) et à mobiliser l'aide en cas de crise alimentaire. Malgré l'importance des projets de développement agricole, le nombre d'années globalement déficitaires en termes de céréales produites l'emporte sur les années excédentaires, à l'échelle nationale, au cours de la décennie 90 (Boureima 2006). Certes, les déficits peuvent résulter de causes à la fois conjoncturelles (faible pluviométrie, invasion acridienne, sécheresse, etc.) et structurelles (pauvreté des sols, faiblesse du pâturage, etc.), mais il n'en demeure pas moins que la politique de sécurisation alimentaire n'a pas réussi à enrayer les problèmes alimentaires des Nigériens.

Le désengagement de l'État des activités de production et de commercialisation va donc considérablement réduire l'influence des structures étatiques de la sphère de la régulation des produits agricoles et alimentaires.<sup>19</sup> Désormais, ce sont les marchands vivriers locaux qui dominent

le marché national de céréales (Amselle et Grégoire 1986) grâce à leurs larges réseaux flexibles permettant de mobiliser les denrées alimentaires tant sur le plan national que régional. L'octroi de monopole privé d'importation définit, par ailleurs, la nature des relations entre responsables politiques et élites marchandes, rendant ces dernières incontournables dans le commerce céréalier. Profitant des opportunités d'arbitrage que leur offrent les asymétries informationnelles du secteur vivrier, ces élites marchandes n'ont que la maximisation de leur profit comme objectif (Nubukpo 2011), au grand dam des populations vulnérables pour lesquelles aucun filet de sécurité n'existe par ailleurs.

La prospérité des réseaux marchands exerce un effet pervers constant sur le bien-être des familles et accroît la vulnérabilité alimentaire de milliers de Nigériens. En effet, par leur comportement spéculatif tendant à maintenir des prix élevés sur le marché, ces réseaux entravent la capacité des paysans à se procurer la nourriture. Très souvent, on se retrouve dans une situation où l'insécurité alimentaire résulte davantage de l'incapacité des paysans à accéder aux denrées en raison de leur cherté que de la disponibilité même de celles-ci. Le marché qui était censé assurer l'optimum alimentaire se révèle finalement inaccessible aux paysans pauvres. L'inertie de l'État quant à la capacité de définir une vraie politique de sécurisation alimentaire légitime quelque peu la place qu'occupent les réseaux marchands dans le système national de régulation/dérégulation alimentaire. Evidemment, il est important de ne pas s'en remettre à ses usuriers pour réguler le système alimentaire dans un contexte sahélien où le commerce de vivres conditionne à la fois la vie des sociétés rurales et urbaines (Grégoire 1990).

En définitive, l'intégration de la politique de sécurité alimentaire dans les programmes de libéralisation n'a fait qu'affaiblir le rôle de l'agriculture de subsistance dans le mécanisme de satisfaction des besoins alimentaires des populations. Fondamentalement, en privilégiant les échanges, la disponibilité alimentaire et l'achat de vivres sur le marché, les politiques de sécurité alimentaire ont entretenu davantage la précarité des systèmes des pays faiblement producteurs, ainsi que la dégradation de leurs ressources naturelles (Ba 2008). Les vastes projets mis en œuvre sont devenus inefficaces et insoutenables pour le budget de l'Etat et les bailleurs de fonds,<sup>20</sup> sans compter qu'une bonne partie des sommes investies dans ces projets servait à entretenir une bureaucratie lourde et inopérante, ainsi qu'une bourgeoisie urbaine (Raynault 1987).

### **Le tournant des années 2000**

Dès la fin des années 1990, deux évidences apparaissent : les politiques d'ajustement structurel (PAS) n'ont résolu ni les déséquilibres

macroéconomiques des pays en développement, ni non plus la délicate question de la sécurité alimentaire à laquelle elles sont censées fournir une réponse. Devant ce constat d'échec, les pays en développement élaborent, au début des années 2000, des documents stratégiques de réduction de la pauvreté (DSRP) qui deviennent le cadre de référence des politiques économiques.<sup>21</sup> Au Niger, une Stratégie de développement rural (SDR) est élaborée en 2003 pour préciser les orientations de la politique de réduction de la pauvreté dans le secteur rural. Le recentrage des politiques publiques autour des programmes de développement ruraux<sup>22</sup> montre un lien désormais évident entre la question alimentaire et celle de la pauvreté. Les institutions internationales (Banque mondiale, FAO, UNICEF, CILSS, etc.) et certains chercheurs (Stamoulis et Zezza 2003 ; Nubukpo<sup>23</sup> 2011) pensent que la pauvreté est l'une des principales causes de l'insécurité alimentaire. La question de l'insécurité alimentaire apparaît ainsi indissociable des aspects économiques et sociaux liés à la pauvreté et à la fragilité des moyens d'existence. Dans ce contexte, le rôle des politiques de sécurité alimentaire devient réducteur. Il se résume pour l'essentiel, à une gestion consensuelle des crises et à une distribution de l'aide alimentaire dans les zones souffrant de pénurie, mais aussi à la prévention des crises à travers des projets de soutien à l'agriculture, à la santé et au développement communautaire.

### ***De la gestion concertée des politiques alimentaires...***

Le démantèlement des structures céréalières publiques et l'abandon progressif des politiques volontaristes dans le secteur vivrier renforcent, dans un contexte de démocratisation et de décentralisation, le rôle des bailleurs de fonds (FAO, PAM, PNUD, CILSS, USAID, FIDA, etc.) et de certains acteurs sociaux (ONG,<sup>24</sup> société civile, etc.). La volonté de ces acteurs institutionnels est de définir un cadre analytique consensuel pour l'action (Janin 2008b) à travers la mise en place d'un ensemble de dispositifs techniques d'alerte et d'intervention en matière alimentaire (collecte et diffusion des informations sur les prix des céréales, distribution de l'aide alimentaire, stockage de vivres, détection et prévention des situations de crises alimentaires, etc.).

Ainsi, au début des années 2000, l'État du Niger, en collaboration avec ses principaux partenaires d'aide alimentaire, met en place un Dispositif national de prévention et de gestion des crises alimentaires (DNP-GCA). Son but est de contribuer essentiellement à la réduction de la vulnérabilité alimentaire des plus démunis grâce à une meilleure coordination et à une meilleure gestion des actions des différents intervenants (Afrique verte internationale 2010). Instaurant une planification multi-niveaux de la politique alimentaire, le Dispositif comporte en son sein quatre structures fonctionnelles.<sup>25</sup> Les interventions du Dispositif sont concentrées sur les communes et les régions

dans lesquelles les risques d'insécurité alimentaire sont identifiés. Elles prennent la forme de distribution d'aide alimentaire, soit gratuitement, soit de type *Cash for work* (argent contre travail) ou *Food for work* (nourriture contre travail), soit, enfin, de vente à prix modéré de céréales à partir des stocks de l'OPVN et des achats d'urgence.

En réalité, le nouveau cadre politique de gestion des crises alimentaires procède de la volonté des États africains, formulée lors de la Déclaration finale de Bamako en novembre 2000, de s'engager à promouvoir les conditions d'une sécurité alimentaire durable, structurelle, régionalement intégrée et à renforcer la prévention et la gestion des crises alimentaires. Il s'inscrit globalement dans ce que certains chercheurs appellent « *lanouvelle politique alimentaire* » pour l'Afrique (Maxwell et Slater 2003) fondée davantage sur le « *renforcement des capacités des institutions et d'agents de recherche et d'analyse* » (IFPRI 2007) susceptible de définir de façon concertée des actions de prévention des crises alimentaires.

Mais ces interventions ont eu une portée limitée sur la sécurité alimentaire des populations, soit parce qu'elles arrivent tard, après que les crises (le cas de 2005 et 2010 notamment) se soient accentuées et aient déjà fait des victimes, soit parce qu'elles sont mal ciblées.<sup>26</sup> Le raccourcissement des situations d'insécurité alimentaire montre à quel point le dispositif nigérien de gestion de crise ne fonctionne pas correctement.<sup>27</sup> Par ailleurs, le manque d'implication des communautés locales, en tant qu'acteurs de l'enjeu alimentaire, constitue une des faiblesses fondamentales du Dispositif. Bien souvent, ces communautés se retrouvent simplement dans le rôle de bénéficiaires passifs de l'aide alimentaire en cas de crise (Gubbel 2011). Or le Dispositif devait être capable de prévenir la survenance de crises en fournissant aux populations vulnérables des informations sur les conditions météorologiques, les prix sur les différents marchés, et les pénuries probables afin qu'elles puissent agir en conséquence. Il devrait également identifier les ménages les plus vulnérables au risque, et ceux qui sont chroniquement ou transitoirement dans une situation d'insécurité alimentaire. Cette distinction permet d'apporter des réponses conformes à chaque situation.

### ***... à l'affaiblissement croissant du rôle de l'État***

Sur le terrain, la multiplication des actions humanitaires non coordonnées va progressivement affaiblir l'influence et le rôle de l'État dans la gestion des politiques alimentaires. Nous en voulons pour preuve la crise alimentaire de 2005. Si la mauvaise gestion de cette crise et ses effets dévastateurs en termes de malnutrition et de mortalité infantile sont en partie l'expression de la tension entre le gouvernement et ses donateurs liée à une différence de lecture de l'ampleur de la crise,<sup>28</sup> elle est aussi relative à l'affaiblissement du

rôle de l'État dans la prise en charge des crises. Cette situation traduit de manière évidente une certaine volonté des acteurs de contrôler, voire d'instrumentaliser la lutte contre l'insécurité alimentaire.

Peu à peu, le gouvernement nigérien va perdre sa légitimité dans la gestion de sa politique alimentaire. À la différence du Mali où il est tentant d'imputer la bonne gestion de la crise alimentaire de 2005 à la centralisation et à l'interventionnisme étatique dans le domaine céréalier (Crouzel 2008), on a assisté au Niger à une opposition idéologique frontale entre les perceptions gouvernementales et celles d'ONG et associations (MSF, PAM, Care international, etc.) dans la gestion de cette crise. Cette opposition tournera à l'avantage de ces dernières grâce à une mobilisation médiatique spectaculaire montrant des images poignantes d'enfants mourant de faim<sup>29</sup> (Oliver De Sardan 2008). En effet, en vertu du droit d'ingérence humanitaire, les interventions urgentistes des ONG et Associations vont jusqu'à supplanter le Dispositif national de gestion des crises, bafouant « *parfois fâcheusement* » la souveraineté du pays et dans l'ignorance totale des politiques publiques.

Emmenées par une pression médiatique forte, ces ONG instaurent directement dans le pays un « régime d'urgence humanitaire », obligeant, bon gré mal gré, les acteurs institutionnels du dispositif à modifier leur stratégie (Olivier De Sardan 2008). Par exemple, au cœur de la crise de 2005, le Programme alimentaire mondial a décidé de procéder à des opérations de distribution gratuite de vivres alors même que la politique du dispositif s'y opposait dans un premier temps. Ainsi, l'État du Niger et son dispositif se voient dès lors dessaisir de leur pouvoir décisionnel par les sièges centraux des donateurs, très sensibles aux pressions médiatiques. Il est clair que « *l'enjeu [pour les sièges des bailleurs de fonds] était plus la réponse à l'urgence humanitaire décrite par les médias, sans égard pour les positions arrêtées localement dans les cadres de concertations dont leurs représentants étaient parties prenantes, et au mépris des réalités locales* » (Delcombel 2008:86). On voit se déplacer progressivement le centre de gravité du suivi et de la gestion de la crise de l'arène locale à l'arène internationale (Egg *et al.* 2006). Le rôle de l'État se trouve ainsi fragilisé par des logiques extérieures violant l'esprit consensuel qui est le credo même du Dispositif.

### **L'initiative « 3N » : espoir ou slogan politique souverainiste**

La crise alimentaire de 2005 amène à formuler deux constats. En premier lieu, elle témoigne de l'inadaptation de l'action publique à répondre au défi de la sécurité alimentaire. En second lieu, elle est révélatrice du déficit considérable de l'État nigérien en termes de capacité de prévision, de réflexion, de coordination et de communication, et du « peu de cas » que certains

baillleurs de fonds font parfois de sa souveraineté sur les questions alimentaires (Olivier De Sardan 2008).

En 2011, l'opposition, qui a fortement critiqué le pouvoir en place pour sa mauvaise gestion de la crise alimentaire, accède à la magistrature suprême. Elle place sous le contrôle d'un Haut-commissariat le combat de reconquérir la souveraineté alimentaire en arguant le vœu que les « Nigériens Nourrissent [désormais] les Nigériens ». Cette formule-choc est-elle un simple slogan rappelant le discours nationaliste des années 70, ou bien une véritable amorce d'un nouvel espoir dans la politique alimentaire du Niger ?

### ***Initiative 3N ou la nouvelle recette contre l'insécurité alimentaire***

Dans son discours d'investiture, le 7 avril 2011, le président de la République, Mahamadou Issoufou, agacé du malheureux constat de dépendance du Niger à l'égard de la générosité étrangère, pose l'ossature de ce qui va plus tard se traduire en initiative 3N (i3N) :

le peuple nigérien a un immense défi à relever, un défi qui a un rapport avec sa dignité et son honneur : le défi de l'éradication de la faim. Il est choquant que, de manière récurrente, nous soyons réduits à mendier notre pain auprès des autres peuples. Comme en témoignent les dernières élections, notre peuple a conquis sa liberté politique. Il lui reste maintenant à réaliser l'alliance de la liberté et du pain.

En décembre 2011, dans un document de travail du Haut-commissariat créé par un décret présidentiel, l'i3N est clairement définie comme

une stratégie volontariste d'accroissement de la production agricole nationale et de renforcement de la résilience des ménages urbains et ruraux dans les situations de crise alimentaire ou de catastrophe naturelle (République du Niger 2011:13).

De façon plus concrète, cette initiative vise à mettre en place un système d'approvisionnement et de distribution d'intrants (semences, engrais, pesticides et intrants zootechniques) pendant les campagnes agricoles, mais aussi à protéger les producteurs contre les variations de prix et les pratiques spéculatives des commerçants et des usuriers des filières vivrières.

L'ambition de l'initiative 3N est immense.<sup>30</sup> Les autorités nationales y fondent l'espoir qu'elle apportera une solution définitive au problème de la faim au Niger. Pour ce faire, elles comptent mettre en avant les atouts et avantages comparatifs des secteurs agricoles et agroalimentaires du pays de façon à permettre à l'économie nigérienne de s'insérer dans l'économie régionale et mondiale (République du Niger 2011). Un Plan national d'investissement agricole (PNIA) sur la période 2011-2015 permettra de

mettre en valeur les ressources halieutiques et le potentiel agropastoral nigériens.<sup>31</sup>

Pour les promoteurs de l'i3N, cette dernière possède des liens avec plusieurs priorités et politiques nationales. Elle s'inscrit par exemple dans le cadre de la Stratégie pour un développement durable et une croissance inclusive (SDDCI) pour l'horizon 2035. De même, elle s'insère dans les volets assainissement de la gestion du secteur rural et de la sécurité alimentaire et nutritionnelle de la Stratégie de développement rural. Enfin, l'i3N s'insère dans les politiques et stratégies régionales et africaines. A cet effet, elle est en cohérence à la fois avec le Programme détaillé pour le développement de l'agriculture africaine (PDDAA), mais aussi la politique agricole commune de la CEDEAO (ECOWAP).

Si l'i3N apparaît comme une vision politique nationale, c'est essentiellement au sein des communes et des unités familiales qu'elle fait reposer l'effort de nourrir tous les Nigériens. Axée sur une approche participative et inclusive des communes et des villages, l'i3N mettra davantage le poids sur la concentration des actions communautaires, les appuis aux systèmes de production agricole et animale, la mobilisation et la responsabilisation des acteurs au processus de conception et de sa mise en œuvre.

### ***L'initiative 3N ou l'art de « faire du neuf avec du vieux »***

L'annonce de grands projets agricoles est parfois consécutive à l'arrivée au pouvoir de nouvelles autorités. Cela n'a rien d'étonnant. Le pouvoir en place tente d'exploiter un sujet sensible sur lequel ses prédécesseurs ont échoué. Cette posture agrarienne classique vise simplement à crédibiliser l'action publique autour du chef de l'État<sup>32</sup> (Janin 2008a). On se souvient qu'en 1974, les autorités militaires qui ont pris le pouvoir, sur fond de famine, pariaient sur l'engagement qu'« *aucun Nigérien ne mourra de faim* »<sup>33</sup>. La rhétorique souverainiste alimentaire portée par l'initiative 3N n'est donc pas totalement nouvelle. Elle a toujours d'ailleurs existé dans les discours politiques populistes des années 70 et 80 où les slogans d'autosuffisance et de sécurité alimentaire étaient au cœur de l'action publique.

Le renouvellement de l'approche de la sécurisation alimentaire des populations s'apparente donc plus à un désir de quête d'adhésion populiste qu'à une véritable « révolution verte » en Afrique. Certes, un peu partout en Afrique, la volonté de réduire la dépendance alimentaire, au-delà de mobiliser simplement les citoyens, refait recette. Au Mali, la réélection du président Amadou Toumani Touré en 2007 s'est faite sur fond de discours populiste et mobilisateur : il déclare représenter « *le parti de la demande sociale* ». Au Sénégal, à la suite des « *émeutes de la faim* » de 2008, le président Wade lance « *la Grande offensive agricole pour la nourriture et l'abondance* ».

On se rappelle qu'au Niger, peu après son élection en 2011, le président Mahamadou Issoufou martèle que le Niger doit « *réaliser l'alliance de sa liberté [politique] et de son pain* ». Ces discours souverainistes ne visent qu'à permettre aux différents gouvernements de reprendre la main face aux bailleurs de fonds dans la politique de sécurité alimentaire (Crouzel 2008), en renforçant leurs marges de manœuvre et en exerçant un contrôle direct (via les structures placées sous l'autorité de la présidence de la République) sur les dispositifs de sécurité alimentaire.

Les déclarations d'intention en termes de politique alimentaire sont souvent marquées par une auto-évaluation et une bataille des chiffres. En effet, les dirigeants politiques n'hésitent pas à utiliser les canaux médiatiques pour faire l'éloge des projets agricoles mis en œuvre et tenter de séduire ainsi l'opinion nationale et/ou internationale. Au Niger, à peine l'i3N a-t-elle été lancée que le Premier ministre s'empresse dans une conférence de presse, le 23 mars 2012, à faire déjà le bilan des actions entreprises. Il annonce que le programme d'urgence de l'i3N a pu résorber 91 pour cent du déficit céréalier national estimé à 692000 tonnes,<sup>34</sup> et se « *réjouit vivement* » de ce résultat.

Pourtant deux semaines avant, c'est-à-dire le 12 mars, un communiqué conjoint des principaux donateurs du pays (lu par le coordonnateur résident du système des Nations Unies, monsieur Fodé N'diaye) tire la sonnette d'alarme. Il rappelle qu'à cette période de soudure, la situation des femmes et des enfants se détériore rapidement, et qu'« à travers le pays plus de 33000 enfants ont déjà été retirés de l'école [...]. Plus de 500000 enfants risquent l'abandon scolaire du fait de la crise alimentaire et nutritionnelle, [...alors que] 394000 enfants pourraient être atteints de malnutrition sévère ». Le communiqué conclut que sur les 115 milliards de F C.F.A. attendus des bailleurs de fonds, seuls 38 milliards de F C.F.A ont été obtenus. On voit ainsi mal comment le déficit initialement annoncé pourrait être réduit au niveau annoncé par le gouvernement.

L'appréciation discordante de la situation alimentaire entre le gouvernement et ses partenaires techniques et financiers n'est pas étonnante. Pour les premiers, l'annonce des bons résultats sur le plan de la gestion alimentaire offrirait une certaine légitimité populaire, alors que les seconds devraient surfer sur les risques de vulnérabilité accrue pour pouvoir justifier à la fois leur action et obtenir des aides supplémentaires auprès de leur siège. Ce rapport de forces précoce entre les acteurs publics et privés du jeu céréalier et nutritionnel risque de décrédibiliser l'engagement des autorités publiques à mettre en place de véritables politiques de sécurité alimentaire et d'annihiler l'espoir suscité par l'i3N de voir les Nigériens nourrir les Nigériens.

## Conclusion

Dans cet article, nous avons tenté de montrer pourquoi les politiques publiques alimentaires poursuivies, des indépendances à nos jours, n'ont pas réussi à résorber les récurrentes crises alimentaires au Niger. Certes, l'influence des facteurs exogènes (sécheresse, aléas climatiques, variation de l'offre mondiale de produits alimentaires, etc.) n'est pas à démentir dans la survenue d'une crise alimentaire, mais l'article montre que c'est surtout un défaut de ciblage et parfois de cohérence de l'action publique qui n'a pas permis d'atteindre soit l'objectif d'autosuffisance alimentaire (années 70-80), soit celui de la sécurité alimentaire (années 90-2000).

L'article montre également que la politisation de la *faim* tant par les autorités politiques que les organisations humanitaires a malheureusement pris le dessus sur la priorisation des actions. En effet, les politiques alimentaires ont pris beaucoup de connotations nationalistes et souverainistes, manquant de s'attaquer véritablement aux problèmes alimentaires. L'ambiguïté du rôle joué par l'humanitaire dans la gestion des crises alimentaires et l'influence des réseaux marchands privés expliquent aussi l'échec des politiques agricoles mises en œuvre. Les marges de manœuvre accordées aux bailleurs de fonds, plus intéressés aux interventions urgentistes fortement médiatisées qu'aux projets d'investissement agricoles sur le long terme susceptibles de générer des résultats tangibles, sont des exemples de comportement qui ont limité la visibilité et l'efficacité des politiques céréalières et nutritionnelles au Niger.

Face à la récurrence des crises alimentaires au Niger, la réponse à apporter doit se faire dans le cadre de plans cohérents qui identifient les contraintes et les potentialités du milieu physique, repèrent les intérêts des acteurs paysans et dégagent à partir de là des priorités. Si la transformation des systèmes de production appelle les politiques agricoles à s'inscrire dans un contexte économique dominé par les mécanismes marchands et l'organisation du marché (prix, approvisionnement, microfinance, etc.), il faudrait fournir aux paysans les moyens d'atténuer les chocs le cas échéant. Dans ce contexte, le soutien des bailleurs de fonds peut consister non pas à mobiliser *ex post* l'aide alimentaire (cas de la crise de 2005), mais à utiliser l'aide étrangère pour soutenir le rapport des termes de l'échange entre moyens de production et prix agricoles (Raynault 1987).

Enfin, si la mise en œuvre de l'initiative 3N reste un espoir pour résoudre la détresse alimentaire des Nigériens, elle nous paraît, à ce stade, davantage une continuité des politiques alimentaires précédentes qu'une vraie rupture. On attendrait bien plus de cette initiative que de la simple « *rhétorique incantatoire* », au relent tout aussi nationaliste (les Nigériens nourrissent les Nigériens). Le combat contre les crises alimentaires impose d'élaborer des

politiques qui permettent de transformer radicalement l'agriculture paysanne nigérienne. Celles-ci doivent donner la priorité au développement de méthodes et d'outils modernes qui permettront une meilleure productivité, un accès aux marchés et une amélioration des revenus ruraux.

### Notes

1. Au rythme d'évolution actuelle (3,3 % par an), la population du Niger atteindrait 26,4 millions en 2025, contre 15,2 millions en 2010.
2. La diffusion d'idées économiques orthodoxes a toujours influencé les politiques publiques en Afrique (Coussy 1995).
3. Déclaration du sommet mondial de l'alimentation – Rome 1996.
4. Ces plans de développement étaient mis en œuvre grâce à la création de structures de gestion et de crédit, et d'animation. Ainsi le premier Plan est appelé Plan de Développement Economique et Social (1961-1963) ; le plan quadriennal (1965-68) ; et les Perspectives décennales (1965-1973).
5. Pour les ménages ruraux, il est inconcevable d'abandonner la culture des céréales comme le mil et le sorgho, car celles-ci sont la base de l'alimentation locale.
6. Société de Commerce et de Production du Niger, la Copro-Niger est un organisme étatique.
7. Jusqu'à la fin des années 60, la contribution du secteur rural à la formation du PIB était très importante au cours de cette période. Celle-ci était estimée à 60 pour cent du PIB. L'arachide et ses dérivés – huile, tourteaux – constituaient alors le moteur de l'économie monétaire du pays durant cette période, de par son importance dans les exportations – 50 à 70 pour cent –, les recettes publiques – 5 à 10 pour cent –, les revenus des paysans, le commerce moderne et informel. Mais la sécheresse de 1968-1973 va provoquer une baisse d'environ  $\frac{3}{4}$  de la production d'arachide par rapport à son niveau normal, ce qui provoqua une chute brutale des revenus et une déstabilisation de l'économie nationale (République du Niger, ministère du Plan 1992).
8. A titre d'illustration, Grégoire *et al.* (1980) précisent que le kilo de mil valait au Niger 13 F.C.F.A en 1949 contre 12,5 F.C.F.A en 1971 ; l'arachide, 22 F.C.F.A en 1955 contre 21 F.C.F.A en 1971. Pendant le même moment, les prix des produits importés (tissu, sucre, lait, pétrole, outils de culture et engrais) ne cessaient d'augmenter.
9. Les vagues migratoires des populations nigériennes s'opéraient vers les pays de la côte ouest-africaine, notamment le Ghana, la Côte d'Ivoire et le Nigeria (Kimba 1987).
10. Elle est définie comme la capacité d'un pays à fournir à sa population une alimentation suffisante grâce à la production locale qui permet d'atteindre à la fois un niveau nutritionnel adéquat (une ration équilibrée).
11. Office National des Aménagements Hydro-Agricoles.

12. Alors que l'UNCC gérait la production céréalière par l'encadrement des producteurs et leur approvisionnement en intrants, l'OPVN assurait essentiellement la commercialisation et la stabilisation des prix céréaliers (obtenue grâce aux achats massifs publics de céréales et à la revente de celles-ci en cas opportun). L'OPVN dispose à cet effet d'un monopole juridique d'achat et de distribution de vivres.
13. Sur la longue période de 1960 à 2003, seulement onze campagnes agricoles annuelles furent excédentaires (Gado *et al.* 2006).
14. Raynault souligne déjà comment la monnaie rythme le quotidien des Nigériens dans les années 70. Celle-ci sert à assurer la subsistance familiale par l'achat de nourriture, le don et contre-don, à financer les cérémonies familiales, etc. Il montre que par endroits la circulation de la monnaie est tellement forte qu'il parle d'économie sur-monétisée.
15. L'endettement du pays passe ainsi de 27 milliards en 1975 à plus de 200 milliards en 1982 (République du Niger, ministère du Plan 1992).
16. La Banque mondiale définit la sécurité alimentaire comme « *l'accès par tous, à tout moment, à une alimentation suffisante pour mener une vie saine et active* » (Banque mondiale 1986:9). Une politique de sécurité alimentaire passe ainsi par la disponibilité des denrées (offre de production nationale, importations commerciales, et la mobilisation de l'aide alimentaire), et l'accès à celles-ci via le marché (grâce aux ressources financières des ménages, ou par la distribution gratuite en cas de pénurie).
17. Par exemple, l'action de l'OPVN est limitée à la seule gestion de l'aide alimentaire et d'un stock national de sécurité (SNS) utilisé en cas de grave pénurie. Cette restructuration exclut du coup l'OPVN de la possibilité d'intervenir directement sur le marché pour réguler les prix agricoles, comme cela se faisait avec les coopératives mises en place à cet effet. Désormais, seuls les réseaux marchands privés ont la capacité d'approvisionner le marché. En outre, la libération du marché agricole a entraîné la disparition des structures comme l'UNCC, de la SONARA, mais aussi la Caisse Nationale de Crédit Agricole (CNCA).
18. Entre 1984 et 1991, 42 projets ont été réalisés grâce aux financements des partenaires extérieurs du Niger (Boureïma 2006), même si l'impact de ceux-ci en termes de développement agricole et rural reste mitigé.
19. L'OPVN détient à peine 20 pour cent des parts du marché agricole nigérien (Berg et Alexander 1986). La libéralisation du commerce de vivres renforce l'influence des réseaux marchands qui dominent et contrôlent pratiquement tout le circuit d'approvisionnement et de vente des céréales.
20. Durant les années 80, la situation financière du pays s'était considérablement dégradée avec le fléchissement de la demande d'uranium. Les recettes de l'uranium qui assuraient une partie du financement des grands aménagements hydro-agricoles ont ainsi fortement chuté.
21. Pour certains observateurs, ces stratégies de réduction de la pauvreté ne sont simplement qu'une version réaménagée des politiques libérales des années 80-90.
22. Mais toujours inspirée des politiques libérales.

23. Nubukpo parle de « *dialectique implacable de la pauvreté et de l'insécurité alimentaire* ». En effet, la pauvreté entraîne une sous-alimentation de l'individu qui voit sa force de travail affaiblie, et sa santé atteinte. Conséquemment, il est privé d'un revenu suffisant qui lui permet d'accéder à une alimentation saine et durable.
24. OXFAM, Action contre la faim, MSF, Care international, etc.
25. À savoir : (i) la Cellule crise alimentaire (CCA) dont le but est d'assurer la coordination technique du dispositif et la mise en œuvre des actions d'atténuation de crises ; (ii) le Système d'alerte précoce (SAP) dont le rôle consiste à collecter et à compiler régulièrement des informations sur la situation alimentaire en collaboration avec le Système d'information sur les marchés agricoles (SIMA) ; (iii) l'Office des produits vivriers du Niger (OPVN) dont le rôle se résume désormais à la gestion du stock de sécurité nationale ; (iv) et le Centre d'information et de communication (CIC) qui partage l'information sur la sécurité alimentaire et nutritionnelle entre l'État et ses partenaires.
26. L'aide alimentaire est souvent détournée à des fins politiques par certains responsables, ou vendue sur le marché avec la connivence de certains responsables de l'OPVN et des grands commerçants. Les rigidités administratives et certaines contraintes imposées souvent par les bailleurs de fonds retardent le déploiement de l'aide alimentaire dans les zones touchées par les crises.
27. Contrairement au Programme de restructuration du marché céréalier au Mali qui aurait permis de réaliser des résultats spectaculaires. En effet, considéré comme une *success story* des politiques de développement (Dury 2008), le dispositif malien de gestion des crises alimentaires a pu minimiser les risques de graves crises dans le nord du pays à la fin des années 90 (Egg 1999) grâce à l'amélioration du niveau de production des céréales.
28. Certains au sein du Dispositif exagèrent l'ampleur de la crise, et d'autres non. En outre, il y a une opposition entre les partisans de la distribution gratuite du stock national de sécurité et ceux de la vente à prix modéré de ce stock.
29. Cette présentation caricaturale tranche en revanche avec les perceptions locales pour lesquelles la crise alimentaire, bien qu'indéniable et sévère, était loin d'avoir le caractère dramatique que lui prêtaient les journaux et télévisions extérieurs.
30. Environ 1000 milliards de F.C.F.A (soit 1,5 milliard d'euros) sont prévus pour financer, sur 5 ans, le programme d'investissement de l'initiative 3N, contribuant ainsi à créer chaque année 50000 emplois. Le Niger compte sur les ressources de l'exploitation minière (uranium, or) et de l'industrie pétrolière pour financer un tel projet.
31. Cette initiative réactualise par ailleurs un vieux projet de construction de barrage hydro-agricole. La réalisation du barrage de *Kandagi* aura pour vocation la rétention d'eau à des fins d'irrigation.

32. Au Niger, on parle de l'initiative 3N du président de la République. En outre, le Haut-commissariat à l'initiative 3N est lui-même directement rattaché à la présidence de la République.
33. En 2000, le président Tandja avait initié un programme analogue appelé « Programme spécial du président de la République ».
34. En d'autres termes, les besoins alimentaires des Nigériens ont été couverts par la production, en 5 mois seulement, de 656 508 tonnes sur 692 000 tonnes de déficit. D'après le chef du gouvernement, ce résultat a été obtenu grâce à la mise en valeur de 85 000 ha de terres irrigables ayant permis de produire 320 540 tonnes ; le reste provient de la reconstitution du stock et des aides des donateurs.

### Références

- Afrique Verte international, 2010, *Renforcer les capacités des réseaux d'organisations agricoles par l'analyse de l'évolution du prix des céréales locales au Burkina, Mali et Niger durant la période 2001-2010 et ses incidences sur le warrantage au Niger*, ADEPRI NA/Inter-réseaux Développement rural, décembre.
- Amselle, J.L., Grégoire, E., 1989, *Politiques nationales et réseaux marchands transnationaux : le cas du Mali et du Niger*, INRA/IRAM/UNB, Niamey.
- Azoulay, G., Dillon, J.-C., 1993, *La sécurité alimentaire en Afrique. Manuel d'analyse et d'élaboration des stratégies*, Paris, Karthala.
- Ba, B., 2008, « Sémantique de l'approche alimentaire et rapport aux territoires : l'évolution des politiques publiques agricoles dans les pays du Sud », *Économie et Territoires*, vol. 39, n°1, pp. 114-130.
- Berg, E., 1981, *Accelerated Development in Sub-Saharan Africa*, World Bank Report.
- Berg, E., Alexander, W., 1986, *La réforme de la politique céréalière dans le Sahel : le Niger*, CILSS/club du Sahel, Paris.
- Bonjean, C.A., 1992, « Instabilité des marchés agricoles et stratégies paysannes au Niger », *Économie Rurale*, n° 210, pp. 17-22.
- Bontianti, A., 2003, « Mouvement coopératif et organisation du monde rural au Niger : bilan, perspectives, et proposition pour l'avenir », *Cahiers d'Outre-Mer*, n° 221, pp. 103-118, janvier-mars.
- Boureïma, A., 2005, « La famine au Niger : les facteurs géographiques d'une crise », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, nos 231-232, pp. 262-266, juillet-octobre.
- Boureïma, M., 2006, *Les politiques agricoles du Niger, 1960-2015 : 55 ans à la recherche de la sécurité alimentaire et de la réduction de la pauvreté*, Niamey, Les Éditions Belle Afriques, septembre, 35 p.
- CILSS, 2004, *Vingt ans de prévention des crises alimentaires au Sahel. Bilan et perspectives*. Ouagadougou, 88 p.
- CILSS-OCDE-Club du Sahel, 1990, *The food aid charter for the countries of the Sahel*, SP/90/3, 8 p.

- Collins, J., 1976, «The Clandestine Movement of Groundnuts across the Niger-Nigeria Boundary», *Revue canadienne des études africaines*, vol. 10, n° 2, pp.
- Courade, G., 1990, « Peut-il y avoir des politiques d'autosuffisance alimentaire ? », *Politique Africaine*, n° 39, pp. 79-97.
- Coussy, J., 1995, *Cheminements institutionnels et dynamique capitaliste dans l'intégration de l'Afrique australe, Représentations et projets en Afrique du sud et au Zimbabwe*, Les études du CERI, Numéro 10.
- Crouzel, I., 2008, « La politisation des dispositifs institutionnels de sécurité alimentaire au Mali : de la libéralisation au retour de l'Etat », pp. 93-101, in Janin P. Coord, *Acteurs stratégiques, cadres normatifs et l'action et régulations des politiques alimentaires au Sahel*, Rapport scientifique, novembre.
- Delcombelle, E., 2008, « La gestion de la crise alimentaire au Niger vue de l'intérieur », *Afrique contemporaine*, vol. 1, n° 225, pp. 75-101.
- Dury, S., 2008, « Acteurs, dispositifs institutionnels et productions statistiques : à propos de la construction des politiques de sécurité alimentaire au Mali », pp. 199-217, in Janin P. Coord, *Acteurs stratégiques, cadres normatifs et l'action et régulations des politiques alimentaires au Sahel*, Rapport scientifique, novembre.
- Egg, J., 1999, *Etude de l'impact de la libéralisation sur le fonctionnement des filières céréalières au Mali*, Rapport de synthèse. PRMC, 79 p.
- Egg, J., Michels, D., Blein, R. et Alby Florès, V., 2006, Évaluation du dispositif de prévention et de gestion des crises alimentaires du Niger durant la crise de 2004-2005 : rapport principal, IRAM, Paris.
- Gado, B.A., Yayé, A.D., 2006, « Histoire des crises alimentaires : cas du Sahel », *Forum régional sur la souveraineté alimentaire*, Université Abdou Moumouni, Niamey, 20 p.
- Grégoire, E., 1990, « L'État doit-il abandonner le commerce de vivres aux marchands ? » *Politique africaine*, n° 37, pp. 63-70.
- Grégoire, E., Raynault, C., 1980, *Présentation générale du département de Maradi*, Université de Bordeaux II.
- Gubbels, P., 2011, *Echapper au cycle de la faim : les chemins de la résilience au Sahel*, Groupe de travail sur le Sahel, Groundswell International, septembre, 124 pages.
- IFPRI, 2003, *Stratégie de l'IFPRI vers la sécurité alimentaire et nutritionnelle. Recherche sur les politiques alimentaires, renforcement des capacités, communication des politiques*, Washington, 37 p.
- Janin, P., 2008a, « Le soleil des indépendances (alimentaires) » ou la mise en scène de la lutte contre la faim au Mali et au Sénégal », pp. 92-117, in Janin, P. et Giblin, B. 2008. (éds.), *Les enjeux de la crise alimentaire mondiale*, Paris, La Découverte, *Hérodote*, n° 131, décembre, 206 p.
- Janin, P., 2008b, « L'insécurité alimentaire en Afrique de l'Ouest : cadres politiques et options techniques pour l'action », pp. 9-35, in Janin P. Coord, *Acteurs stratégiques, cadres normatifs et l'action et régulations des politiques alimentaires au Sahel*, Rapport scientifique, novembre.

- Kimba, I., 1987, *La formation de la colonie du Niger : des mythes à la politique du mal nécessaire*, thèse de doctorat d'État ès lettres et sciences humaines, Université de Paris 7.
- Maxwell, S., Slater, R., 2003, «Food Policy Old and New», *Development Policy Review*, vol. 21, nos 5-6, pp. 531-553.
- Minvielle J.-P., 1997, «Évolution du concept de sécurité alimentaire », *Chroniques du Sud*, ORSTOM, 34 p.
- Nubukpo, K., 2011, *L'improvisation économique en Afrique de l'Ouest : du coton au franc CFA*, Karthala, Paris, 137 p.
- Olivier De Sardan, J.-P., 2008, « Introduction thématique. La crise alimentaire de 2004-2005 au Niger en contexte », *Afrique contemporaine*, vol. 1, n° 225, pp. 17-37.
- Peemans, J.-P., 2007, « Les politiques agricoles au fil du temps : logiques dominantes et conséquences », in Charlier, Sophie, Warnotte, Gérard.
- Raynault, C., 1977, « Circulation monétaire et évolution des structures socio-économiques chez les Haoussas du Niger », *Africa*, vol. 47, n°2, pp. 160-171.
- Raynault, C., 1987, « L'agriculture nigérienne et la crise du Sahel », *Politique Africaine*, n° 28, pp. 97-107.
- République du Niger, Haut-commissariat à l'Initiative 3N, 2011, « Cadre stratégique de l'initiative 3N : les Nigériens Nourrissent les Nigériens », *Document de travail*, décembre.
- Stamoulis, K., Zezza, A.A., 2003, « Conceptual Framework for National Agricultural, Rural Development, and Food Security Strategies and Policies », *Working Paper*, n° 03, FAO-ESA.
- Stiglitz, J.E., 2006, *Un Autre Monde. Contre le fanatisme des marchés*, Paris, Ed. Fayard.



*Afrique et développement*, Vol. XXXIX, No. 3, 2014, pp. 115 – 136  
© Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique,  
2014 (ISSN 0850-3907)

## **« *Les idoles du temps présent* » : nouveaux « paradigmes » et imaginaires de la réussite sociale chez les jeunes citadins au Cameroun**

Jean-Marcellin Manga\*

### **Résumé**

Cette réflexion rend compte des figures de la réussite qui, au Cameroun, depuis la première moitié de la décennie 1990, semblent être significatives de la promotion sociale dans les imaginaires des jeunes. Des observations directes et des entretiens ont été réalisés pour collecter les informations. Les résultats indiquent que, insérés, pour la plupart, dans une conjoncture où ils ont été parachutés par une crise multidimensionnelle, les jeunes s'affilient à des archétypes d'accumulation qui divorcent, en certains aspects, des références classiques. Les paradigmes qui remportent leur adhésion sont principalement ceux du ludique et de l'enrichissement facile, car ils les considèrent comme susceptibles de leur permettre de conquérir un statut élevé dans la pyramide des positions au sein de la société camerounaise.

### **Abstract**

This paper is a reflection on the figureheads of success which, since the first half of the 1990s in Cameroon, have appeared to be indicative of social promotion in the imaginations of youths. Direct observations and interviews were conducted to collect information. Findings indicate that youths, mostly trapped in a situation in which they were parachuted by a multidimensional crisis, affiliate themselves to accumulation archetypes, thus breaking away, in some instances, with classical references. The paradigms they mostly adhere to are mainly those relating to fun and easy profits as they are considered by youths as likely to enable them to occupy upper rungs on the Cameroonian social ladder.

---

\* Département de sciences politiques, Université de Yaoundé II, Cameroun.  
Email : marcellinlebongo@yahoo.fr

## Introduction

En prêtant attention aux trajectoires contemporaines de l'ascension sociale qui se donnent à voir dans la société camerounaise, le constat peut être fait qu'il y advient, depuis une vingtaine d'années, de profonds bouleversements qui dynamisent le registre des modèles sociaux, remettant en question les archétypes de l'accumulation naguère validés par plusieurs générations d'acteurs sociaux (Malaquais 2001 ; Manga 2007), lesquels étaient principalement construits autour de l'itinéraire de la réussite par l'école (diplômé, fonctionnaire, etc.). Dans cet article, qui expose une partie des conclusions d'une recherche que nous avons entreprise (Manga 2007),<sup>1</sup> l'on tente de mettre en évidence les modèles qui, dans les manières d'agir, de penser et de sentir, semblent être les plus significatifs de la promotion sociale pour les jeunes de Yaoundé. L'objectif poursuivi étant de faire ressortir les acteurs individuels ou collectifs qui, dans leurs structures mentales, servent de repères, l'interrogation principale est celle de savoir quelles sont les figures qui symbolisent la réussite dans leurs imaginaires. Pour y répondre, nous avançons que les principaux paradigmes qui, dans les représentations sociales, signifient l'accomplissement social pour les jeunes *Yaoundéens* contemporains sont principalement ceux du ludique (produits par le sport et la musique) et de l'enrichissement facile (*feymen* et gestionnaires de crédit publics).

L'expression « modèle de la réussite sociale », régulièrement convoquée dans cette étude, est cardinale. Le mot modèle « renvoie aux multiples pratiques par lesquelles un acteur individuel ou collectif cherche à reproduire, à imiter une forme objective ou imaginaire ou à s'en inspirer » (Ansart 1999:348). Par l'expression « modèles sociaux », nous désignons les figures qui se présentent, dans les imaginaires sociaux et politiques des jeunes interrogés, comme étant des paradigmes socialement valorisés du succès social. Quant à la « réussite sociale », elle fait référence à l'expérience individuelle ou collective de réalisation d'objectifs statutaires socialement valorisés. La réussite sociale renvoie ainsi à une mobilité ascendante que connaît un individu ou un groupe d'individus dans la hiérarchie des positions sociales (Cuin 1999:454).

Pour recueillir les données que nous faisons parler tout au long de l'étude, la méthode que nous avons utilisée est qualitative, faite d'observations directes, documentaires et d'entretiens approfondis formels et informels réalisés auprès d'un échantillon d'une cinquantaine de jeunes aux profils variés (élèves, étudiants, diplômés avec emploi, diplômés sans emploi, déscolarisés sans emploi et ceux dont l'activité n'a pu être déterminée). Au regard de ces informations sur la distribution des individus selon leur activité, il ressort que la plupart sont sans travail. Ils occupent ainsi un statut inférieur dans la hiérarchie des positions sociales. La classe d'âge dominante se situe entre

20-24 ans. Elle est suivie de celle des moins de 20 ans. Viennent ensuite celles de 25-29 ans, 30-34 ans et, enfin, 35 ans et plus. Dans ses grandes arêtes, cette catégorisation, qui reprend le portrait général de la carte démographique de la jeunesse urbaine de Yaoundé telle que dressée par l'Enquête sur le cadre de vie des populations de Yaoundé et de Douala (Dnsc 2002:29), a également fait intervenir d'autres variables dont les plus parlantes à évoquer, dans le contexte de cette réflexion, sont, d'une part, la répartition des répondants selon le type de quartier de résidence et, d'autre part, selon la catégorie socioéconomique à laquelle appartiennent leurs parents (Manga 2007:27-29).

Pour rendre compte des paradigmes qui, dans l'économie symbolique des jeunes, semblent avoir ravi la vedette aux paradigmes du succès nourris par la trajectoire scolaire (infirmier, enseignant, fonctionnaire, etc.) qui incarnaient, depuis l'indépendance, les principales catégories de la réussite sociale, la réflexion s'organise autour de deux principales articulations. Tout d'abord, nous mettons en évidence les figures du ludique, respectivement les sportifs et les artistes, en questionnant les ressorts qui expliquent la place de choix qu'ils occupent dans la figuration que les jeunes se font de l'ascension sociale. Ensuite, nous considérerons les figures de la *feymania*. Là aussi, nous verrons de quelle manière les jeunes disent y puiser une inspiration.

### **Les paradigmes du ludique**

Deux figures centrales peuvent être considérées comme étant représentatives des modèles du ludique qui, pour les jeunes avec lesquels nous avons échangé, incarnent le succès social. Il s'agit respectivement de celles issues du monde du sport et du monde des arts.

#### **« *Je serai Mboma, Eto'o, Drogba, Song ou ... rien* »**

Les footballeurs occupent, de plus en plus, une place de premier plan dans les représentations de la réussite sociale des jeunes. Cette position de choix fait qu'ils leur paraissent comme des modèles d'accomplissement social. Au rang des données observables en termes de perceptions qui structurent prioritairement les logiques du jeune et font que ce dernier perçoit le footballeur comme un archétype de réalisation sociale, deux modalités doivent être prises en compte : d'une part, la situation socioéconomique et, d'autre part, le mécanisme de projection et d'identification (Morin 1958).

Les perceptions citadines qui font du footballeur professionnel un modèle d'épanouissement social s'adosent, pour une large part, sur la situation socioéconomique de précarité actuelle que les jeunes vivent et que bien des footballeurs professionnels africains, aujourd'hui célèbres, ont eu à tutoyer avant eux. Pour les jeunes, l'exercice consiste à se motiver en comparant le

nouveau statut économique auxquels sont parvenus plusieurs acteurs qui, en Europe, gagnent leur vie en tapant dans le ballon rond tout en évoluant, pour certains, dans des sélections nationales, avec ce qu'était leur condition sociale dans le passé. C'est, du moins, ce qu'il nous a semblé après avoir écouté ces paroles de Narcisse :

Pour moi, les footballeurs sont des exemples de personnes qui ont réussi dans leur vie parce que bon nombre d'entre eux gagnent leur vie grâce au football. Personnellement, c'est ce qui fait que je joue au football. C'est vrai que j'aime d'abord le football ; mais dans la vie, chacun a son idole. Moi, j'apprécie les footballeurs : Didier Drogba, Njitap et Eto'o. Chaque fois que je fais les recrutements dans les clubs, ce n'est pas pour rien. Je pense que grâce au football, je peux réussir, c'est pourquoi je suis dans un centre de formation. Quand tu regardes l'équipe nationale, tu constates que beaucoup de joueurs sont issus des centres de formations (...). Certains ont tout laissé tomber seulement pour taper (dans) le ballon et aujourd'hui, ils sont bien. Ils mettent leurs familles à l'aise (Entretien).

L'avis de Cyrille est à peu près similaire à celui de Narcisse :

Pour moi, pour maîtriser qu'un footballeur est déjà arrivé (a réussi), il faut qu'il atteigne un certain niveau. Le sommet, c'est au niveau du professionnalisme, lorsque tu quittes l'étape d'amateur pour être pro (professionnel). Parce que, lorsque tu es pro, il y a un salaire minimal. Un vrai pro a un salaire de cinq millions. Donc, quand tu atteins ce niveau et que, un an, deux ans, financièrement tu étends tes racines, là on peut considérer que tu es aisé (Entretien).

Une frange significative des Camerounais est issue des couches les moins nanties. Dans la ville de Yaoundé, ces catégories constituent près de 86 pour cent des actifs, dont une majorité de jeunes (Dscn 2002). Au Cameroun où le football a une forte présence matérielle, mais aussi symbolique, c'est un loisir auquel s'adonnent surtout les jeunes des milieux populaires. Bon nombre de footballeurs aujourd'hui professionnels sont eux-mêmes les produits d'une socialisation sportive subie dans ces aires géographiques (Takou 2006). Dans l'imaginaire des jeunes, les « pros » comme ils les appellent affectueusement, véhiculent des images positives. D'abord parce que, pour la plupart, ils symbolisent la réussite sportive. Ce sont des compétiteurs, « des battants » ou, pour parler comme Cyrille, « des gars qui ont wa'a (souffert) », mais qui, parce que n'ayant jamais baissé les bras, ont porté, à grands coups d'efforts, leur rêve, au point où ils réussissent à en tirer les bénéfices. Le fait qu'ils proviennent de milieux défavorisés, c'est-à-dire des secteurs qui ont été les plus affectés par la crise économique, exacerbe l'idolâtrie que certains jeunes leur vouent.

Dans une société camerounaise où, pour le jeune, tout semble obscur (Manga 2009:49-138), la trajectoire du footballeur nourrit des prolongements oniriques en autorisant de rêver à un élargissement des champs du possible. Ce rêve, les jeunes ne l'entretiennent pas seulement parce que les sportifs attestent qu'on peut « partir de rien et avoir tout », mais davantage, parce que le succès sportif de ces derniers s'accompagne, presque toujours, d'une réussite économique. C'est ce que semble vouloir signifier un enquêté lorsqu'il dit des footballeurs devenus professionnels qu' « *aujourd'hui, ils sont bien* ». C'est là un secret de polichinelle que l'on doit à l'action des médias qui informent régulièrement sur les salaires que gagnent les joueurs. A titre d'illustration, Harscoët (2006:7) soutient l'information selon laquelle, en Ligue I française, le montant salarial mensuel d'un footballeur moyen se chiffrait à environ 45 000 euros. En Ligue II, il se situerait à environ 15 000 euros par mois. Dans d'autres championnats européens aux forts enjeux commerciaux, comme c'est le cas en Angleterre, en Italie ou en Espagne, de nombreux joueurs africains monnaient leur talent à plus de trois millions d'euros par an.

Cette réalité ne laisse pas indifférentes les jeunes générations. En effet, parce que, « ... à Yaoundé, les footballeurs professionnels devenus riches sont issus des quartiers populaires pour la plupart. Le football devient ainsi, dans la représentation, un moyen efficace de mobilité sociale et de lutte contre la pauvreté, qui mobilise par conséquent toutes les aspirations, car il y a de l'espoir » (Awondo 2004:121). Cet espoir n'est pas l'apanage des seuls jeunes. Naguère honteuses d'avoir un enfant envisageant de mener une carrière de footballeur, certaines familles prennent conscience que ce sport constitue une des principales sources d'enrichissement contemporaines. Pour le montrer, elles n'hésitent pas à couvrir leur progéniture de traitements de faveur. Il leur est, par exemple, devenu plus aisé d'acheter des équipements sportifs à leurs enfants que d'exiger d'eux de bonnes performances scolaires. Nous avons pu le constater dans une famille au quartier Nsimyong III. Joseph, cadre au ministère des Postes et Télécommunications (Minpostel) avec lequel nous nous sommes entretenu, illustre ce cas de figure. Bien que réticent au départ à ce que son fils choisisse de faire du football son itinéraire professionnel, il reconnaît :

J'ai commencé à m'intéresser aux ambitions de mon fils en ce qui concerne son choix de devenir footballeur lorsque je me suis rendu compte qu'il était sérieux. En plus, il était allé faire des tests à Vogt (Vogt Athletic Club) et m'avait remis des fiches à remplir. J'ai rencontré ses coaches qui m'ont confié que mon fils avait du talent. A partir de là, j'ai commencé à l'encourager, notamment en lui achetant des équipements sportifs. Comme il ne voulait plus continuer ses études, je me suis mis à l'appuyer dans son choix en recherchant avec lui des contacts, des opportunités (Entretien).

D'autres parents, plus audacieux, n'hésitent pas à financer « sans barguigner – à hauteur de 3 000 ou 4 000 euros – le coûteux billet d'avion de leur petit prodige » (Harscoët 2006:5). D'autres encore, obsédés par le désir de favoriser le décollage de leur progéniture, se laissent aller, avec l'œil complice de certains responsables des instances faïtières du football, à toutes sortes de tripataouillages visant à contourner la loi. « D'abord par le trafic d'âge : les agents spécialisés, souvent non agréés FIFA, vieillissent administrativement de deux ou trois ans les mineurs pour opérer le transfert en toute légalité. Plus tard, ils n'hésitent pas à faire le contraire : un joueur de 22-23 ans qui passe pour un espoir de 18 ans vaudra plus cher vu que sa carrière escomptée (sa durée d'amortissement) sera plus longue. Il arrive enfin que les agents changent l'identité du joueur (avec son accord) pour ne pas devoir d'argent au club formateur au moment d'un transfert » (Harscoët 2006:5-6). Toutes ces combines, et d'autres (émigration illégale, substitution de personnes, désertion au cours du regroupement d'une sélection à l'étranger lors d'un match amical ou d'une compétition...), sont perçues aux yeux des jeunes qui empruntent cet itinéraire et de leurs familles comme étant, selon une expression d'un interviewé, « *la rançon de la gloire quand on veut devenir pro* ». Car, selon ses propres termes, « *en toutes choses, il y a un prix à payer* ».

La forte obsession de réussite à travers le prisme du football est également entretenue du fait de la présence de nombreux centres de formation les uns mieux lotis que d'autres. La présence matérielle de ces structures contribue à entretenir le *right to dream* auprès de plusieurs jeunes amateurs ou non et renforce l'attachement de ces derniers aux footballeurs qui leur servent de modèles de réussite. Dans cette perspective, il faudrait signaler que de nombreuses stars internationales du football faisant (ou ayant fait) partie de l'équipe nationale camerounaise ont été moulées dans certaines structures de formation locales. Ainsi, par exemple, Song, Womé, Olembé sont passés par les pépinières de *Les Brasseries du Cameroun*. Makoun, Mbami et Emaná ont, quant à eux, fourbi leurs armes dans le club de la capitale *Jeunesse Stars de Yaoundé*. Le fait que ces joueurs aient subi une partie de leur socialisation sportive au pays n'est pas neutre aux yeux de ces jeunes. Il signifie, dans une certaine mesure, qu'il est possible de se distinguer tout en restant au pays, pour peu qu'on ait du talent et qu'on se soumette, avec abnégation, à une bonne hygiène de travail, car, selon leur propre vocabulaire, « *un jour, un jour, ça va payer* ».

Dans cette identification des jeunes aux modèles du ludique qu'incarnent les footballeurs, les médias de masse (la télévision en particulier) tiennent un rôle de première importance. Comme l'écrivent Poli et Dietschy (2006:178),

« L'extrême médiatisation de la pratique et le développement des moyens de communication, la télévision satellitaire notamment, font que de plus en plus de jeunes Africains ont accès aux images des matchs des championnats européens les plus riches. Cet accès a stimulé un processus de « vedettarisation » des footballeurs, qui sont progressivement devenus des modèles à suivre. Avec l'augmentation des salaires payés aux joueurs qui évoluent dans les meilleurs clubs européens, la profession de footballeur a été très valorisée en Afrique ». Ce pouvoir de la télévision qui se dynamise de plus en plus dans le champ social à travers l'hypermédiatisation du spectacle sportif par des télévisions thématiques (Infosport, Supersport, Sport+, Soccer Channel, Canal+Horizons, Canal+ Sport...) ou encore grâce à la présence des télévisions privées dont disposent plusieurs clubs de football européens (Chelsea TV, MU TV (Manchester United TV), Barca TV (Barcelone TV), etc.), se mesure mieux grâce à la dialectique de projection et d'identification conceptualisée par Morin (1958). Par ce processus, les moyens de communication de masse contraignent les acteurs sociaux, d'une part, à modifier les images qu'ils se font d'eux-mêmes (ici des catégories à travers lesquelles ceux-ci peuvent appréhender leur réussite sociale) et, d'autre part, à se projeter dans les nouvelles identités ainsi construites. En tant que mécanisme d'identification, la télévision met en scène des personnes, en l'occurrence des sportifs dont la réussite sociale nourrit une foule de spectateurs de tous âges. Les jeunes, hypnotisés, peuvent alors s'identifier à ces matrices du succès qui pénètrent leurs prolongements oniriques. Par la médiation du « pouvoir imagologique » auquel fait allusion Kundera (1993), l'imaginaire de la jeunesse et la réalité se fécondent mutuellement.

Les adolescents sont ainsi éblouis par les exploits de Milla et de Mboma hier, et par ceux de Éto'o, Nkoulou, Alexandre Song, Assou Ekotto ou encore Mbia aujourd'hui. A ces performances s'ajoutent les gains publicitaires que versent les firmes sportives, commerciales ou encore les opérateurs de téléphonie mobile locaux. Devant ce spectacle de « vénération des idoles du football, marqués par une certaine religiosité » qu'analyse fort bien Awondo (2004:152), les jeunes qui « voient de nombreux compatriotes réussir imaginent qu'il est très facile de les imiter » (Mbvoumin, cité par Harscoët 2006:5). Cette relation d'identification et de projection à des footballeurs professionnels à succès déborde le cadre strictement ludique. Hormis le fait, très significatif, que son effervescence peut se lire à travers sa prépondérance dans le choix des principaux thèmes de conversations qui accaparent les jeunes, elle se matérialise également dans le mouvement des goûts et des habitudes vestimentaires. La massification de la consommation des tenues sportives à Yaoundé qui transcendent les territoires qui leur étaient

traditionnellement dévolus est, dans cette perspective, un fait révélateur pour comprendre les métamorphoses du rapport à l'espace, suite à la présence et aux rôles des médias. Le port du vêtement sportif en ville, les techniques qui accompagnent celui-ci et que développent les jeunes, le fait qu'ils soient de marque, « *griffés* » pour emprunter leur lexique, traduisent un usage d'objets qui, parce qu'ils symbolisent la réussite, exprime une envie d'affirmer une identité valorisée (Ohl 2001). Dans le contexte yaoundéen, l'assimilation aux héros sportifs est d'autant plus forte que le spectacle sportif mis en scène par les médias de masse permet de soupçonner une dimension mythique. Cela se vérifie parce qu'il sert également de *katharsis* aux masses. En ce sens, devant la situation de marasme protéiforme qui se vit dans une société où les populations citadines expérimentent la précarité, « la médiatisation des spectacles sportifs ... fonctionne comme une machine et un outil d'enchantement d'une ville désenchantée » (Awondo 2006:87). Car, en « (...) se projetant dans un « ailleurs » mythique dominé par les héros et de nouveaux « gladiateurs » qui gagnent toujours, les sujets urbains aux prises avec une réalité difficile tentent d'apporter des réponses à leur situation de crise » (Awondo 2006:87). Dès lors, prendre en modèle Eto'o, Drogba, Njitap, ou encore Kameni, c'est aussi, quelque part, vouloir s'évader en échappant aux délires à l'œuvre dans une société en crise (Nga Ndongo 1993). Outre les sportifs, les artistes illustrent le deuxième groupe d'acteurs sociaux qui incarnent la réussite sociale aux yeux de la jeunesse.

### ***Les artistes***

Les artistes dont nous traitons ici sont beaucoup plus des chanteurs de rap afro-américains et locaux<sup>3</sup>. Cette musique dont l'acte de naissance local se situe aux cours des années 1990 passionne surtout les jeunes Camerounais de quinze à vingt-cinq ans (voire plus). Ceux-ci composent, pour plus de la moitié, la population du triangle national. L'épanouissement du rap a été tellement rapide qu'aujourd'hui, la ville de Yaoundé compte plus d'une centaine de groupes de rap et est considérée, dans l'esprit des rappers camerounais, comme le siège social de ce genre musical. Parmi les éléments qui ont contribué à l'enracinement du rap en terre camerounaise, il faut surtout insister sur la crise économique qui a entraîné la dégradation des conditions de vie des populations (Ela 1994). Ce sont d'ailleurs les problèmes sociaux issus de cette conjoncture que les jeunes rappers expriment à travers la radicalité de leurs textes (Valsero 2008).

Pour la plupart, les jeunes qui s'orientent vers le rap et qui, souvent, réussissent à y percer sont des rebuts de l'école qui a été la première à sentir les effets drastiques des politiques d'ajustement, ou encore des jeunes qui n'ont pu se sortir du borbier universitaire. A cause de cette réalité, ces

derniers perçoivent l'école comme un « perd temps » et non plus comme un levier de réussite, comme c'était le cas pour les générations précédentes. Grâce aux moyens de communication de masse, les *arts de la scène* apparaissent aux yeux des jeunes comme un moyen de succès, une faille à partir de laquelle peut s'échafauder la réussite sociale, au point que, pour certains d'entre eux, le souhait est de « faire de la musique » leur métier. Pour mieux comprendre les raisons qui peuvent pousser ces jeunes à opter pour être des rappers « professionnels », comme ils disent eux-mêmes, nous avons approché Patrice, surnommé par ses intimes, « le dur ». C'est un jeune artiste de 27 ans, célibataire, titulaire d'un baccalauréat, et « ancien facaire » (ancien étudiant). Pour lui,

C'est vrai que quand on se contente de notre contexte socioculturel camerounais, le contexte n'est pas favorable à l'émergence d'une élite artistique. Les gars se battent comme ils peuvent, mais ce n'est pas évident. Malgré tout ça, on s'accroche. Personnellement, je tire le diable par la queue. J'aurais pu faire (présenter le concours de ...) l'Ens (Ecole normale supérieure) ou l'Injs (Institut national de la jeunesse et des sports) qui m'intéressent et être un éducateur. Mais j'ai trop d'amour pour l'art. C'est pourquoi je vais au-delà des difficultés pour les vaincre et m'affirmer. Moi par exemple, je peux te dire que je n'ai pas l'assurance de gagner 20 000 francs CFA/mois dans ce que je fais, mais malgré ça, je m'accroche. Je crois que l'essentiel, c'est de croire à son rêve. Parce que je vais te dire en toute franchise que quand tu vois les pays occidentaux, c'est une voie qui paye ... C'est comme le football, à un moment donné, les Camerounais ne croyaient pas au football, maintenant, c'est le contraire. Il y a plusieurs voies pour réussir. Les autres pays l'ont compris, et je pense que ça devrait servir d'exemple à nos parents, à nos dirigeants pour qu'ils œuvrent dans ce sens (Entretien).

Plus près d'eux, nombreux sont les artistes locaux, et pas que des rappers, qui ont pu se faire une place au soleil au son de leur voix et qui, de ce fait, constituent des matrices de référence. Une part importante d'entre eux, reconnue par les médias locaux qui leur ouvrent de plus en plus d'espaces, se considèrent volontiers comme étant des stars locales, à l'image des vedettes de musiques américaines. En outre, la télévision, qui sert de support à la structuration et à l'organisation de cette musique urbaine, organise des cérémonies de gratifications matérielles et symboliques (*Canal 2'or*, par exemple), à l'image des *American Awards*, des *Césars* français, ou encore des *Koras* africains. Forts de toutes ces actions, les jeunes se retrouvent ainsi dans un univers mythique, mi-imaginaire, mi-réel, proche des jeunes de Los Angeles ou encore de Kingston.

Cette logique identitaire procède en réalité d'un double mouvement de déconstruction et de reconstruction. Pour les jeunes, il s'agit avant tout de

prendre des distances avec un système construit sur un certain nombre de valeurs qui ne sont plus à même de leur garantir le maximum de succès. Ces valeurs sont celles bâties autour du modèle administratif et bureaucratique, qui s'adosent, elles-mêmes, sur l'école, lesquels modèles ont, depuis les indépendances, été idéalisés en tant que voies privilégiées de la réussite dans les imaginaires des aînés. D'autre part, en récupérant ces catégories autrefois socialement muettes, les jeunes qui choisissent de faire de l'activité de chanteur de rap « ou d'artiste pratiquant un autre genre musical », une profession, affichent clairement leur affiliation à de nouvelles identités qui leur semblent, au mieux, susceptibles de favoriser leur ascension dans le contexte actuel. C'est là le résultat d'un processus de reconstruction et de reformulation identitaire qu'opèrent les jeunes qui se doivent, souvent, de convertir leur entourage parfois sceptique. En même temps, ces jeunes affirment également leur capacité d'inventivité et d'innovation, aidés en cela par certaines structures et par certains artistes locaux et de la diaspora. En marge des jeunes pour qui les modèles du ludique constituent la principale source de fantasmes, d'autres se laissent séduire par la *feymania*.

### **Les paradigmes de la feymania**

En effet, les modèles de la feymania font également partie des pôles qui suscitent un intérêt auprès d'une catégorie de jeunes. Pour celle-ci, le succès social s'appréhende également à travers la figure du *feyman* et de celle qu'incarnent certains hauts fonctionnaires qui, parce qu'ayant bâti leur fortune en développant des comportements proches de ceux des feymen, exercent une fascination auprès de certains jeunes.

#### ***Le feyman***

Le mot feyman, qui est apparu en 1990, dérive du pidgin english. « Le feyman serait l'homme de feu – fey venant de fire –, à la fois l'homme flamboyant et celui qui vous flambe » (Rosny 2002:629). De l'avis de spécialistes issus de chapelles intellectuelles diverses (Malaquais 2001 ; Rosny 2002 ; Towa 2002 ; Alawadi et Mimché 2007), le feyman appartient à une nouvelle race d'entrepreneurs économiques qui s'abreuve principalement aux ressources de l'escroquerie et de la ruse. Le feyman, écrit Malaquais (2001:101), « c'est celui qui « fait » (ou, mieux, qui « fey ») les autres, qui les arnaque ». C'est aussi, selon les expressions du même auteur, un « escroc voyageur », un « magicien multiplicateur de billets de banque », mais également un « bandit social »<sup>3</sup> qui tire profit de la crédulité et de la mentalité magique de ses victimes. « (...) Il opère volontiers dans le registre du merveilleux et du miraculeux, à la manière des fées. Il tient à sa proie un discours des plus envoûtants, lui soutire cent mille francs pour lui remettre, soi-disant, dix

millions et disparaît à jamais avec son butin » (Towa 2002). En opérant de la sorte, « le feyman peut vous faire prendre des vessies pour les lanternes, vous faire acheter une bouteille d'urines à des millions. Son acte consiste à faire usage de faux noms ou de fausses qualités, soit en employant des manœuvres frauduleuses pour persuader la proie de fausses entreprises, d'un pouvoir ou d'un crédit imaginaires ou pour faire naître l'espérance d'un succès » (Nguemo 2009:1).

Pour les jeunes, le feyman incarne la réussite sociale en ce sens qu'il constitue une nouvelle forme d'enrichissement. La feymanie attire des jeunes aux profils divers, mais davantage ceux en mal d'activités professionnelles qui s'identifient de plus en plus aux nouveaux « grands » nommés feymen. D'après les entretiens que nous avons eus, les feymen sont devenus, pour certains jeunes, des modèles. Parce qu'« ils ont de l'argent, parce qu'ils farotent, font des mains levées (distribuent de l'argent) », « parce qu'ils s'habillent bien, qu'ils ont de grosses voitures, des duplex, etc. », Paul, 29 ans, un de nos enquêtés, célibataire et père d'un enfant, apprécie les feymen. D'ailleurs, il semble en avoir une fréquentation plus que superficielle :

Il y a de cela quelque mois, j'étais avec un ami feyman de retour au bercail. Lorsqu'il rentrait du front, il a compté l'argent qu'il avait, c'était au moins 400 millions, avec un véhicule d'au moins 90 millions. Il a acheté une maison, un duplex inachevé même à 43 millions. Il était encore en chantier. Il construisait une autre maison. Ce jour-là, quand on était ensemble, il avait l'argent dans les poches, j'ai cru que c'était les livres. Il avait aussi mis ça dans les sacs. De 9h à 16h, 16h30, il a dépensé près de 9 millions pour l'achat de ses constructions. C'était même plus, parce que n'importe qui qu'il voyait qu'il connaissait, il donnait de l'argent. On a eu à rencontrer trois filles dont une était enceinte. A celle qui était enceinte il a donné 25 000 francs CFA pour avance de trousseau. La deuxième, sortant chercher son fils à l'école, ce n'était même pas l'enfant du feyman, il a donné au fils de la deuxième un montant de 30 000. Et à la troisième qu'il a aussi rencontrée comme ça là, donc quand on faisait les tours, il a donné 50 000. Il larguait comme ça les billets de cinq mille, de dix mille. Moi-même, en se séparant, il a compté 70 000 comme ça là que prends le taxi avec. Et de surcroît, il est rentré comme ça là, il a récupéré tous ses enfants qu'il a eus à faire avec neuf mères différentes (Entretien).

Le propos de Paul ne s'arrête pas là. Il continue tout aussi admiratif :

(...) le gars-là est très fort. Un jour, il a frappé (arnaqué) un Norvégien (...). Quand tu lui demandes que tu as fait comment pour avoir tout cet argent, il te dit que « Le Bon Dieu avait donné mon argent à quelqu'un d'arrêter, je suis allé chercher » (Entretien).

Quand on interroge notre enquêté un peu plus en profondeur, on constate qu'il est décidément bien introduit dans le milieu. Et à ce titre, il connaît plus d'un feyman :

J'ai un autre ami, nous rapporte-t-il, il vient à peine de commencer, il n'a pas encore l'expérience. Il frappe seulement les petits lots, les 70 millions. Parfois, on l'attrape, mais il va chercher sa force au village. Il dépense 75000 francs CFA/jour. Celui qui est rentré avec 400 millions a 40 ans, celui qui frappe les petits lots a 29 ans. J'en connais beaucoup, beaucoup, certains sont en prison en Angola, etc. (Entretien).

L'examen de ce discours dont on pourrait soupçonner l'exagération, en même temps qu'il nous donne une idée des bénéfices que rapporte la feyman, montre combien la compagnie d'un feyman est valorisante. Cette réalité, plusieurs éléments peuvent aider à la comprendre au premier rang desquels il serait difficile de contourner l'environnement social dans lequel le jeune camerounais évolue. En effet, à un niveau holistique, les populations camerounaises, qui ont été marquées par le traumatisme de plusieurs décennies de crise économique et sociale, restent soumises, par la force des circonstances, aux impératifs de survie. Dans une telle configuration, l'impact de la dégradation généralisée des conditions d'existence affecte principalement les catégories les plus jeunes de la population, très souvent, à la quête d'un emploi susceptible de conserver un espoir de survie. Or, eu égard aux difficultés d'insertion socioprofessionnelle, le jeune est conscient que cette quête ne passe plus forcément et/ou uniquement par les itinéraires classiques d'ascension sociale. En même temps, sa préoccupation première reste l'accès à une position sociale honorable, très souvent, peu importe les procédés. Face à cette situation, le feyman passe aisément pour un *bao*, un « boss » un « grand » Il est, pour certains jeunes, un modèle de réalisation sociale, car il atteste, par son patrimoine économique, qu'il est possible de réussir autrement que par le paradigme scolaire ou bureaucratique. Il est le symbole de ceux qui réussissent illicitement dans les affaires avec, pour seule arme, le « flow », le « verbe », le « savoir parler ». C'est, du moins, ce qu'a confié Ngassa Richard, dit Garas, qui se réclame être le fondateur de la feyman au Cameroun à Nguemo (2009:1) en ces termes : « Le feyman est noble. Il ne tue pas. Il ne vole pas (!). Il n'agresse pas. Il ne tord pas le cou. Je suis noble. Je te compose et tu prends toi-même ton argent pour me le donner. » La séduction que ce personnage exerce sur les populations jeunes tient aussi au fait que, dans un environnement socioéconomique où une minorité s'est appropriée les mécanismes d'argent de l'Etat (Bayart 1997 ; Hibou 1999), le feyman entretient le rêve qu'il est possible de réussir, quelle que soit la voie.

Pour cela, il suffit d'être ingénieux, d'imaginer des astuces pour s'en sortir. Ici, il faut agir sans vergogne. Les moyens et les tactiques auxquels on a recours importent peu. D'ailleurs, la feymania n'est pas mal vue par certains jeunes qui y perçoivent une forme de « justice sociale », c'est-à-dire une sorte de revanche des exclus du système. En clair, dans un contexte où l'argent est dur à gagner par les moyens moraux (Séraphin 2000:240), il s'agit, pour le jeune qui fait face à une société bloquée, de trouver des stratagèmes pour « vivre au présent ». Dans cette direction, ce que dévoile un examen rigoureux de l'arrière-plan à partir duquel fleurit la production quotidienne des activités feymaniques dans les centres urbains au Cameroun, c'est non seulement des conditions socioéconomiques désastreuses, mais aussi une violence structurelle criarde. Fort de cela, Biaya (2000:22) a le regard vrai lorsque, analysant la situation des jeunes en Afrique urbaine contemporaine, il avance : « Ceux-ci appartiennent à des générations sacrifiées, sans avenir, en totale contradiction avec les objectifs affichés et les discours des gouvernants. Et c'est bien souvent contre l'Etat et leur propre société qu'ils doivent vivre, faisant leur, fût-elle illégale, cette maxime populaire : yamba match, match eza te (« Crée et saisis l'opportunité, car la loi ne fonctionne plus »). L'illégalité devient leur norme et leur territoire pour affronter une contre-violence étatique permanente. » La feymania peut donc se lire comme une réponse à la défaillance socioéconomique, comme une gifle à ceux-là qui marginalisent les populations et prospèrent sur le dos de la fortune publique. Le jeune Armel, élève en classe de 3<sup>e</sup> dans un collège privé, l'explique à sa façon quand il dit :

Dans toute société, il y a, comme chez nous, les riches et il y a les pauvres. Si les pauvres peuvent voler aux riches qui eux-mêmes volent à l'Etat et réussir, où est le problème ? Il y a quoi ? Tout ce qu'on veut, c'est les dos (l'argent) (Entretien).

Par ailleurs, pour de nombreux jeunes travaillés par l'inactivisme, le feyman est surtout célébré, car beaucoup voient en lui « *un investisseur économique* », « *quelqu'un qui donne le travail aux jeunes derrière les bizness qu'il fait* » pour reprendre les mots de Vidal, jeune technicien de 27 ans, au chômage. « Les feymen seraient ainsi des grands donateurs et des bienfaiteurs, valeurs qui leur procurent une certaine reconnaissance sociale (...). Les ressources économiques accumulées par le feyman lui permettent de se constituer tout un réseau de clientèle dans la société, de faire ombre à certains « baobabs » de la cité, de s'ériger en modèle de réussite sociale, malgré les voies insinueuses qu'il parcourt. En injectant une partie de ses « biens » dans l'humanitaire, le feyman cherche à masquer le côté répréhensible de ses activités » (Alawadi et Mimché 2007:289). Pour ces mêmes auteurs (Alawadi et Mimché

2007:280), « Aujourd'hui au Cameroun, ces nouveaux entrepreneurs du développement local entendent re-dynamiser le « village » par le biais d'aides, de dons, (construction d'écoles, de routes, de débits de boisson, réalisation de projets de développement agricole, etc.). Ils font irruption sur la scène sociopolitique comme de nouveaux « experts » du développement en œuvrant pour l'amélioration des conditions de vie des populations (...). »

La prégnance de l'argent ainsi que des biens matériels est également une modalité importante à prendre en considération pour cerner le succès que rencontre le feyman auprès des jeunes. C'est pourquoi il est intéressant de visiter la carte d'identité du feyman. Cette dernière, d'après le portrait qu'en dresse Malaquais (2001:101-118), est riche d'informations qui aident à cerner certaines raisons pour lesquelles le feyman est vénéré. Parmi celles-ci, il y a d'abord l'argent. Il faut le dire, ce qui particularise avant tout les feymen, c'est l'exubérance de leur portefeuille. On les sait très riches, à l'instar de Donatien Koagne et de ses épigones (Malaquais 2001:102). Qui plus est, ils sont capables, « en très peu de temps (...), de se retrouver en possession de centaines de millions, voire de milliards, etc. » (Towa 2002). Si, comme nous venons de le souligner, la possession des billets de banque compte parmi les éléments qui asseyent le feyman en tant que figure de la réussite, il faut surtout insister sur la séduction que les feymen exercent sur la jeunesse à travers les usages sociaux qu'ils font de l'argent qu'ils possèdent. Les utilisations du « grisbi » servent, avant tout, à frimer ou, pour parodier la pensée doxique, à « tempêter » en mobilisant une impressionnante batterie d'objets de modernité. Tout y passe : depuis le look que les feymen arborent et qui puise dans le registre des musiques urbaines américaines (en particulier le RnB, la Soul et le Hip-hop), jusqu'aux maisons cossues qu'ils occupent dans des quartiers chic, en passant par des vêtements de marque (Nike, Adidas ou encore Gucci, Dolce & Gabbana, Armani...), des téléphones portables dernier cri, et des véhicules de luxe (Lexus, BMW, Mercedes, Hummer, etc.). Tous ces objets peuplent les fantasmes de nombreux jeunes et constituent, pour ceux-ci, des signes extérieurs qui indiquent la réussite sociale. De là à l'identification de ces jeunes aux feymen, il n'y a qu'un pas qui est souvent vite franchi. C'est sans doute fort de cette observation que le philosophe camerounais Marcien Towa (2002) écrit : « Les feymen de toutes origines passent pour des grands, ils sont des modèles de réussite pour les jeunes. Ils voient graviter autour d'eux une foule de victimes de la crise, en quête de quelques miettes que les nouveaux riches ont la générosité de distribuer. »

Ce succès des feymen dans les imaginaires de la réussite des jeunes s'explique aussi par l'ingénieux usage que ceux-ci font de l'« ailleurs », de

l'extraversion qui, ainsi que le montre Malaquais (2001:104), apparaît comme « une dimension centrale de la feymania ». Dans ce sens, souligne le même auteur (Malaquais 2001:106), « les feymen ont recours à l'idée de partance pour attirer de nombreux jeunes aux yeux desquels l'étranger représente la terre promise ». Ceux-ci se laissent facilement embobiner, car le feyman est aussi « un voyageur », c'est-à-dire quelqu'un qui, très régulièrement, effectue des séjours en Occident où il opère d'ailleurs beaucoup plus. Cependant, parlant des paradigmes de la feymania, on aurait tort de restreindre notre regard aux seuls feymen.

### ***Les gestionnaires néo-patrimonialistes***

« Dans un contexte où le détournement de fonds devient un des moyens de promotion sociale » (Ela 1971:87), peut-on vraiment évoquer la figure du feyman en tant qu'itinéraire d'accumulation dans le Cameroun contemporain sans parler des fonctionnaires gestionnaires de crédits et néo-patrimonialistes ? Difficile de répondre par l'affirmative au vu et au su des liens de connivence qui se sont établis entre ces deux catégories. La plupart des feymen qui opèrent à l'intérieur du Cameroun « sont des chasseurs de marchés auprès des gestionnaires de crédits publics. Ils ont le secret de rendre nombre de ces derniers entièrement gentils au point de toucher deux, trois, quatre fois le coût réel du marché. En d'autres termes, les surfacturations fantaisistes, les marchés fictifs sont monnaie courante » (Towa 2002). Dans une telle perspective, « Quant à ceux qui attribuent les marchés, témoins de ces prouesses, comment des idées ne leur viendraient-elles pas, à eux aussi ? Pourquoi se contenteraient-ils des 20 ou 30 pour cent du montant des marchés attribués ? Ils ont appris à mettre en valeur leur signature : surfacturations bien au-delà de la mercuriale des prix pour que les 30 pour cent soient consistants, fournitures fictives, sociétés écrans, etc. Les responsables nominaux de celles-ci sont réduits parfois à la condition de simples employés, avec un salaire ou un pourcentage par marché exécuté. Certains gestionnaires audacieux ont même créé des sociétés ouvertement à leur nom, pour s'attribuer des marchés à des conditions faciles à imaginer » (Towa 2002). Toutes ces réalités montrent à suffisance les relations de concubinage qu'entretiennent l'Etat et les réseaux mafieux au Cameroun. Par ailleurs, elles influencent également le système symbolique de la réussite des jeunes en ce sens qu'à parler des gestionnaires de crédits publics, on s'entend répondre :

La chèvre broute là où elle est attachée », « mon frère, la bouche qui mange ne parle pas », ou encore, « le Cameroun est comme ça, on va faire comment, moi-même ci, tu penses qu'on me met là-bas en haut, je ne prends pas pour moi ? (Entretien).

Dans les imaginaires quotidiens, il n'y a pas que le feyman, au sens strict du terme, qui s'affirme comme un modèle. La multiplication des actes d'enrichissement illicite et d'abus de biens sociaux (Les Cahiers de Mutations 2007), ainsi que l'admiration que beaucoup vouent aussi bien aux gestionnaires de crédits publics qu'à ceux qui gagnent les marchés publics nous forcent à penser qu'il existe un autre modèle de feymania : celui du fonctionnaire ou de l'entrepreneur qui gère un budget de manière néo-patrimoniale. C'est, du moins, l'économie de la conversation que nous avons eue avec Franck, un jeune chômeur de 20 ans, pour qui ceux qui gèrent les crédits ou les budgets de l'Etat, à l'instar des directeurs généraux (DG), des directeurs des affaires administratives et financières (DAF) et, plus largement, des personnalités qui occupent des postes où ils ont la possibilité de disposer d'un budget et ont un pouvoir de décision économique important, peuvent être considérés comme des exemples de personnes qui ont réussi dans la société.

Pour moi, ils ont réussi leur vie en ceci qu'il y a certains petits pb (problèmes) qu'ils ne peuvent plus avoir. Un DG, il ne peut plus avoir certains petits pb. Par exemple, pour faire vivre sa famille, son village. Ils sont à l'aise, ils ont le potentiel pour vivre ou faire vivre ceux qui sont autour d'eux. Un gars comme Blaise, il y a les petits problèmes qu'il résout dans la famille. Il vient en aide à ses frères et sœurs. Un autre comme Nicolas, tous ses frères ont des maisons. Ils ont beaucoup de revenus à telle enseigne qu'un frère ou un ami d'un DG ne peut pas être mal à l'aise. Ils ont de grands projets, du genre faire des plantations qui vont aider la famille, le village. Ils sont assis matériellement, moralement. Il y a des problèmes qui ne peuvent plus les atteindre, ce qu'on appelle ici au quartier les problèmes de **cent francs**. Par exemple, Nicolas s'est engagé à payer les frais de scolarité des villageois depuis plus de cinq ans aujourd'hui. Cela signifie qu'ils sont d'abord riches et que, s'ils veulent vivre seuls, il peut vivre et faire vivre plusieurs générations de sa famille. C'est un homme qui a réussi, il est aisé et donne dans ce sens. Et donc, pour moi, un homme de ce niveau, de ce grade a déjà réussi sa vie. Par exemple, son frère a tel projet, il finance le projet même si par derrière il sait que son frère ne fait rien avec. Et la reconnaissance que tout le village a derrière lui, il apporte de l'aide aux autres. Parce que, financièrement, un homme qui n'a rien ne peut rien donner. Pour réussir, il faut atteindre un certain niveau, et pour moi, ils ont atteint ce niveau (Entretien).

Ainsi, pour certains jeunes, à l'exemple de Franck, les fonctionnaires gestionnaires de crédits se présentent comme des modèles de la réussite. Cette réalité peut s'expliquer par plusieurs raisons. La première réside en ceci que, dans un contexte de précarité, les gestionnaires de crédits se démarquent parce qu'ils ont accès à d'importantes ressources économiques ou, pour parler comme certains de nos enquêtés, « parce qu'ils ont beaucoup

d'argent ». Le deuxième élément qui fait en sorte que le fonctionnaire gestionnaire de crédits soit considéré comme un modèle, c'est parce qu'« il a la main large ». Autrement dit, c'est parce qu'il redistribue les ressources auxquelles il a accès à ses clients, en l'occurrence sa famille, son village, etc., que l'image du DG, du DAF, du chef de projet ou de tout autre responsable ayant une certaine « autonomie financière » attire le jeune. Pour mieux cerner la manière avec laquelle cette réalité se dynamise dans la société camerounaise actuelle, la notion de néo-patrimonialisme semble opportune. Pour Médard (1981:122-123), ce dernier terme désigne « (...) la confusion de la chose publique et de la chose privée, qui est tant généralisée en Afrique qu'on en arrive à mettre en question la notion même d'Etat, laquelle, justement, repose sur cette distinction. Le néo-patrimonialisme a pour résultat de personnaliser les relations politiques en ressources économiques .»

En scrutant le contexte camerounais, dire des fonctionnaires gestionnaires de crédits qu'ils sont néo-patrimonialistes, c'est reconnaître qu'ils gèrent les ressources de l'Etat de la même manière qu'ils managent les affaires domestiques et profitent de l'accès aux ressources économiques dont ils disposent pour procurer diverses sortes d'avantages à leurs clients et proches. Dans le cas des jeunes, il peut s'agir de l'octroi d'une bourse d'étude, d'un emploi, d'un marché public ou encore d'une sorte de favoritisme pour que ceux-ci réussissent à des concours administratifs. Franck, à qui nous avons demandé si, malgré les détournements de fonds et autres pratiques d'enrichissement délictueuses qu'on lui reproche,<sup>4</sup> la figure du DG peut toujours être considérée comme valorisante, répond :« *Pourquoi pas, à partir du moment où il satisfait sa famille ?* »

Dans une telle configuration, il n'est pas rare que certains jeunes, parce qu'ils bénéficient des largesses de certains hauts cadres et fonctionnaires néo-patrimonialistes en viennent, très souvent, à justifier leurs actes d'enrichissement illicites. Enfin, le néo-patrimonialisme s'accompagne souvent du tribalisme qui peut être perçu comme le prolongement du népotisme à une échelle plus vaste qui va au-delà de la famille – comme, par exemple, celle de la tribu, de l'ethnie. Pour rendre compte de la manière avec laquelle la figure du fonctionnaire gestionnaire de crédits et néo-patrimonialiste s'est imposée dans les imaginaires du succès des jeunes, il est intéressant de constater que certains parmi eux reconnaissent, en reproduisant quotidiennement les « frappes » (escroqueries) de leurs aînés, que ceux-ci, à travers leurs comportements, sont des figures destinées à être imitées. Une sociologie au ras du sol de l'imaginaire de l'accumulation de certains fonctionnaires camerounais suffit, sur ce point précis, à nous conforter dans notre analyse :

Aujourd'hui, nous a confié un fonctionnaire, c'est tout le monde qui veut être nommé, avoir les grands postes, les C.A (véhicules immatriculés Corps Administratif), surtout parmi les jeunes. Dès que tu sors de l'école, tu veux avoir un grand poste. Tu sors de l'Enam (Ecole nationale d'administration et de magistrature), tu veux être directement nommé sous-préfet, préfet, tu veux être affecté dans les services centraux. Tu sors du Cuss (Centre universitaire des sciences de la santé),<sup>5</sup> tu veux être médecin-chef. Les gens veulent les postes, ils veulent l'argent, mais ils ne veulent pas travailler. Si tu les affectes en brousse, ils négocient pour ne pas partir. Tout le monde veut construire de grandes maisons. Tu vois des gens qui quittent la craie pour aller aux impôts, oubliant que tout ça, c'est l'État ... Dès que tu as ton quelqu'un, on te nomme, même si tu viens à peine de sortir de l'école. On dit : l'intéressé aura droit aux avantages de toutes sortes prévues par la réglementation en vigueur, etc. (Entretien) ».

Dans ce sens, beaucoup de jeunes envient les postes de gestionnaires grâce auxquels leurs aînés ont pu se construire de belles maisons. Ils reconnaissent, pour parler comme Vidal :

À leur place, j'aurais fait de même. J'aurais mangé ma part. Tout ça, ce sont les avantages de service. Je prends mon pourcentage. S'ils veulent, qu'ils m'arrêtent, personne n'est éternel, ma famille va rester vivre avec » (Entretien) ».

Ces jeunes ont fini par intégrer dans leurs représentations du succès que le détournement des deniers publics s'avère un artifice payant. Un tel ancrage symbolique de l'ascension sociale a surtout été rendu possible par le système d'impunité dont jouissent ceux que nous pouvons appeler, à la suite des travaux de Bayart *et al.* (1997), les « criminels de l'Etat ». Dès lors, ce qui ressort de nos investigations sur le terrain, c'est que, même si dans les discours, certains jeunes se prononcent contre ces pratiques corruptives, il n'en demeure pas moins vrai que, d'un point de vue strictement praxéologique, ils se disent souvent prêts, si on leur confiait les mêmes responsabilités, à se comporter de manière identique.

### Conclusion

Mettre en évidence quelques figures significatives qui, aux yeux des jeunes de la ville de Yaoundé, symbolisent l'accomplissement social, tel est le but que nous nous sommes assigné tout au long de cette réflexion. Pour l'atteindre, il nous a fallu déceler, dans l'aujourd'hui de leur existence, les indices à travers lesquels, conscients que « les choses ont changé », ils s'efforcent d'affirmer leur volonté de vie. Questionnant les changements survenus, ces vingt dernières années, dans le registre des références de la réussite sociale,

nous avons pu montrer que, face au discrédit qui affecte le statut autrefois valorisant dont jouissait le diplômé et/ou le fonctionnaire, de nouveaux archétypes sont apparus. Ceux-ci s'adosent sur le ludique et la quête de l'enrichissement facile. L'audience que connaissent ces modèles ne peut se comprendre si l'on s'interdit, parmi les facteurs de leur étiologie, de faire mention de l'inflation du chômage, de l'importance, de plus en plus accrue, des flux entre les sociétés qui contribue à l'élargissement, dans les imaginaires des jeunes, de l'horizon des possibles et de la responsabilité complice et active du politique.

Ce serait cependant tronquer la réalité que de penser que l'on assiste aux obsèques des modèles classiques auprès des générations contemporaines. Les masses qui, chaque année, se ruent vers les concours administratifs en espérant intégrer la fonction publique sont là pour le montrer. Par ailleurs, la jeunesse n'étant pas homogène, on aurait tort de penser que la figure de l'intellectuel ne séduit plus. Banégas et Warnier (2001:10) ont, de ce point de vue, l'intuition féconde lorsqu'ils écrivent que des chercheurs et « ... des hommes d'Eglise qui ne roulent pas en Mercedes ... n'en sont pas moins d'éminentes figures de la réussite, jaugée à d'autres critères que le succès mondain ». Fort de ces observations, il faut renoncer à interpréter les changements qui affectent l'univers des références du succès social et politique au Cameroun en termes de rupture absolue. Certes, des inflexions existent. Mais il y a aussi des hybridations. Dans cette perspective, si l'itinéraire de la réussite par l'institution scolaire n'est plus la seule terre promise à partir de laquelle sont susceptibles de ruisseler le lait et le miel, elle symbolise encore, aux yeux de milliers de personnes, *l'espoir d'être un jour « quelqu'un » et/ou « d'avoir son quelqu'un quelque part »*.

C'est en prenant en considération cette ambivalence qu'ailleurs, nous avons montré, d'une part, qu'insérés dans une conjoncture difficile, certains jeunes sont contraints de trouver des itinéraires d'accumulation qui, quand ils ne divorcent pas des voies classiques, s'enchâssent à la trajectoire qui, cristallisée autour de la réussite par l'école, tenait une place privilégiée dans les choix d'avenir des anciennes générations. D'autre part, ils montrent que, si l'école n'est plus l'unique source du bonheur, elle reste le creuset symbolique d'un futur meilleur pour une partie non négligeable d'autres jeunes (Manga 2007:76-84). On peut donc dire que, tout comme n'importe quel individu, les jeunes sont des « hommes pluriels » (Lahire 1998) dont il serait naïf de réduire les imaginaires de la réussite aux seuls paradigmes ludiques et feymaniques.

Nous n'avons cependant pas questionné d'autres figures qui font sens pour les jeunes, comme l'illustrent les cas des entrepreneurs économiques

qui évoluent dans le secteur privé. L'on doit également reconnaître que le traitement de la hantise du rêve migratoire et celui de l'obsession de la recherche du gain à tout prix qui sont le ciment de ces paradigmes n'ont pas été abordés de front. Tout comme ne l'a pas été celui des ressources symboliques qui, aux yeux des jeunes, aident à clarifier l'ascension sociale d'une tierce personne. Enfin, on pourrait trouver qu'à travers les modèles dont nous avons fait l'économie, s'exhale une senteur pessimiste. Pareil constat, même s'il peut être argumenté, nous force à indiquer, non pas pour nous dédouaner – mais peut-être aussi –, que nous nous sommes efforcé au maximum de tenir compte de nos données de terrain. Cela ne doit néanmoins pas faire oublier que d'autres répertoires d'actions existent, qui attestent du désir des jeunes de se mobiliser afin de rappeler l'urgence, dans la société camerounaise, de militer pour d'autres valeurs que celles construites sur l'évanescence.

### Notes

1. Cette étude est extraite d'un travail de recherche plus large touchant aux imaginaires contemporains de la réussite sociale des jeunes de la ville de Yaoundé. Ses résultats ont été présentés lors d'un exercice académique au département de sociologie de l'Université de Yaoundé I. Nous sommes reconnaissant à Armand Leka, Désiré Manirakiza et Gérard Amougou d'avoir parcouru les versions antérieures de ce texte.
2. On peut également mentionner ici les comédiens, promoteurs culturels, musiciens, stylistes, plasticiens, danseurs, chorégraphes, etc.
3. Les appellations par lesquelles on catégorise les *feymen* sont plurielles. Outre ce que rapporte Malaquais, Alawadi et Mimché (2007:273) relèvent d'autres grammairiales variables selon leur ancrage géographique.
4. Cf. Affaires Ondo Ndong, Gilles Roger Belinga, etc. Ces affaires, et bien d'autres, ont culminé au mois d'avril 2008 (avec les arrestations de deux anciens ministres de la République au Cameroun. Voir *Cameroon Tribune* n° 9069/5268 du mardi 1er avril 2008) et au mois d'août 2008 (avec l'arrestation de l'ancien secrétaire général à la présidence de la République. Lire *Cameroon Tribune* n° 9157/5356 du jeudi 07 août 2008) – faits sans précédent – s'insèrent dans une dynamique plus large qui est celle de l'« Opération épervier » (Sur ce sujet, se référer à *Jeune Afrique Economie* n° 373). Mise sur pied en 2005 (Cf. *Cameroon Tribune* n° 8273/4472 du 24 janvier 2005), l'« Opération épervier » est le nom-code de la campagne contre la corruption lancée par le président Paul Biya.
5. Devenu, depuis, la Faculté de médecine et de sciences biomédicales (FMSB).

## Bibliographie

- Alawadi, Zelao & Mimche, Honoré, 2007, « Sociologie d'un nouvel itinéraire d'accumulation et de promotion sociale chez les jeunes Camerounais : le phénomène des « feymen », *Stratégies de population et stratégie de développement : convergences ou divergences* Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Institut de formation et de recherche en Population, Développement et Santé de la Reproduction, pp. 273-292.
- Akoun, André et Ansart, Pierre (éd), 1999, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert/Seuil.
- Awondo, Patrick, 2004, *Loisir et socialité à Yaoundé. Contribution à une sociologie du ludique au Cameroun*, mémoire de maîtrise en sociologie, Université de Yaoundé I.
- Awondo, Patrick, 2006, *Loisir et mode au Cameroun. Analyse de la culture ludique à Yaoundé*, mémoire de DEA en sociologie, Université de Yaoundé I.
- Banégas, Richard et Warnier, Jean-Pierre, 2001, « Nouvelles figures de la réussite et du pouvoir », *Politique africaine*, n° 82, juin, Paris, Karthala, pp. 5-21.
- Bayart, Jean-François *et al.*, 1997, *La criminalisation de l'Etat en Afrique*, Bruxelles, Complexe.
- Biaya, Tshikala, 2000, « Jeunes et culture de la rue en Afrique urbaine (Addis-Abeba, Dakar, Kinshasa) », *Politique africaine*, n°80, décembre, Paris, Karthala, pp. 12-31.
- Dscn, 2002, « Deuxième enquête camerounaise sur le cadre de vie des populations à Yaoundé et à Douala », (Cavie).
- Ela, Jean-Marc, 1971, *La plume et la pioche. Réflexion sur l'enseignement et la société dans le développement de l'Afrique noire*, Yaoundé, Clé.
- Ela, Jean-Marc, 1994, *Afrique : l'irruption des pauvres. Société contre ingérence, Pouvoir et Argent*, Paris, L'Harmattan.
- Hibou, Béatrice, 1999, « De la privatisation des économies à la privatisation des Etats », in Hibou, Béatrice, *La privatisation des États*, Paris, Karthala, pp. 11-67.
- Kundera, Milan, 1993, *L'immortalité*, Paris, Gallimard.
- Lahire, Bernard, 1998, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action collective*, Paris, Nathan.
- Malaquais, Dominique, 2001, « Arts de feyre au Cameroun » *Politique africaine*, n° 82, juin, Paris, Karthala, pp. 101-118.
- Manga, Jean-Marcellin, 2007, *Les dynamiques des modèles sociaux au Cameroun. Esquisse d'une sociologie des imaginaires de la réussite sociale et politique de la jeunesse urbaine de Yaoundé*, mémoire de maîtrise en sociologie, Université de Yaoundé I.
- Manga, Jean-Marcellin, 2009, *Jeunesse urbaine camerounaise, créativité sociale et contestation politique. Analyse de quelques modes d'expression et d'action d'une catégorie sociale*, mémoire de DEA en sociologie, Université de Yaoundé I.
- Médard, Jean-François, 1981, « L'État clientéliste transcendé ? », *Politique africaine*, n° 1, mars, Paris, Karthala, pp. 120-124.

- Morin, Edgard, 1958, *Le cinéma ou l'homme imaginaire. Essai d'anthropologie*, Paris, Gonthier.
- N'da, Paul, 1987, *Les intellectuels et le pouvoir en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.
- Nga Ndongo, Valentin, 1993, *Les médias au Cameroun : mythes et délires d'une société en crise*, Paris, L'Harmattan.
- Polo, Raffaele & Dietschy, Paul, 2006, « Le football africain entre immobilisme et extraversion », *Politique africaine*, n° 102, juin, Paris, Karthala, pp. 173-187.
- Rosny, Éric (de), 2002/5, « L'Afrique des migrations : les échappées de la jeunesse de Douala », *Études*, T. 396, pp. 623-633.
- Takou, Théodore, 2006, « La figure du footballeur camerounais. Société, dissidence, pouvoir et argent dans les villes camerounaises », Noutcha, Roger (éd.), *Le sport au pluriel : Approches sociologique et politique des pratiques*, Paris, Université Marie Bloch, pp. 261-283.

### **Webographie**

- Harscoët, Johann, 2006, « L'industrie du Football et ses centres de formation « Tu seras Pelé, Maradona, Zidane » ou ... rien ».
- [En ligne]. URL: <http://www.mondediplomatique.fr/2006/06/HARSCOET/13536>
- Nguemo, Jean-Paul, 2009, « Ngassa Richard dit Garas « Je suis le fondateur de la feymanie au Cameroun ». [En ligne] : URL : [www.wagne.net/messenger/messenger/0501/14/feyman.htm](http://www.wagne.net/messenger/messenger/0501/14/feyman.htm)
- Ohl, Fabien, 2001, « Les usages sociaux des objets : paraître « sportif » en ville ». [En ligne] : URL : <http://www.erudit.org/revue/1s/2001/v24/n1/000165ar.html>

### **Articles de presse**

- Les Cahiers de Mutations, 2007, Vol. 042, février.
- Towa, Marcien, 2002, « Le défi de la question unitaire », in *Les Cahiers de Mutations*, Vol. 05, septembre.

### **Discographie**

- Valsero, Politiquement incorrect, Yaoundé, 2008.



## **Women and Conflict Management in Selected Market Places in Southwestern Nigeria**

Molatokunbo Seunfunmi A. Olutayo\*

### **Abstract**

Most markets in Africa are of the informal type with the women being, perhaps, the most important stakeholders. Since the pre-colonial period, women, even though under the indirect control of their male counterparts, are the 'market-women' responsible both for buying and selling. It is hardly an accepted norm that men sell their products themselves, neither are 'responsible' men expected to purchase their needs from the market. To date, these are still common practices as women, in a way, dominate activities at the informal market place. Consequently, these women are important stakeholders in the management of conflict within the market space. However, not much attention has been given to an in-depth consideration of this all-important role of women in conflict management at the market place. This paper attempts a critical assessment of how peace is sustained within the market space, courtesy of the 'market women'. Through a triangulation of both quantitative and qualitative research methodologies involving the use of secondary and primary data, the paper reveals basic causes of conflict within the market place, and its maintenance and the process of engendering peace by the women. The paper posits that a neglect of women in conflict management at the market place is a negation of peace in any society.

### **Résumé**

La plupart des marchés en Afrique sont de type informel dans lesquels les femmes sont, peut-être, les acteurs les plus importants. Depuis la période précoloniale, les femmes, même si elles sont sous le contrôle indirect de leurs homologues masculins, sont les « femmes du marché » responsables tant de l'achat que de la vente. Que les hommes vendent leurs produits eux-mêmes n'est guère une norme acceptée, et les hommes « responsables » ne sont pas non plus censés acheter eux-mêmes ce dont ils ont besoin au marché. À ce jour, ce sont encore des pratiques courantes étant donné que les femmes, d'une certaine manière, dominent

---

\* Institute of African Studies, University of Ibadan. Email: kunbo@yahoo.ca

les activités sur le marché informel. Par conséquent, ces femmes sont des acteurs importants dans la gestion des conflits au sein des marchés. Cependant, peu d'attention a été accordée à une analyse approfondie de ce rôle primordial des femmes en matière de gestion des conflits au sein des marchés. Cet article tente de mener une évaluation critique de la façon dont la paix est maintenue au sein des marchés, grâce à la courtoisie des « femmes de marché ». Grâce à une triangulation de méthodologies de recherche quantitatives et qualitatives impliquant l'utilisation de données secondaires et primaires, cette étude révèle les causes fondamentales de conflit au sein des marchés, et le processus de consolidation de la paix par les femmes. L'article pose comme principe que la négligence des femmes dans la gestion des conflits au sein des marchés est synonyme de négation de la paix dans toute société.

### **Introduction and Statement of the Problem**

Nigeria, a member of the United Nations, has signed many international instruments, treaties and conventions. Such instruments have emphasised that member nations put in place all the necessary mechanisms needed to eliminate gender discrimination, ensure equality and human dignity to all men and women. In recent times, especially since the 1970s when there was increased attention to gender as a vital issue in development, within the context of improving the participation of women in the development process, gender roles in managing conflict have come to the fore (FGN 2006:8).

With the declaration of the United Nations Decade for Women 1975-1985, issues regarding the marginalisation of the vast majority of women in African societies were taken seriously. In addition, during this period the discourse of Women in Development was articulated. The argument here was that women's work and roles in the society have been devalued, and the different ways in which development strategies have contributed to women's marginalisation and oppression have been denied (Sen and Grown 1988:12).

Women in Development emerged, to a large extent, as a response to advocating greater involvement of women in the economy, but neglected to consider the context within which women do their work. With the introduction of the Millennium Development Goals, attention is now drawn to pursuing gender sensitive policies – goal three of the MDGs – aimed at achieving gender equality and women's empowerment. To meet these, there is a need to further understand how women contribute to peacemaking and peace building in all facets of human society (FGN 2010:9).

It is a well known fact that the social relations and activities of Nigerian women are largely governed by patriarchal systems of socialisation and cultural practices which favour the interests of men. A high percentage of women's employment is restricted to low income generating activities

concentrated within the lower levels of the unregulated informal sector. Even the men engaged within the informal sector have the upper hand over the women for they are predominantly engaged in higher income-generating activities. Women represent 87 per cent of those employed in the service sector, which involves predominantly informal and unregulated forms of employment (Nwaka 2005:16). Being more visible at the informal market place, therefore, their roles in maintaining peace can be best understood with a view to explain how they may be better empowered.

### **Aims and Objectives**

In order to address the problem identified above, this paper focuses on the following objectives. First, the paper examines the importance of markets in any society as a focus of interaction, whether it is economic, political or social. Second, it identifies women's roles in informal markets. Third, attempts are made to identify the roles of women in conflict management. Fourth, using the data collected in two selected major markets in Ibadan, the paper highlights the type of conflicts that arises in the market place and the processes through which women tend to resolve conflict. The paper further analyses women's own peace initiatives. Finally the paper suggests strategies for improving upon how women manage conflicts in the market places.

### **Conceptual Clarifications for the Study**

- Conflict is defined as a struggle or contest between individuals with opposing needs, ideas, beliefs, values, or goals.
- Conflict Management is the long-term management of disputes and conflicts, which may or may not lead to resolution.
- Illiterates are individuals who have little or no education; especially being unable to read or write.
- Literates are described as individuals who are knowledgeable or educated in a particular field or fields.
- Traditional markets: Marketing takes place, mainly, on 17-day basis; without standard shops and located in traditional compounds.
- Modern markets: Organised in a well structured pattern; marketing is on a daily basis; and located around middle class areas.

### **Theoretical Conceptualisation of Conflict and Conflict Management**

Conflict can be said to be an integral component of human functioning, and an unavoidable component of human activity. Though it has been manifested in diverse ways over the years, the concept could be classified according to a myriad of parameters and variables, and this creates difficulty in formulating an operational and exact definition. Conflict refers to disputes, disagreements,

quarrels, and struggles, fights and wars between individuals, groups and countries. Since different groups and individuals have diverse interests, the aims of some groups conflict with those of others. Thus conflict is an integral part of human life that often emerges when parties involved compete over certain goals, values or interests. Conflict can be referred to as a situation of dispute between and within interest groups. It can also be as a product of healthy competition for power or views within organisations or between individuals. That is, a sort of disagreement between two parties or group over something vital to both of them. According to Adesoji *et al.* (2012:165), irrespective of any phenomenon that results from conflict or those accompanying it, conflict is itself a sociation.<sup>1</sup> As such, Albert (2001:59) posits, conflict is also a critical mechanism through which goals and aspirations of individual group or group of individuals are articulated.<sup>2</sup> Robbins (1998:434) postulates that:

Conflict is a process that begins when one part perceives that another party has negatively affected, or is about to negatively affect, something that the first party cares about.

Throughout history, particular perceptions have developed regarding conflict. The so-called traditional view, which was primarily based on attitudes that prevailed about group behaviour in the 1930s and 1940s, maintained a rigid, formalistic approach to conflict. Conflict was regarded as dysfunctional and had to be avoided at all costs by role-players. The more modern approach originated in the discourses and precepts of human relations. It is now generally accepted that conflict should be measured in terms of functionality, that is, whether it is manifested as functional and contributes to personal or organisational growth, or whether it is dysfunctional and impedes groups or individual performance (Alper, Tjosvold, and Law 2000; Caudron 2000). It remains a fair assumption that if an individual experiences conflict as destructive and dysfunctional, subsequent behaviour will be adjusted correspondingly, and that such behaviour will impact negatively on the individual's wider sphere of influence (Womack 1998). Under such conditions, within an organisational context, non-achievement of stated goals and non-performance then becomes a logical consequence. This essentially argues that dysfunctional conflict between individuals will impact negatively on organisational performance. In short, the concept of conflict is two-fold in nature. It can either be dysfunctional which is destructive, and can lead to loss of lives, properties and strikes. On the other hand, conflict can be constructive in nature. This reflects the differences and variety of human opinion and activity which exists in any free society. This view, one should note, is applicable in the market which is situated in an informal setting.

Coser (1967:232) defined conflict as a struggle over values, claims, status and scarce resources, whereby the aim of the opposing parties is not only to gain the desired values but also to neutralize, injure or eliminate rivals. As individuals or groups interact, the method used and their consequences may generate or lead to conflict. Conflict is synonymous with hostile engagement between or among individuals or groups of individuals due to perceived incompatibilities. It is largely a state of incompatibility among values, when the achievement of one value can be realised only at the expense of some other values which may arise within a single organisation pursuing multiple goals.

Conflict, be it communal, religious, ethnic or otherwise, which is a form of struggle to resist or overcome the contest of opposing forces or powers, a state or condition of opposition, antagonism or even discord between two people or between a group or another, in recent times has increased tremendously and it has become so rampant that it has become a daily affair. It is however important to note that no matter how hard we try to avoid conflict it does periodically enter our lives.

According to Wall and Callister (1995:520), conflict is a process in which one party perceives that its interests are being opposed or negatively affected by another party. The African Centre for the Constructive Resolution of Disputes (ACCORD 2002:4) also argues in a similar vein that conflict is ‘... a state of human interaction where there is disharmony or a perceived divergence of interests, needs or goals’. There is a perception that interest, needs or goals cannot be achieved due to interference from the other person(s).

To Rahim (1992:25), conflict is an interactive process manifested in incompatibility, disagreement, or dissonance within or between social entities. When conflict occurs, the following factors seem to be present. There are at least two independent groups.

(a) The groups perceive some incompatibility between themselves.

(b) The groups interact with each other in some way (Rahim 2002:208).

In many cases, a simple disagreement between people, if unresolved, may escalate into avoidance, inability to do things together, verbal assaults and resentment. It causes a great degree of discomfort, anger, frustration, sadness and pain. Conflict in most cases is inevitable. However, the results of conflict are not predetermined. Conflict might escalate and lead to non-productive results, or conflict can be beneficially resolved and lead to general satisfaction. Therefore, learning to manage conflict is integral to a high-performance team. Although very few people go looking for conflict, more often than not, conflict results because of mis-communication between people with regard to their needs, ideas, beliefs, goals, or values. Conflict management is the principle

that all conflicts cannot necessarily be resolved, but learning how to manage conflicts can decrease the odds of non-productive escalation.

Conflict management involves acquiring skills related to conflict resolution, self-awareness about conflict modes, conflict communication skills, and establishing a structure for management of conflict in the environment (Khun and Poole 2000:560). Conflict management involves implementing strategies to limit the negative aspects of conflict and to increase the positive aspects of conflict at a level equal to or higher than where the conflict is taking place (Bodtker and Jameson 2001:262). Furthermore, the aim of conflict management is to enhance learning and group outcomes effectiveness or performance in organisational setting (Rahim 2002:210). It is not concerned with eliminating all conflicts or avoiding conflict. Conflict can be valuable to groups and organisations. It has been shown to increase positive group outcomes when managed properly (Alper, Tjosvold, and Law 2000:627). Conflict management styles have been and continue to be measured by a variety of different conceptual schemes. One of the first conceptual schemes for classifying conflict revolved around a simple cooperation-competition dichotomy (Deutsch 1949). While numerous researchers proposed revisions of this framework, Rahim and Bonoma's (1979) conceptualisation has been one of the most popular. They differentiated the styles of resolving interpersonal conflict into two basic dimensions: concern for self and concern for others. The first dimension explains the degree (high/low) to which a person attempts to satisfy their own concerns, while the second dimension explains the degree to which an individual tries to satisfy the needs or concerns of others. Combining the two dimensions mentioned above results in five specific styles of conflict management. These are integrating, obliging, dominating, avoiding and compromising. Integrating is characterised by both high concerns for self and for others, while an avoiding style is associated with both low concerns for self and for others. An obliging style involves low concern for self and high concern for others; conversely a dominating style is characterised by high concern for self and low concern for others. Compromising is associated with intermediate concern for both self and others. It has been argued that individuals select among three or four styles in managing conflicts.

It is this position that seems to inform conflict management in informal markets in Southwestern Nigeria. Conflicts and their management seem to arise due to misunderstandings bordering on divergent needs, ideas, beliefs, goals, or values. And the intention to manage is to enhance a deeper understanding among parties to any conflict. As such, it seems, conflict management in the informal markets studied enhances learning among participants. To ensure this, the market leaders, in the performance of their roles as 'third parties' are not expected to take sides as such behaviour

would not enhance their relevance as executives.<sup>3</sup> Or else, their continued existence would be threatened.

Mary Parker Follet (1886-1933) analysed conflicts in the organisation and she regarded conflict as a natural adjunct of the working of the organisation. She advocated the constructive methods of dealing with conflicts and hence viewed conflicts as 'constructive conflicts' and not always as 'destructive conflicts'. She advanced three methods of resolving conflicts in an organisation.

*Domination:* This is the easiest way to resolve a conflict where victory of one side over the other side usually results. However, it is not suitable for the health of the organisation in the long run.

*Compromise:* Under this, each side gives up a part of its demands and settles the conflict. However, rarely would one side wish to compromise, since it involves giving up a part of the demands and hence a compromise solution always has to be brokered down by mediation or by an external party. Even then, it is the most widely accepted method of resolving conflicts.

*Integration:* Here the desires of both the parties are integrated and a 'win-all' situation is created where neither side has to sacrifice its desires. This author also outlines the following steps to achieve integration:

- (i) Bringing differences into the open is the first step for the integration of conflict. It becomes easier to integrate when one actually knows the real discordant issue between the two parties. Often it is observed that the real issue is of a very minor nature and is hidden behind the plethora of disputes of a secondary nature. Hence finding the real issue is often very difficult and once it is found the rest of the exercise is fairly easy.
- (ii) Breaking up the whole is the second step in integration. Here the demands of both parties are broken down into constituent parts. It means analysing the psychological implications of the demands of each side to see which could be specifically met and which were merely symbolic of a desire and could be satisfied in any other way.
- (iii) Anticipating the way that the conflict would head once certain proposals are prepared and presented to the parties. It is akin to playing a game of chess where all moves are prepared responses.

Mary Parker Follet is seen as one of the earliest behaviouralists, as she was among the earliest scholars to analyse organisational behaviour. She analysed the concepts behind conflicts which resulted inside organisations, and provided meaningful ways to solve conflict by suggesting the concept of 'conflict integration'. She also talked of leadership, authority and control. She rejected

the 'Trait Theory' of leadership style and advanced the concept of situational variables regarding leadership roles.

The leadership style in a given setup is a function of three variables, namely, the leader, the follower, and the situation. She hence advanced the concept of situational control. Follet also suggested the concept of 'Cumulative Responsibility', which, according to her, should be inculcated in the workers. According to her, it is important that the workers realize their individual responsibility, but the realisation of just individual responsibility does not help. Instead, workers should be made to realize 'joint responsibility' via their units as it automatically solves the problem of coordination. The study adopts this line of argument in explaining conflict and conflict management in the market place.

### **Informality within the Market Space: The Place of Women**

Gender inequalities are complex. They are embedded and reflected in the political and economic structures of a country which generate specific types of exploitation and domination. Such inequality also reflects the way the society is structured in terms of cultural values and social norms, which in most cases are patriarchal in nature. Inequality thus, can lead to the exploitation of women, subjecting them to discrimination, exclusion and violence (Fraser 1997:12).

Access to employment in many countries is characterised by sharp inequalities. Such inequalities in labour markets are remarkably persistent and deeply embedded across diverse development actions. The overall structure of employment and the distribution of employment across sectors and gender have significant implications for the well-being of a nation and for poverty reduction. Women tend largely to be more disadvantaged compared to men in most spheres, including the labour market.

In many developing countries, economic liberalisation has given rise to an increase in informal employment, which has affected women disproportionately. Informal employment is a greater source of employment for women than men in most developing countries. Such patterns include their being concentrated in the most casual and exploitative segments of informal work (ILO 2008:14). The concept of informal employment captures employment relations that are not governed by formal economic regulations and/or basic legal and social protection. It includes different kinds of work which are akin to survival strategies with low returns that people resort to when economies stagnate (UNRSD 2010:111). Research has shown that workers in informal employment earn less, have more volatile income, lack access to basic public services and protection, and face high risks of poverty compared to workers in formal employment (Chen *et al.* 2005). Women are over-represented in the informal sector (Heintz 2009).

In recent times, as many countries including Nigeria were hit by the global economic crisis, many people in the formal sector have been forced to look for income in the informal sector (Horn 2009). The informal sectors in Nigeria, as in other countries, are made up of two groups which reflect the opportunities created by the world capitalist system. These are the workers who have traditionally been occupied there, and latterly those whom the global economic crisis forced out of formal work, mostly men.

The informal sector in the economy, under which the market falls, is more easily accessible to the masses of Nigerians than the formal sector. Thus women constitute the majority in the area of self-employment in trading and running of informal business ventures. This is because only small capital in the form of money and technology is usually required. Participants in this sector include traders, transporters, carpenters, hairdressers, tailors, food hawkers and sellers, amongst others. Studies have shown that the informal sectors employ about 40-60 per cent of the population in developing countries (ILO 2012:9).

The dominance of women in the informal sector was the case even before the nation's contact with colonial masters. Today their roles have expanded in that they do not trade only with farm produce, but sell virtually all items. They also travel both far and near to get these goods into the markets. Women also have important marketing skills and capabilities, and they travel all over the country to make a living (Odubogun 1996:72).

The informal sector, according to Byron and Chant (1989), is referred to as all economic activities which do not meet the criteria used to define formal sector employment. They are usually informal enterprises, small-scale, and are operated with traditional labour-intensive technologies.

Women's economic enterprises typically have been smaller in scale and subordinate to those of men. Despite very high female participation in petty trade, the trading structure has always been stratified to the relative disadvantage of women, with men in charge of most major long-distance trading enterprises. In addition, women were excluded from most, but not all, traditional political offices (Afonja 1990:84).

Prior to the 1970s, the informal sector was not considered as a separate sector. Activities in this sector were classified variously as traditional crafts and petty trade in the subsistence sector, or as small-scale industries within the formal sector, and treated as such. Some efforts were made to upgrade what was considered their low level of productivity and low standards of workmanship through the establishment of small industrial development centres (IDC), and later the Small-Scale Industry Credit Scheme (SSICS), to provide technical advice and training, and to offer small loans. No effort was made to protect informal sector products from competition with imported

and mass produced goods, hence many informal sector operators tended to gravitate towards trading.

With the expansion of the oil industry in the 1970s, after the disruptions of the civil war, the urban population expanded rapidly because of the increase in urban-based opportunities in administration, construction, commerce, and services, along with the gradual decline of rural agriculture. The optimism generated by the oil boom and the prevailing international policy posture of trickle-down effect, as reflected in the 1976 United Nations-Habitat conference, (Habitat I), has unfortunately not been realised (Nwaka 2005:16).

Gender-based inequalities in terms of access to and control over land, capital, skills and time not only hinder women's ability to escape from poverty but constrain the performance of whole economies. Thus most women have their own source of income, which is mainly from markets.

Women's equal participation in decision making is not only a demand for simple justice or democracy, but can also be seen as a necessary condition for women's interests to be taken into account. Women have different experiences that ought to be represented. Women and men have partly conflicting interests and concerns, thus men cannot act as the exclusive representatives of women. As a result, without the active participation of women and the incorporation of women's perspectives in all levels of decision making, the goals of equality, development, peace and a better life for all cannot be achieved.

### **Women and Conflict Management at the Market Place**

Market trade is by tradition essentially a female activity and market places have always been important transactional centres under the control of women. Here they sell all sorts of things such as farm products, manufactured or handicrafts items, clothing and even local food (Rosa Cutrufelli 1983:20).

In the market place where conflicts are likely to exist, there are different representatives of the various associations who are the leaders. They are aware of the different types of conflict that can occur and are exposed to the different approaches to conflict management. This enables them know how to reduce conflict or get to the roots of the conflicts and solve them. The joint problem solving approach to conflict management aims to bring parties involved together, baring their minds and expressing their feelings, to listen to the views of other parties and then jointly to find solutions, which are generally acceptable to both parties.

When conflict is overt amongst women they may externalize it by direct and indirect insults, and resolve the issue by involving outsiders. According to Nilesan (2004), the first of the three phases is an outburst of hostility, usually in the form of insults, ridicule, or, more seriously, imprecations and

curses. The second phase brings an audience of friends and supporters for both sides. Resolution, the third phase, results from mediation by neutral parties, during which responsibility for the conflict is fairly apportioned between the sides (DeChurch and Marks 2001:102).

The *iya-oja* of a market or a head of a particular association is the elected representative of all the retailers selling the same goods. There will be one elected representative each for the yam sellers, pepper, for cassava sellers and so on. Her chief task is to protect the sectional interests of the retailers she represents. If she should fail to do so or take advantage of her position for her own benefit, she will be removed. In a situation where there is limited space for market place, thus limited or restricted number of regular traders, she ensures that retailers have a fair share of space and supplies. She is also called to ensure the highest selling price possible or act as a guarantor for retailers. The elected representative also arbitrates in disputes between traders belonging to her own group or represents them in agreements and disputes with other market traders or a wholesaler.

Some of women's informal associations actively strengthen the economic position of women. Through this informal sector, women learn about work, find jobs and accomplish their various tasks. They also establish webs of economic support for themselves and their families and ultimately forge alliances for both economic and political power in the community (March and Taggie 1996).

### **Research Methodology**

The study, carried out in two major markets in Ibadan, Nigeria, set out to shed light on the role of women in the market-place, specifically regarding conflict-management. Here women are numerically dominant. The two markets chosen were Bodija (modern) and Oje (traditional). Bodija market, organised on a daily basis, is situated along the University of Ibadan road and it is a kind of modernised market because you will meet both illiterate and literate traders. It is a newer market which was carved from the old Oritamerin, a traditional market. Due to its new location, it seems, not all the people from the old market relocated and the middle class people in the area also became traders in the market. Consequently, the goods at Bodija market consist not only of foodstuffs but also of household utensils and other modern wares.

In contrast, Oje market is situated in a traditional part of Ibadan and the majority of the traders are illiterate. The market women at Oje have direct contact with the rural farmers from whom they purchase their goods. Thus, they mostly sell foodstuffs and other traditional goods. Due to the nature of their goods, the market is, effectively, organised on a 17-day cycle with some traders from Bodija sometimes shopping there. The responses from

Oje market show that the market is still traditional. That is, the women there still believe strongly that the market is by custom meant for the women, and this trend persists to date. As such, just from looking, one can see that women constitute the majority. The men do not sell wares which are traditional to the women; rather they sell farm tools and the like. This is contrary to what holds at Bodija market where both men and women sell the same products. Nonetheless, the men at Oje do have men in positions of authority and leadership as in Bodija market. Interestingly, this trend is also observed in another study this researcher undertook at another market in Abia State in the Eastern part of Nigeria.

Unlike in Bodija, Oje market women have large family sizes because their husbands are married to more than one wife. Their ages, in both markets, fall within the range 45-60 years. The respondents represented both the new and older generations with equal representation of both literate and illiterate. Given the prevalence of polygamous marriages, one hears that 'it is our culture to give birth to many children'. Consequently, it is not unusual to find many of their children helping them at the market. Indeed, it seemed, trading is almost automatically passed down to these children.

In the traditional division of labour, the husband provides capital for his wives. With their profits, the women cover many of the costs of food, clothing, and sundry needs for themselves and their children, and take turns feeding the husband (Guyer 1980). The husband provides housing, staple foods, and some money for education and children's clothing. The wife provides her own clothes, the rest of the children's clothes, and other items of food (Eades 1980). In this study, as explained below, the women seem to be the providers of almost everything for the family.

The study adopted an approach utilising in-depth interviews. Thus it comprised a qualitative methodology. It is a comparative study, then, of two markets. Respondents for the study consisted of 15 market women leaders from each market, purposively selected in respect to their activities in the market associations. The respondents were mainly women who were married, widowed or separated.

The in-depth interview was found useful as a method of data collection because the women are always very busy. It was thus not possible to organize any focus group discussions. Even at that, the interviews had to be rescheduled many times, except for those that we were able to interview before or after their executive meetings. Indeed, these had to be facilitated, after much persuasion, by the secretaries and chairpersons of the associations. Therefore, we had to resort to the sampling technique of snow-balling at a stage in the research process. With this, the referral given to us by one respondent greatly assisted us in locating and successfully interviewing our new respondent.

### Discussion of Findings

From the data collected from the two markets, it was realised that the market is a very important and vital institution in any country. According to the respondents, from Oje market, the market is where trading takes place and it is very important for this is what sustains the country. Market activities, an interviewee claims,

are very important because without it the country would not develop and it would be sick.

This is because the market is the outlet through which farmers sell their farm products, thus making food available to the urban population. The response given above seems to reflect the fact, without food, the health of the population is at risk. Furthermore, it reduces the unemployment problem because there are no white collar jobs as the few vacancies are occupied by the well connected in the society. The respondents from Bodija market emphasised the importance of the market with the example of government workers trading. They asserted that

even government workers do trade to make ends meet. The market initially was a place for the old and illiterates, but today both the young and even university graduates own stalls.

To a respondent from the Bodija market, the poverty level of the people explains why people have to add trading to their formal employment. Yet, the survival of the market hinges on the financial strength of formal employment workers. The respondents put it this way: 'When workers don't have money it affects the sales in market'.

The history of the market is said to stretch far back into the past, because ever since the inception of the society during the times of our forefathers markets had existed.

This statement contradicts the assertion that the pre-colonial economy of Southwestern Nigeria was only a subsistence one. Indeed, it was the colonial economy that relegated the importance of markets by differentiating informal from formal markets with gender and education as important variables. As one respondent from Oje market claimed:

It is a well known fact that in any country not everybody will be educated; there would be some people that would be in the informal economy, which in time past constituted the illiterates. But today even the so called educated ones do own stall in the market, they also engage in one business or the other to make ends meet.

This situation is further compounded because, usually, the respondents (from Bodija market) observed:

governments are not fair to their workers. They use them and at the end sack them. Those who are lucky to get to retiring age some (times) are denied their entitlements, but a trader would always have something in hand.

According to many of the respondents (from both markets):

... the (informal) market creates an avenue for trade to take place, which is, buying and selling activities, where one can get things at a cheaper rate compared to items sold at supermarkets and you get varieties whereby you can select fresh and neat items according to your taste. It is also a place through which the women making a living and profits to cater for their family especially their children since they are the ones that are in charge of their upkeep.

Socially, they claim:

...it is also a place of interaction where you meet different people all over the place both from far or near whom one can help or help one another and ensure that the needs of co-traders are met, their welfare taken care of and their interests promoted. It is a place where information concerning prices, governmental policies or decisions is disseminated. In addition it is an institution that fosters unity among members and creates an avenue whereby people can tolerate and accommodate one another.

Politically, respondents (at Oje market) view the informal market:

... as an avenue for politicians to campaign and use the various groups for election purposes and the market women can exercise their civil rights through there.

These women, because they tend to be under-represented in the decision making circles, felt that their voices are not heard by government. Thus, they

...use the market place to participate actively in politics, express their views and feelings on issues affecting their lives. Politicians do come to the market asking for support, some forget their promises as soon as they win and get into power whilst a few keep to their promises. In addition, the women representatives do benefit from politicians some get gifts or even positions. They are the ones that enforce laws in the market.

The women, to a very large extent, perform various roles in the market which make them distinct and important. It is a well known fact that without women in the market things would not move smoothly because the market itself is meant for the women, they are the ones that dominate buying and selling activities. In addition the predominant Yoruba culture of the area allows women to be involved in market activities. They are seen to be movers in the

market; without them there would not be stability and progress. For them, it is the women who:

... make sure that the market is kept clean. They ensure peace and order in the market and they make sure things go on smoothly, they make sure the women are happy. They fight for the welfare and progress of themselves and help those in one problem or the other because they all make money to settle their families, since their husbands leave the education and upkeep of the children to them so they trade to train their children and support their families.

The women from Bodija market consider the roles of the men at the informal market place to be of fundamental importance, especially with the decreasing importance of the formal market. They were of the view that:

... the roles the men play in the market are not too different today because they are now interwoven since the men now sell items which are traditionally meant for women. They are also involved in maintaining peace and order in the market. Also, if any problem arises in the market that involves the police, the men intervene and plead on their behalf so that they are not kept in custody.

On the other hand, respondents from Oje market believe the fact that the market is dominated by women is good and that the relatively few men only trade in farming tools, but they both work together to make trade move on smoothly.

In addition, they are of the view that:

... the men also go to the village market, neighbouring towns and even travel long distance which is traditionally the roles of the women to buy different items and bring them to the markets to re-sell in wholesales to other traders. A lot of them have more capital to expand their business which gives them more advantage over the women in terms of buying some items in bulk. They both buy and sell from each other. They sell to the women in wholesale who then sell in retails. If we don't interact it would affect trade.

Despite the interwoven roles of both genders, the women were of the view that they still cater for each other's welfare more than their male counterparts.

Women have been in charge of the market at least from the time of our forefathers, they claimed. Furthermore, it is posited: Woman play prominent roles in the market. We were the ones that solely engaged in trade. The role of the men or their responsibility is to go to the farm, plant different things, harvest them and bring them for the women to sell in the market. But today the trend has changed with modernisation and expansion in the market forces and the global economic crisis which have sent many out of the formal sector to find solace in the informal sector. Now, men do sell things that are originally sold by women.

The respondents agreed that conflicts do occur in the market place. Conflict as we are aware of is universal phenomenon which takes place at different levels. The market place is not an exception. It is a place where people from different backgrounds interact, thus conflict can be high. The respondents identified the following types as those who tended to bring about market conflict: those who engage in physical fighting, are malicious, abuse one another, say negative or derogatory things about one another, and some go to the extent of doing evil towards each other.

The respondents from the two markets also brought to light the different causes of conflict in the market place. One of such cause was termed 'Orogun Owo', that is a situation whereby someone sees a fellow trader

... who is selling the same item, and she is selling more of them and if you don't have the fear of God it can breed conflict this is so because market activities are full of competitions and every trader would want to outwit the other person at all cost.

Also,

since people are from different backgrounds with different levels of tolerance, staying together for some time in the market, there is that possibility of disagreeing in decisions made which might eventually lead to conflict. In addition, where there is hatred or someone exhibits certain elements of dishonesty between one or more traders either because they are married to the same husbands or from the same neighbour or even selling the same goods any little misunderstanding can easily lead to conflict.

Other causes identified by the women include the fact that when the government improves facilities for stall-holders, and one group is seen to benefit at the expense of the other, and this could lead to conflict.

Since it is something that takes place almost every day, the different leaders of the different associations have devised different methods for resolving whatever conflict that might arise amongst market women. The first precept as agreed by respondents from the two markets is: Do Not Fight. That is, they try as much as possible to encourage the women to be at peace with themselves, so if there is any misunderstanding, the parties involved should resolve it amicably even without the intervention of a third party. The women in their various associations are also advised to be of good behaviour and always maintain a good working relationship with one another.

Different measures adopted to reduce or manage were identified from the study. One was that women involved in any conflict would pay a fine of between 1,000 to 2,000 naira to the association, depending on how grievous the offence was. In some instances, the two parties might be called before members of the association to explain their differences so as to help them

resolve it. And, if the conflicting groups refuse to adhere to the different steps, they are either suspended for three months or expelled from the market. In sum, the following are the identify steps taken at the two markets:

1. They might be called before the association to answer queries.
2. They call the people that have a misunderstanding together and try to resolve their differences. If this does not resolve the conflict, then they inform the head of the association they belong to.
3. Depending on the outcome of the previous step, they may be suspended for two or three months from the market. And, finally,
4. They can be expelled from the market if the gravity of the conflict warrants it.

The womenfolk try as much as possible to ensure that peace is maintained at all times by preaching peace amongst them and encouraging honesty. In spite of all these measures, however, according to the women,

Conflict cannot be resolved completely or stopped totally. Even husbands and wives do fight. It can only be reduced because we are all human beings. We can only advise one another. But future conflicts can be prevented by warning firmly those involved, preaching peace at all times, ensuring that the appropriate punishment is given so that they would know the gravity of their offence and encourage members to be of good behaviour.

Although there are police stations at the two markets, the women try as much as possible to avoid inviting the police into their affairs. This, they assert, is because:

The policemen and women are interested in what they would 'eat'. In the process, they expand what is taken to them beyond what is expected.

More so, they refer to it by using Yoruba proverb:

*'Aa kii re kotu pada wa sore'* meaning:

We do not go to court and come back to be friends.

This implies that they perceive the police and court as being the same. To some extent, this shows that the women in informal relationship tend to avoid formal organisations. Formalities seem to be seen as going beyond normal course of interaction. Implicitly, the market women believe, it seems, that they are more than capable in settling their disputes being *'omo iya'* no matter how distant they may be in terms of family association, which, interestingly, may not even exist.

Nonetheless, and since it has not always been possible, however, to enforce their rules of suspension and/or expulsion, especially at Bodija market,

the women have had to take some cases to the police. On all occasions, they state, especially when it had to do with men, they say:

Men would always support men. Indeed, the police, even when they are women, believe we are incapable of taking care of ourselves. They regard us as children and this is very insulting. Because of these, some cases cannot be handled effectively.

It is not therefore surprising that there have been more conflicts, leading to violence, in Bodija market, when compared with those at Oje market. It seems the informal measures of resolving conflicts have been more successful at the latter even though the indirect control of men continues to be the determining factor. This comes to the fore where the ownership of 'houses' as they normally refer to the stalls is dominated by men. The moment conflicts are adjudged 'feminine' by these men, mostly because it would affect their rents from the 'houses', women's attempts at resolving conflicts in their own way are hampered.

### **Conclusion**

Though the women constitute the majority at the informal market place, the men still seem to be of fundamental relevance. This unequal relevance is attributable to formal institutions like the police, who seem to give more importance to men over women. Indeed, with the global recession, men have come, along with women from educated elites, to take over the regulation of the informal markets from uneducated women. Politically influential people may distribute some favours, but most often to the educated among them. Peace making and peace building has tended to shift out of the hands of the traditional women leaders. What they can achieve, it seems, are mere palliatives. Their relevance is increasingly limited to their own associations which are often ineffective, since the market structures have been taken over by men, and the law enforcement agencies do not fully respect the older customs. It is not therefore surprising that conflicts are now a recurrent phenomenon in the market place with very grave consequences for society. Unless there is a fundamental transformation of the social structure, engendered through a restructuring of the socialisation processes, conflict in market places will continue to recur, thus affecting the larger society.

## Notes

1. However, it is important to mention that conflict can bring to light problem areas which can lead to a search for solutions and even bring about fundamental changes in important aspects within the market sector. See Cauldron 2000, for more details.
2. However, properly managed conflict can contribute to improved decision making within an organisation.
3. With an increasing number of women heading different association, it would help if they could move into decision making positions alongside men.

## References

- Adesoji, A., O.T., Hassan and N.O., Arogundade, 2012, 'Contest, Conflict and the Crown in Ife Politics', in Albert, I.O., ed., *A History of Social Conflict and Conflict Management in Nigeria: A Festschrift for Prof. Biodun Adediran*, Ibadan: Institute of African Studies and John Archers.
- Afonja, S., 1990, 'Changing Patterns of Gender Stratification in West Africa', in A. Tinker, ed., *Persistent Inequalities*, New York: Women and Development.
- Albert, I.O., 2001, *Introduction to Third- Party Intervention in Community Conflict*, Ibadan: John Archers Publishers Ltd.
- Alper, S., Tjosvold, D., and Law, K.S., 2000, 'Conflict Management, Efficacy, and Performance in Organizational Teams', *Personnel Psychology*, 53, 427.
- Bodtker, A.M. and Jameson, J. K., 2001, 'Emotion in Conflict Formation and its Transformation: Application to Organizational Conflict Management', *The International Journal of Conflict Management*, Vol. 12, No. 3.
- Brydon, L. and Chant, S., 1989, *Women in the Third World: Gender Issues in Rural and Urban Areas*, England, Edward Elgar Publishing Ltd.
- Chen, M.J., Vanek, F. et al., 2005, *Progress of the World's Women; Women, Work and Poverty*, UN Development Fund for Women, UNIFEM, New York.
- Coser, L.A., 1967, *Continuities in the Study of Social Conflict*, New York: Free Press.
- Cauldron, S., 2000, 'Keeping Team Conflict Alive: Conflict Can Be a Good Thing, Here's What You Can Do to Make the Most of this Creative Force', *Public Management*, 82, 5-9.
- Cutrifelli, M.R., 1983, *Women of Africa: Roots of Oppression*, London: Zed Book Ltd.
- De Church, L.A. and Marks, M.A., 2001, 'Maximizing the Benefits of Task Conflict: The Role of Conflict Management', *The International Journal of Conflict Management*, 12.
- Deutsch, M., 1949, 'A Theory of Cooperation and Competition', *Human Relations*, 2, 129-151.
- Eades, J., 1980, *The Yoruba Today*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Federal Republic of Nigeria, 2006, *National Gender Policy*, Federal Ministry of Women's Affairs and Social Development.
- Federal Republic of Nigeria, 2010, *Millennium Development Goals Report*, Abuja: National Planning Commission.
- Fraser, N., 1997, 'From redistribution to recognition? Dilemmas of justice in a post-socialist age', in Nancy Fraser, ed., *Justice Interrupts; Critical Reflections on the Post-socialist Condition*, Routledge, New York and London.
- Guyer, J., 1980, *Changing Nuptiality in a Nigerian Community*, Boston University: African Studies Centre.
- Heintz, J., 2009, 'Employment, Economic Development and Poverty Reduction, Critical issues and Policy Challenges', Background Paper for UNRISD Report on Combating Poverty and Inequality.
- Horn, Z., 2009, 'No Cushion to Fall back on: The Global Economic Crisis and informal Workers', Women in informal Employment: Globalizing and Organizing, WIESGO//Inclusive Cities Studies, [www.adb.org/Documents/Events/2009/poverty-social-Development/P3-women-informal-economy.Horn-paper.pdf](http://www.adb.org/Documents/Events/2009/poverty-social-Development/P3-women-informal-economy.Horn-paper.pdf), accessed 29 December 2011.
- International Labour Organization, 2008, *Global Employment Trends for Women*, March, Geneva, International Labour Office.
- International Labour Organization, 2012, *Global Employment Trends for Women*, Geneva, International Labour Office.
- Kuhn, T. and Poole, M.S., 2000, 'Do Conflict Management Styles Affect Group Decision Making?', *Human Communication Research*, 26.
- March, K. and Taggie, R., 1996, *Women's Informal Associations in Developing Countries, Catalysts for Change*, London and Boulder, Westview Press.
- Nwaka, G., 2005, 'The Urban Informal Sector in Nigeria: Towards Economic Development, Environmental Health and Social Harmony', *Global Urban Development Magazine*, Vol.1, Issue 1.
- Nilesan, P. and Harries-White, B., 2004, 'Life- Chances; Development and Female Disadvantage', in, Barbara Harries, W., and Janakarajan, S., eds., *Rural India facing the Twenty-First Century*, London: Anthem Press.
- Odubogun, K., 1996, 'Economic Empowerment of Women', in Erinosh, L., et al., eds, *Women's Empowerment and Reproductive Health*, Ibadan. Book Craft.
- Rahim, M., 1992, *Managing Conflict in Organizations*, Westport, CT: Praeger, 2nd Ed.
- Rahim, M., 2002, 'Towards a Theory of Managing Organizational Conflict', *The International Journal of Conflict Management*, 13, 206-235.
- Rahim, M., Bonona, T., 1979, 'Managing Organization Conflicts: A model for Diagnosing and Intervention', *Psychological Reports*, 44, 1323 - 1344.
- Robbins, S., 1998, *Organizational Behaviour*, New Jersey Simon and Schuster.
- Sen, G. and Careen, G., 1983, *Development, Crisis and Alternative Visions, Third World Women's Perspectives*, New York: Monthly Review.

- Shapiro, D., 2000, 'Do Justice Perceptions Influence Styles of Handling Conflict with Supervisors? What Justice Perceptions Precisely?', *International Journal of Conflict Management*, 11, 9-31.
- United Nations Research Institute for Social Development, 2010, 'Gender Inequalities at Home and in the Market', in *Combating Poverty and Inequality: Structural Change, Social Policy and Politics*, Geneva, UNRISD.
- Wall, J. and Callister, R., 1995, 'Conflict and its Management', *Journal of Management*, 21 (3).





*Afrique et développement*, Vol. XXXIX, No. 3, 2014, pp. 159 – 175  
© Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique,  
2014 (ISSN 0850-3907)

## **Du sens d'une lecture ontologico-théologique de la mondialisation saisie comme destin tragique de l'humanité**

Léonard Kouadio, Kouassi\*

### **Résumé**

En opérant une archéologie du sens de l'idée de destin à travers l'aventure de l'homme ici-bas, nous nous sommes amenés là où la pensée s'est faite jour pour la première fois chez les anciens. Il s'agit, bien entendu, de la vision du monde telle que conçue par les présocratiques. Ce monde, selon eux, obéirait à la loi de la nécessité. C'est donc cette loi qui structure, tragiquement, la marche du monde. Cela confirmé par des penseurs emblématiques et des figures religieuses de l'histoire mondiale. C'est justement à ce titre que l'idée d'une mondialisation apocalyptique vient confirmer la réalité du destin dans son acception tragique. Telle est l'idée maîtresse que tente de véhiculer cet article.

### **Abstract**

By operating an archeology of the meaning of the idea of destiny through the adventure of mankind on earth, we are turning up where thought was done daily for the first time among the ancients. This is of course the vision of the world as conceived by the Presocratics. This world, according to them, would obey to the law of Necessity. It's this law, which tragically, structures, the course of the world. Such idea has been confirmed by some greatest thinkers and religious figures in world history. It is precisely for this reason that the idea of an apocalyptic globalization reinforces the tragic sense of fate. This is the main idea that tries to convey this article.

---

\* Institut National Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle (Côte d'Ivoire).  
Email: [adjebleleo@yahoo.fr](mailto:adjebleleo@yahoo.fr)

## Introduction

La question du destin, quel que soit les milieux dans lesquels elle est abordée, requiert toujours deux ententes essentielles. En effet, pour les esprits qui se veulent cartésiens, il est inconcevable d'admettre l'idée selon laquelle les événements actuels ont été programmés d'avance pour tout existant. Aussi, pour ceux nourris à une certaine forme de spiritualité ou de croyance, le destin, plus qu'une simple idée, est-il une réalité incontestable, car c'est lui qui structure le monde, donc guide les actions des hommes. Ainsi, cette conception manichéenne du destin ouvre la porte à la plus vieille polémique humaine : celle de l'existence de Dieu ce qui fait dire qu'il est toujours impossible d'aborder la question épineuse du destin sans toutefois glisser dans celle scabreuse de Dieu. D'où le caractère interchangeable des deux termes. Mais que la raison humaine récuse l'idée de destin, donc celle de Dieu, avouons qu'il est aujourd'hui difficile, pour cette même lumière naturelle, norme essentielle des preuves, c'est-à-dire des faits, d'ignorer une réalité qui semble confirmer une sorte de *fatum* qui conduit résolument l'humanité vers un abîme : il s'agit de l'idée de globalisation planétaire. Cette idée peut paraître fascinante aux yeux des âmes légères, loin des espaces de recueillement, alors que la mondialisation, tant saluée par l'humanité actuelle, semble cacher un danger annoncé déjà par des signes avant-coureurs relevant d'une intuition hautement spirituelle, donc ontologique. Cela dit, pour saisir le sens d'une telle lecture de la marche du monde, la présente réflexion nous conduira au matin inaugural de la pensée philosophique. D'où la pertinence et le sens des questions suivantes : les signes prémonitoires, expressions d'une crise ontologique d'un monde saisi comme Un, ne sont-ils pas ceux qui ont guidé toute la trame de la pensée grecque antique, en l'occurrence celle des présocratiques ? La question de l'Un telle qu'abordée par les anciens qui, pour l'essentiel, a influencé toute l'histoire de la pensée occidentale, n'ouvre-t-elle pas une brèche à une destinée apocalyptique du monde ? Mieux, quel est le rapport substantiel que l'on pourrait établir entre le destin tragique d'un monde unifié pour le futur et la trame du discours des grandes figures philosophiques ou religieuses des temps passés ? La réponse à ces questions nous conduira à construire le présent article autour d'un plan bipartite libellé comme suit :

- I. Des fondements ontologico-théologiques du destin chaotique d'un monde en passe de devenir Un
- II. Le monde contemporain : un pandémonium vivant, témoignant d'un appel destinal.

### **Des fondements ontologico-théologiques du destin chaotique d'un monde en passe de devenir Un**

Que recèle fondamentalement ce titre ? En clair, quelles sont les arguments sur le plan ontologique et théologique qui présageaient déjà à l'idée d'une tragédie interplanétaire ? Enfin, la mondialisation telle qu'elle fonctionne aujourd'hui a-t-elle une genèse au regard de l'évolution de l'histoire de l'humanité ? Retenons que toutes ces questions visent, pour l'essentiel, une seule idée qui est celle qui consiste à montrer que la notion de destin, loin d'être un concept creux, est une réalité vivante qui se découvre avec l'idée d'un monde unique ou d'un village planétaire qui se donne à voir et à vivre à l'horizon. Autrement dit, le destin, qui semble relever des contes de fées, fait partie intégrante de l'existence humaine. Mieux, la vérité du destin repose sur les fondamentaux de l'Être lui-même saisi comme la présence des choses intra-mondaines ; elle ne repose uniquement pas sur une croyance aveugle ou sur la doxa, au sens grec du terme, ce qui veut dire que cette réflexion doit permettre à plus d'un de réaliser que la notion de destin reposerait sur des fondamentaux onto-théologiques. Comment comprendre une telle affirmation ?

En effet, en indiquant que le destin en tant que ce qui surgit sans notre consentement repose sur la vérité de l'être, nous voudrions signaler tout simplement que la nature ou la physis, en son essence, donne à penser que les choses arrivent nécessairement et, pour le plus souvent, de façon tragique sans l'adhésion de notre propre volonté. Ou bien, l'on peut aussi affirmer que tout ce qui arrive ici et maintenant en acte déjà s'est déjà manifesté ailleurs sous une forme virtuelle et que l'on serait en train d'assister à une forme de copie pâle des réalités telles qu'elles se sont présentées dans un autre monde. Une telle conception du destin trouve sitôt écho chez les physiologues grecs. En clair, l'imagerie populaire helléniste croyait que l'Univers et tous les étants qui l'occupent obéissaient à une loi générale, une sorte de lois nécessaires qui structurent tout l'ordre de la nature. Il fallait donc chercher à comprendre chez les anciens soit l'origine première des choses ou le principe universel et unique qui est au fondement de ce monde, soit il fallait se laisser à la résignation à l'image des stoïciens. C'est donc cette attitude qui guidera, pour l'essentiel, la pensée des présocratiques. D'où l'actualité conséquente de leur pensée. Gérard Legrand, à travers son œuvre intitulée *La pensée des présocratiques*, le confirme bien à travers cette sentence : « les présocratiques ne nous laissent que des temples brisés, mais en marbre pur, aux angles ineffaçables. Ils ont jeté le germe d'une pensée qui court en filigrane, ou comme "possibilité", tout le long de la philosophie au

sens large... ».<sup>1</sup> Cette citation étant énoncée, ne serait-il pas important de passer en revue la trame ou l'intrigue principale de leur doctrine ?

Avant de répondre à cette question, précisons que le concept de mondialisation ne figurait dans aucun langage officiel des penseurs anciens ou autres des temps passés. Mais la tâche première qui guide le présent chapitre est de montrer que le regard scrutateur que les anciens portaient sur le monde s'est de plus en plus confirmé aujourd'hui avec les avatars de la mondialisation tels qu'observés en ces temps dits modernes. Ceci étant précisé, revenons à la conception traditionnelle des présocratiques eu égard à l'idée de destin.

Faisons remarquer que la pensée des présocratiques n'a jamais eu pour thème central la notion de destin. S'il en est ainsi, comment établir cette connexion intime et fondamentale entre leur pensée et celle qui porte sur le destin ? Même si les anciens n'évoquaient pas objectivement cette notion, avouons que la diversité des discours liés à la question épinière, c'est-à-dire celle qui questionne en direction de l'Un, donne lieu à des interprétations qui, portent à croire que les choses sont dirigées vers une vue destinale et soumises à une sorte de tragédie inévitable. Ainsi, la compréhension d'une telle lecture aura un caractère sélectif, car elle ne consistera pas tous azimuts à exposer la pensée de tous les présocratiques, mais plutôt celles qui pourraient nous permettre de justifier le présent article. Entamons donc le débat fondamentalement avec Thalès, le premier Milésien au rang des sept sages. En effet, avec lui, le principe est clair : il s'agit de l'eau qui gouverne toute chose. Aussi faut-il considérer le temps comme étant le principe général du dé-couvrement de toute chose. Mais que donne à penser l'eau et le temps dans le philosophe de Thalès ?

Ici, ce qui est mis en exergue, c'est bien entendu l'idée d'un principe unique qui se découvre dans le temps et dans l'espace. Chez lui, le mouvement est possible. Autrement dit, la matérialisation du mouvement est l'eau, première en toute chose. Tout provient d'elle, et tout s'achève en elle. Une telle idée est exprimée par Nietzsche en ces termes : « Thalès a vu l'unité de l'Être, et quand il a voulu la dire, il a parlé de l'eau ».<sup>2</sup> En même temps que la pensée du Milésien présente l'eau comme au fondement de toute chose, il la présente aussi comme l'âme du monde. Cette âme a une nature mobile ou auto-mobile. En un mot, l'eau est la force démoniaque (pas forcément diabolique, mais le dieu personnel) qui agite le monde. « Le monde est animé (anima, c'est-à-dire qui donne vie) et plein de démons ».<sup>3</sup> Les démons ou les dieux, à l'image de *Okéanos* "illimité" ou l'Océan, donnent le souffle au monde qui est avant tout Un. Toute parole, tout temps est à eux. C'est pourquoi ils décident de tout, même du sort des humains. Rien dans l'univers n'est extérieur au

processus évolutif inhérent au fonctionnement du monde, surtout que tout obéit nécessairement à une loi finale ou *causa finalis*. Cette façon de concevoir le *Kosmos* trouve les mêmes retentissements dans le philosophe héraclitéen. Que pense l'Éphésien de ce Monde ? Que pouvons-nous insinuer de sa pensée au regard de l'idée de destin et de tragédie mondiale ?

Pour répondre à ces questions, ne perdons pas de vue le fait que cette réflexion cherche à prouver que le destin en tant que principe explicateur des choses à venir sous-tendait déjà en filigrane la doctrine des anciens. Il faut retenir que l'obscur fondamentalement ne s'écarte pas du tout de la thèse traditionnelle de ses contemporains, comme certains exégètes veulent nous faire penser. Héraclite est aussi foncièrement le philosophe de l'Un. En d'autres termes, il annonce sitôt que ce monde est Un et qu'il obéit à une loi apparemment conflictuelle qui cache une harmonie certaine. Mais pourquoi le considère-t-on comme le philosophe du devenir ? Pour répondre à cette question, écoutons *le Fragment 91* qui dit ceci : « on ne peut descendre deux fois dans le même fleuve »<sup>4</sup>. Cette phrase enseigne que rien ne demeure du moins de façon apparente, tout est en perpétuel mouvement. Et ce mouvement s'inscrit dans une logique irréversible. Autrement dit, les choses de ce monde sont soumises à une loi logique qui les conduit résolument d'un stade quelconque à un autre. Il y a comme un geste destinal qui appelle tout vers tout. Comment comprendre cette expression ? Le tout ici renvoie aux différents étants dans leurs diversités plurielles. Ceci pour dire que chez Héraclite, le tout ne s'entend pas de façon monolithique, le tout est ici éclaté et n'a de vie que par le logos. Qu'est-ce donc le logos ?

Le logos est la foudre, c'est-à-dire ce feu central qui gouverne tout l'Univers. La foudre est, en réalité, l'autre nom du dieu qui prédit des moments chaotiques ou désastreux ; une sorte d'eschatologie. Héraclite pouvait dire : « la foudre gouverne l'Univers ».<sup>5</sup> C'est pourquoi « tout sera jugé et dévoré par le feu qui surviendra »<sup>6</sup>. Ainsi, comme susmentionné, le feu qui surviendra engloutira tout, y compris les mortels, car c'est lui qui leur a donné la vie, il décide de leur devenir. Parlant donc de l'action du logos héraclitéen, Jean Voilquin réaffirme que « les âmes émanent du logos universel et ne peuvent échapper au circulus qui embrasse tout ».<sup>7</sup> Ce circulus donne à penser au grand tout qui nous emballe et nous embarque au point où personne ne peut se sauver. Il y a comme une condamnation de l'humain qui tourne sur lui-même dans un seul monde ou dans le monde qui demeure, en son fond, Un. Ce fond est la violence fondamentale qui, suspendue sur la tête des hommes, comme une épée de Damoclès, les conduit à la fatalité. Les événements se présentent comme si Dieu ou le feu unique a fondé ce monde qui doit reposer sur la guerre puisque « la guerre est le père de toutes choses et le roi de

toutes choses ; de quelques-uns elle a fait des dieux, de quelques-uns des hommes ; des uns des esclaves ; des autres des hommes libres ». Que l'on soit libre ou esclave, il y a toujours un mot unique : c'est la nécessité ou la fatalité. Il s'agit, grosso modo, d'une destinée douloureuse qui doit arriver nécessairement, et ce, parce que « ...la fatalité, c'est le logos, artisan des êtres par la course contraire. Tout arrive selon la fatalité qui est identique à la nécessité [...] la fatalité, c'est le logos qui pénètre la substance de l'univers, elle est le corps éthéré, germe de la naissance du tout et mesure de la période déterminée».<sup>9</sup>

À l'évidence, toute chose naît et s'achève de façon fatale. C'est ce qui caractérise l'univers et ses habitants qui sont inéluctablement portés vers une fin certaine. Le destin apparaît, dans cette perspective, comme le moteur du monde. Héraclite pense que l'unicité du monde s'obtient à partir du conflit originaire qui détermine les étants. On voit déjà avec lui que le monde, en dépit du mobilisme et de la diversité apparente des faits qui le caractérisent est sous-tendu par un principe destinal qui est en réalité le seul et vrai principe de recollection de toutes ces choses présentes. En effet, les choses présentes, c'est-à-dire le monde sensible, n'ont de vie que par le monde intelligible. Cette conception de l'univers non seulement est mentionnée chez les présocratiques, mais trouve sa systématisation dans la philosophie platonicienne. Cela dit, quelle est le point de vue de Platon à propos du destin ? Peut-on le considérer lui aussi comme un prophète de la mondialisation telle que guidée par une logique eschatologique donc destinale ?

Comme susmentionnée, la question du destin n'est pas le terme central de la pensée des anciens. Mais à y voir l'orientation de leur pensée de près, on peut bien se rendre compte qu'il développe une certaine ontologie qui présente le monde toujours comme Un et qui trouvera une fin un jour. En effet, Platon passe en revue dans la théorie de la réminiscence le pouvoir de la nécessité sur le sort de chaque individu. Il considère que tout ce qui arrive ici dans le monde sensible s'est déjà manifesté dans une vie antérieure. Socrate développe très bien cela dans le *Phédon*, où les âmes paieront pour ce qu'elles auront accompli durant leur séjour terrestre. Cela est aussi mis en lumière à travers cette déclaration de la vierge *Lachésis* (dans le mythe d'Er le Pamphylien), fille de la nécessité. Âmes éphémères, vous allez commencer une nouvelle carrière et renaître à la condition mortelle »!<sup>10</sup> En tout cas, seule l'Idée première, celle de la nécessité immuable, image incontestée du temps ne périt pas, car son histoire coïncide avec l'histoire du monde ou du moins qui s'achèvera à coup sûr. Ici, en même temps que le temps est une représentation archétypale, donc modèle des choses ici-bas, il représente le démiurge créateur du monde et, par la même occasion, celui qui doit détruire ce monde imparfait marqué

par la corruption et la mal. Écoutons à ce titre Alain Boutot qui évoque que « Dans *le Timée*, le temps est lié à la formation du monde. [...] le démiurge a engendré le monde à partir d'un modèle ou d'un paradigme qui se trouve être un "vivant éternel". Le monde, dit Platon, est "une image devenue des dieux éternels". Il est donc de l'ordre de la copie, et, comme toute copie, est nécessairement imparfait. »<sup>11</sup> L'imperfection qui caractérise le monde sensible est la caractéristique essentielle de l'homme. L'homme, parce qu'imparfait, limité comme ce monde enfermé dans son cercle unique, doit subir la fougue de la fatalité. C'est comme si la linéarité se retourne et se résout en une circonférence qui emporte les hommes. La notion de Dieu qui était déjà présente chez les présocratiques est mise davantage en exergue dans la philosophie platonicienne. Ainsi, dans le monde des Idées, Dieu est l'autre nom du Bien. En conséquence, le mal est du domaine de l'homme en tant qu'être fini. C'est cette thèse majeure qui influencera le système hégélien.

En effet, même si Hegel n'exprime pas un certain pessimisme au regard du devenir du monde, à l'image de Schopenhauer, à l'égard des crises absurdes, il pense que dans l'ordre des choses, ce qui est premier, c'est l'Idée ou l'Absolu. L'Absolu est aussi la Raison universelle qui, dans son déploiement, agit discrètement et décide du devenir décadent et cyclique du monde. En réalité, les individus n'ont aucun pouvoir pour eux-mêmes. Ils ont le sentiment d'agir alors qu'ils sont agis et courent inévitablement vers un appel destinal. Il y a comme une angoisse existentielle et inconsciente qui les trimalle vers une destination malheureuse. À vrai dire, le spectacle quasi douloureux et tragique que connaissent les civilisations et les hommes peut s'expliquer depuis cette loi secrète qui anime la marche des hommes, donc du monde. Hegel l'exprime en ces termes : « le côté négatif de ce spectacle du changement provoque notre tristesse. Il est déprimant de savoir que tant de splendeur, tant de belle vitalité a dû périr et que nous marchons au milieu des ruines. [...]Après ces troublantes considérations, on se demande quelle est la fin de toutes ces réalités individuelles. Elles ne s'épuisent pas dans leurs buts particuliers. Tout doit contribuer à une œuvre. À la base de cet immense sacrifice de l'Esprit doit se trouver une fin ultime. La question est de savoir si, sous le tumulte qui règne à la surface, ne s'accomplit pas une œuvre silencieuse et secrète dans laquelle sera conservée toute la force des phénomènes »<sup>12</sup>

Comme évoqué ci-haut, Hegel répond évidemment qu'il y a un déterminisme qui dirige tous les événements. On pourrait à ce titre dire que la Raison ou l'Idée fonctionne comme le moteur du monde ou encore la cause efficace qui fait mouvoir nécessairement la cause occasionnelle, pour emprunter cette expression à Malebranche. Ce qui signifie, sur un autre plan,

que personne n'échappe à son histoire. Telle est celle du roi Œdipe. Il faut dire que « le mythe du roi Œdipe qui tue son père et prend sa mère pour femme »<sup>13</sup> ne se limite pas à un simple mythe ou à une légende. La tragédie qui résulte de l'histoire de ce personnage traduit l'existence quotidienne des hommes qui sont rattrapés par leur passé. Autrement dit, nous sommes ce que nous avons fait de notre vie passé. C'est pourquoi tous les actes que nous posons nous ramènent toujours en arrière. C'est à ce niveau que la condition humaine, donc celle du monde, dépend foncièrement du rapport que l'humanité entretient avec son ascendance spirituelle. Pour dire simple, la destinée du monde a pris une tournure quasi tragique à partir du moment où les humains se sont éloignés de leur terre natale. C'est la question fondamentale qui se dévoile clairement dans l'ontologie heideggerienne. Qu'en est-il fondamentalement lorsqu'il est question de la déchéance destinale de l'humanité ?

Retenons que si Heidegger s'écarte subtilement des thèses théologiques, il n'en demeure pas moins que les thèses centrales qui structurent sa pensée s'en réclament d'une façon ou d'une autre. D'ailleurs, il pouvait lui-même affirmer ceci : « sans (ma) provenance théologique, je ne serais jamais arrivé sur le chemin de la pensée. »<sup>14</sup>

Ainsi nous pouvons induire sans détour que l'analyse heideggerienne de la question ontologique n'est rien d'autre qu'une interprétation théologique de la situation d'un monde en crise dont l'origine repose dans un abandon substantiel de l'Être ou de Dieu. En oubliant l'Être (si Heidegger se réclame systématiquement de l'ontologie) ou Dieu, (si une lecture de sa pensée veut bien le classer au rang des théologiens tacites), les hommes ont conduit le monde vers la déchéance totale. Et cela caractérise de façon destinale toute l'histoire de la pensée occidentale. Car « pour Heidegger l'oubli n'est pas une apparence, mais le moteur de l'Histoire (occidentale). [...] il préside au développement des mutations métaphysiques... ».<sup>15</sup> Et « ...ces différentes occultations s'enchaînent non pas selon une nécessité dialectique, mais selon la logique d'un oubli grandissant, directement rapporté cependant, à chaque époque, à l'oubli initial de l'être qui régit toute "dispensation" ».<sup>16</sup> En clair, le devenir historial, donc destinal, de toute la planète dépend de l'attitude que les hommes ont vis-à-vis de leur propre essence. Même si les anciens ont vu le monde comme faisant Un et que les hommes pouvaient en pâtir à cause de la loi cosmique, donc eschatologique, qui la régissait, Heidegger, quant à lui, situe ce drame cosmique dans l'oubli de l'essentiel qui n'est rien d'autre que l'oubli de l'homme lui-même et de son créateur. Tout cela étant oublié, surgit la loi actuelle qui n'est plus virtuelle mais réelle, donc physique, qui traduit le tragique destin de l'humanité aujourd'hui à travers le concept de mondialisation tel qu'il fonctionne à l'heure où l'horloge est en marche.

### **Le monde contemporain : un pandémonium vivant, témoignant d'un appel destinal**

Si la partie précédente a consisté à montrer que la conception selon laquelle le monde, en dépit de la diversité plurielle des peuples, des êtres, mieux, de tous les étants, répond foncièrement à l'appel destinal d'un univers unifié qui subit permanemment le sort du chaos, celui-ci tentera de donner les preuves empiriques d'un espace mondialisé enclin à une tragédie universelle dont les signaux remonteraient, en un sens, depuis les intuitions des penseurs matinaux grecs en passant par l'an un du premier millénaire ap.-J.-C. jusqu'à nos jours. Mais retenons qu'une telle lecture métaphysique et spirituelle de la marche du monde n'est pas exhaustive. Elle se veut simplement synchronique. Car elle fera certes mention d'une sorte d'évolution à la chaîne des événements, mais mettra plus l'accent sur les événements tragiques qui semblent répondre à des signes prémonitoires.

Suivons donc la voie qui nous conduit dans la proximité du danger qui nous guette et écoutons la voix qui nous interpelle malheureusement vers la déréliction humaine, donc interplanétaire. Pour saisir cet appel silencieux qui nous mène vers le chaos, lieu ouvert à tous les bruits mondains, nous devons tendre l'oreille. Tendre l'oreille, c'est être capable d'écouter cette loi à la fois diffuse et discrète qui cadence le rythme du monde. Et à Heidegger d'insister sur la nécessité de l'écoute en vue de comprendre la destinée du monde en ces termes : « ...ce pouvoir-écouter est ce qui fonde et rend possible quelque chose comme tendre l'oreille. [...] tendre l'oreille a, lui aussi, pour genre d'être l'écoute ententive. Ce que nous écoutons "d'abord", ce ne sont jamais des bruits, jamais des complexes sonores, mais au contraire le véhicule qui grince, ou la motocyclette. On écoute la colonne en marche, le vent du nord, le tac-tac du pivert, le feu qui crépite »<sup>17</sup> Car « il faut prendre une attitude très artificielle et très compliquée pour "écouter" un "pur bruit". Mais que nous écoutions d'emblée des motocyclettes et des voitures, c'est la preuve phénoménale que le *Dasein* en tant qu'être-au-monde séjourne chaque fois déjà auprès de l'utilisable intérieur au monde, et non pas d'abord auprès de "sensations" dont le fouillis devrait commencer par être mis en forme pour fournir le tremplin d'où s'élance le sujet pour parvenir finalement jusqu'à un monde »<sup>18</sup> En clair, l'écoute des bruits que distillent les objets intramondains nous donne à penser à la non présence ou à un ailleurs spirituel qui fait fonctionner les choses dans leur caractère tangible. Tel est en réalité le fonctionnement de ce monde dans lequel les hommes ne prêtent pas suffisamment l'oreille. Ainsi, lorsque l'oreille et les yeux charnels s'agglutinent sur les phénomènes et limitent leur compréhension à ceux-ci en occultant la puissance d'action des noumènes, on se rend compte que l'humanité traverse

fondamentalement l'existence sans la questionner véritablement. C'est pourquoi cet article tentera d'ouvrir la question relative au destin et à la mondialisation sur un champ assez vaste. D'où le sens de cette partie qui questionnera en direction de l'ontologie, donc de la philosophie et de la théologie, en l'occurrence de la foi. Remontons donc vers cette zone, ce *topos* (lieu) où les conflits actuels du monde se sont dessinés.

Affirmons que le présent travail, même s'il s'ouvre à la théologie ou à l'idée de Dieu et celle du destin, retient, pour l'essentiel, la tradition judéo-chrétienne ou sémitique. C'est dire que les arguments ici évoqués résultent de l'approche judéo-chrétienne, donc abrahamique, du destin. Mais un tel choix pourrait laisser surgir une question centrale : pourquoi se limite-t-on à cette unique tradition ? Comment le destin individuel d'un peuple, d'un homme pourrait-il avoir des répercussions mondiales ? Autrement questionné, comment l'histoire destinale d'un individu, si elle est mal tenue, peut-elle amener toute une planète à l'apocalypse ? À cette question, la réponse est toute simple, car aujourd'hui, si le monde entier agonise sous le joug des crises religieuses, c'est bien dans ces grandes religions abrahamiques que l'écho de la haine, de la misère et des brûlures de l'histoire se font tragiquement entendre. Cela n'exclut pas la réalité d'autres religions. Mais à voir les choses de près, on se rend compte que l'humanité patauge fondamentalement au carrefour de la voie qui mène à ces religions. Cette voie, lorsqu'elle est empruntée à l'inverse, conduirait donc toute la planète à la déchéance. Telle est la prophétie donnée par le Christ autour de l'an trente trois et entérinée par d'autres futurs visionnaires.

On pourrait chercher à savoir ce que vient faire le Christ dans un travail scientifique, donc philosophique. Alors qu'on oublie que c'est justement un philosophe tout aussi controversé qui, en s'inspirant des traditions perses et babyloniennes, a écrit les ouvrages révolutionnaires connus, dont le nom d'*Ainsi parlait Zarathoustra et l'Antéchrist*. Il s'agit de Nietzsche. À ce titre, la présente réflexion sur le destin et la mondialisation se fera l'écho des thèses nietzschéennes relatives à la volonté de puissance et du surhomme dans les paragraphes qui suivront. Mais que l'on veuille rejeter la vérité divine du Christ ou sa vérité existentielle, ne peut-on pas le classer au rang de ceux que Hegel appelle les individus historiques ou le Grand Homme ?

Cela dit, qu'est-ce qu'un individu historique ? Écoutons la définition précise qu'il en donne : « les individus historiques sont ceux qui ont dit les premiers ce que les hommes veulent. Il est difficile de savoir ce qu'on veut. On peut certes vouloir ceci ou cela, mais on reste dans le négatif et le mécontentement : la conscience de l'affirmatif peut fort bien faire défaut. Mais les grands hommes savent aussi que ce qu'ils veulent est l'affirmatif. C'est leur propre

satisfaction qu'ils cherchent : ils n'agissent pas pour satisfaire les autres. S'ils voulaient satisfaire les autres, ils eussent eu beaucoup à faire parce que les autres ne savent pas ce que veut l'époque et ce qu'ils veulent eux-mêmes. Il serait vain de résister à ces personnalités historiques parce qu'elles sont irrésistiblement poussées à accomplir leurs œuvres. »<sup>19</sup> En méditant en direction de cette pensée, nous pouvons affirmer que ces individus, selon le philosophe, ont cette particularité d'assumer l'Absolu. Ce qui veut dire que dans ce cas d'espèce, il ne s'agit pas de la dimension divine du Christ qui est en question, mais plutôt son action ou son influence dans le devenir de l'humanité. Or l'influence en question ici est évidente. Et cela se constate à travers les dernières paroles de ce personnage énigmatique et controversé adressée à ses disciples avant sa crucifixion. Méditons attentivement avec lui :

« Comme Jésus s'en allait, au sortir du temple, ses disciples s'approchèrent pour lui en faire remarquer les constructions.

Mais il leur dit :

« Voyez-vous tout cela ? Je vous le dis en vérité, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée. »<sup>20</sup>

Il parlait sûrement du second temple de Jérusalem qui a été détruit plus tard sous l'invasion romaine en l'an 70 de notre ère, dont le seul vestige qui demeure est appelé aujourd'hui le mur de lamentation qui est, d'ailleurs, l'une des causes du vieux conflit entre Israël et la Palestine. Comment l'on pourrait fermer les yeux sur ces événements à caractère prophétique qui déterminent le destin actuel de l'humanité ? À l'évidence, de telles idées s'imposent puisque les faits l'attestent aujourd'hui. Mais elles peuvent être aussi réfutées puisque cette loi semble échapper aux humains, vu son caractère discret et silencieux. Mais ce n'est pas tout.

Car « vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerres »<sup>21</sup>

« Une nation s'élèvera contre une autre nation, et un royaume contre un autre royaume, et il y aura, en divers lieux, des famines et des tremblements de terres »<sup>22</sup> Cela étant exposé, l'on pourrait dire encore que ces propos relèveraient de pures coïncidences et que les événements planétaires sont soumis à un éternel retour. Mais nous affirmons que c'est cela l'attitude des mortels qui consistent à rejeter tout ce qui leur semble être évident. Puisque ce qui apparaît trop évident, trop clair, comme le dit Gaston Bachelard, est la marque de l'opinion. Mais qu'on l'accepte ou non, gardons-nous de savoir que

« Tout cela ne sera que le commencement des douleurs »<sup>23</sup>

Au regard de tout ce qui vient d'être exposé, ne pouvons-nous pas dire que toutes ces paroles, qu'elles relèvent d'un simple homme ou d'un mystique au sens bergsonien du terme, trouvent leur réalisation dans cet espace mondialisé dans lequel les hommes vivent aujourd'hui ? À vrai dire, l'on peut être amené à s'interroger et dire que le monde, tel que pensé sous des auspices crépusculaires, n'a-t-il jamais connu des moments de paix ? À cette question nous répondons que le monde a connu des temps paisibles, mais jusque-là de relative façade. Car à cause du fatalisme inhérent aux événements, lorsqu'une idée semble concourir au bonheur de l'humanité, elle la réoriente inéluctablement vers le chaos. Sinon, d'où vient que le projet de vivre dans un monde unifié ou mondialisé présente un danger ? D'ailleurs, ne dit-on pas que l'union fait la force ?

Comme on peut le constater, le concept même de mondialisation, dans un premier temps, donne à penser à la solidarité. Cette conception positive de la mondialisation politique de l'humanité remonte, peut-être, du point de vue historique, depuis le philosophe Kant. Autrement dit, le projet de voir un monde unifié du point de vue politique parvient en idée et officiellement au 18<sup>ème</sup> siècle avec le philosophe allemand. On voit dès lors que la destinée unique de l'humanité se profile déjà avec ses thèses. Comment comprendre une telle lecture métaphysique de la tragédie mondiale à venir ? Suivons Kant dans son projet de fédéralisme planétaire à travers cette pensée libellée comme suit: « en tant qu'États les peuples peuvent être considérés comme des individus qui, dans l'état de nature [...], se portent déjà préjudice par le simple fait de leur voisinage. Chacun d'entre eux, en vue de sa sécurité, peut donc exiger de l'autre d'entrer avec lui dans une constitution civile, à l'intérieur de laquelle chacun peut voir ses droits garantis. Il s'agira alors d'une fédération des peuples... ».<sup>24</sup> En effet, à en croire l'auteur du *Projet de paix perpétuelle*, le fédéralisme sera une solution idoine à l'état brute et violent des sociétés, une sorte de palliatif des instincts animaux. Ceci paraît judicieux puisqu'il sera plus tard au fondement du système politique et constitutionnel de bien des pays au monde, dont les États-Unis, la Russie, le Brésil, la Suisse, le Nigeria, l'Afrique du Sud, les Emirats Arabes Unis, etc...

Mais quand on jette un regard rétrospectif sur l'histoire du monde, on réalise qu'au-delà de ce simulacre d'union annoncé, repose, de façon tacite, une loi : celle de la lutte à mort entre les individus et les peuples. Marx et Engels ne dévoilent-ils pas un pan de cette vérité qui caractérise le cours de l'histoire fondamentale des hommes lorsqu'ils affirment que « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes » ?<sup>25</sup> C'est cela qui semble crédible, car plus réaliste.

Aussi, si Kant lui-même évoque l'insociable sociabilité de l'homme, devrait-il comprendre que ce qui est ontologiquement au fondement du fédéralisme,

c'est la quête de la puissance. C'est justement de cette puissance incarnée par le Surhomme dont parle Nietzsche. Mais qui est foncièrement le Surhomme ? Selon celui qui se fait appeler le médecin de la civilisation occidentale, « le Surhomme est le sens de la terre : que votre volonté dise : puisse le surhomme être le sens de la terre ! »<sup>26</sup> Le sens de la terre signifie transformer la terre en vue de l'hégémonie de l'homme dans le monde. Cette hégémonie est celle qui s'est signalée à travers l'holocauste juif, la traite négrière et d'autres brûlures de l'histoire qui semblent relever d'une mission apocalyptique de l'antéchrist. Aujourd'hui plus qu'hier, le monde est unifié pas pour la paix, mais pour la concurrence impitoyable qui s'est dessinée depuis le projet, après la Deuxième Guerre mondiale, de la mise sur pied des Nations Unies, qui, en anglais, se dit United Nations, c'est-à-dire que les États du monde sont devenus Un. N'est-ce pas là la destinée prophétique de l'humanité ? C'est encore là une occasion pour les hommes de démontrer leur humanité. Mais hélas ! Cette union mondiale paraît idéale puisqu'à côté d'elle, se dissimulent d'autres formes d'unions régionales de plus en plus éclatées, qui expriment l'instabilité permanente du monde et annoncent l'avènement de l'antéchrist ou du surhomme qui doit gouverner ce monde devenu Un. Comment ces unions parallèles se manifestent-elles ? Leur présence, de par le monde, ne témoigne-t-elle de la fébrilité de la quiétude mondiale et n'annonce-t-elle pas ce pandémonium dont il est question dans ce chapitre ?

Il faut dire que l'hystérie et la folie humaine se sont emparées du monde en dépit de la présence des Nations Unies. Les différents noms sont, du point de vue historique, bien connus et se déclinent en « isme » : le bloc occidental, guidé par le capitalisme et le bloc oriental donc, pour l'essentiel, guidé par le communisme ou le léninisme. En un mot, c'est le période de la guerre froide. On pourrait alors penser que la guerre froide a pris fin. Mais il est bon de faire remarquer que ce phénomène, qui n'est rien d'autre que la coexistence pacifique, persiste encore. Sinon, d'où vient qu'à côté des Nations Unies qui représentent la plus haute instance juridique et morale du monde, se trouvent comme en appendice des groupements comme le G7 ?

Aujourd'hui, l'on parle tantôt de G20 (groupe des vingt pays émergents), tantôt de G99 (groupe des quatre-vingt et dix pays en voie de développement parrainés par ceux dits émergents), alors que ce projet d'union des grandes puissances mondiales remonte depuis Valéry Giscard d'Estaing qui, président français d'alors, avait préconisé le G4 qui ne regroupait que les quatre grandes puissances militaires et économiques d'après-guerre. Tout cela montre combien l'humanité est destinée résolument pour la quête de la puissance. D'ailleurs, l'on ne s'arrêtera pas là, puisque l'Union Européenne envisage de se doter d'une constitution. L'ancienne Organisation de l'Unité Africaine (OUA)

devenue Union Africaine (UA) n'hésitera certainement pas à emprunter la voie des États-Unis d'Afrique, vieux projet embryonnaire du panafricanisme qui deviendra à coup sûr cette puissance continentale à venir. Cette folie généralisée traduit l'avancée hallucinante de l'antéchrist, c'est-à-dire ce personnage funeste des derniers temps. Pour le comprendre, l'on a qu'à observer le retour en puissance de la Russie qui, dans le jeu de passe-passe de la présidence à la primature des leaders avant-gardistes du communisme, donne à penser que l'abîme n'est plus loin. La frénésie de la raison instrumentale positionne les hommes de ce monde devenue un seul espace géographique où les nations faibles se perchent au torchon des grandes puissances. Telle est la thèse garaudienne, car, « le rapport des forces, à l'échelle mondiale, est devenu tel qu'aucune communauté, même si ses structures et ses idéologies n'ont rien à voir ni avec celles des États-Unis, ni avec celles de l'Union Soviétique (la Russie aujourd'hui), ne peut tenter d'échapper à l'emprise de l'une qu'en s'appuyant, directement ou indirectement, sur l'autre. Cette logique asservissante et suicidaire des blocs constitue le drame majeur de notre époque. Il se produit, pour la première fois dans l'histoire, à l'échelle planétaire ». <sup>27</sup> À l'image de Garaudy, Heidegger voyait déjà en point de mire que la crise en question était tenue par ses deux grandes puissances qui assument le destin du monde. Il peut dire : « la Russie et l'Amérique sont toutes deux, au point de vue métaphysique, la même chose, la même frénésie sinistre... » <sup>28</sup>

Quoi qu'on dise, la frénésie est à son comble avec le regain des conflits éclatés. Aujourd'hui, c'est Alkmi au Sahel, avec ses poches de résistance tel le groupe Ansar Dine au Mali. Hier, c'était le vent du printemps arabe qui menace l'Europe d'invasion d'immigrants-refugiés venant de la Syrie, en profitant de la passerelle turque. Ailleurs au Nigeria, ce sont les intégristes du Boko haram. En Europe, c'est l'Irlande du Nord. Au Proche-Orient, ce sont les conflits trans-historiques israélo-arabes. En Amérique, ce sont la rébellion colombienne et la réplique constante et chaude entre le Venezuela et les États-Unis, sans toutefois oublier les fines animosités entre le Japon et la Chine. Sont-ce là des crises qui indiquent combien l'humanité elle-même est prise dans un engrenage aveuglant et fataliste? De fait, le monde "mondialisé" est malade d'une crise ontologique, sans toutefois oublier les crises environnementales. La question de l'eau évoquée plus haut par Thalès n'appelle-t-elle pas le monde à penser à la chute de la banquise ? Le logos, ce feu central dont parlait Héraclite, n'est-il pas en train d'irradier les hommes par la destruction de la couche d'ozone ? Les étoiles qui tomberont du ciel vers les temps difficiles, annoncées par le Christ, ne sont-elles pas ces météorites qui menacent la planète terre pour les temps à venir ? Pour dire

court, les hommes sont portés par le vent d'un destin chaotique. Mais au fond, n'est-ce pas la finitude humaine qui s'exprime, dans une large mesure, comme la voix d'une crise ontologico-théologique mondiale ? Eh bien, l'homme est fini. Son destin sûr est sa mort prochaine. Mourir est, en fait, l'autre élément fondamental qui se profile comme cet horizon tragique, hypostasié à la hauteur du monde comme crise planétaire. En clair, le sérieux de ce monde se manifeste silencieusement dans la trame du destin. Tel a été le message des grands hommes, des individus historiques qui, par leur sens prémonitoire, ont réussi à annoncer à l'humanité ici bas leur séjour terrestre marqué par le risque et le tragique, donc fini peut-être dans l'oubli éternel.

### Conclusion

Si « questionner, c'est travailler à un chemin, le construire », <sup>29</sup> nous pouvons dire que le questionnement de ce qui peut paraître comme étant un simple concept, à savoir celui de destin, nous a conduit à battre véritablement chemin. Battre chemin, ici en cet article, c'est aller en aventure, à la rencontre du destin tragique des hommes et de leur univers. Cette tragédie, qui constitue l'intrigue même de l'existence terrestre, s'est confirmée de plus en plus à travers la mondialisation. Mais quelle est la caractéristique de cette mondialisation ? C'est, bien entendu, le chaos ou les crises à dimensions ontologiques déjà annoncés à travers les pensées des premiers philosophes, pour qui l'univers (le monde), en son essence, évoque une unité conflictuelle en dépit de la diversité des choses. Alors, ce qui pourrait s'apparenter à de simples visions du monde s'est confirmé malheureusement à travers la voix des figures historiques et religieuses plus autorisées. Le message fait peur : il y a une certaine fin tragique de l'espace vital de l'humain. Mais n'est-ce pas Heidegger qui, au regard de cette crise généralisée, prenant Hölderlin au mot, a pu dire que « là où il y a danger croît ce qui sauve ». À l'évidence, le danger est imminent ; mais l'homme, en tant qu'être doté de bon sens, pourrait bien l'éviter. En clair, face à cette forme de dérégulation humaine, les peuples de la planète doivent substituer au principe de l'égoïsme et de la puissance aveugle la norme elle-même, c'est-à-dire une sorte d'éthique fondamentale qui codifierait la marche de la mondialisation, en sorte qu'elle réponde aux aspirations fondamentales de l'humanité. Si cela est, bien entendu, respecté, on pourra alors parler, comme le professeur Samba Diakité, en ces termes : « depuis quelques décennies, nous sommes définitivement entrés dans l'ère de la mondialisation. Les nouvelles technologies de la communication, le libre-échange économique et la démocratisation des moyens de transport nous permettent d'appréhender le monde dans sa globalité. Les espaces publics sont aujourd'hui des lieux de rencontre où se côtoient les cultures du monde entier. Les distances entre les pays se font de moins en moins grandes,

d'autant plus que la révolution informatique, en particulier l'internet, permet en quelques secondes d'être en contact avec des gens d'autres continents, d'autres lieux de la planète. Aujourd'hui, rien ne se cache. Les médias sociaux nous permettent de penser la société pour la rendre vivable, sociable, rationalisable. Penser la société, c'est appliquer la valeur de la raison sur les valeurs des choses. Désormais, le droit doit avoir le primat sur la force ; l'universel devient plus important que le général ; les sociétés doivent être gouvernées démocratiquement et non arbitrairement ; l'histoire doit appartenir aussi bien aux forts qu'aux faibles, aux vainqueurs qu'aux vaincus. La raison doit guider le monde et l'Afrique ne saurait échapper à cette vérité implacable. »<sup>30</sup> Agissons ainsi, car la mondialisation n'est qu'un processus, il n'est donc pas achevé. Cultivons l'optimisme puisque le plus dur reste sûrement à venir. D'ailleurs, les anciens Grecs n'indiquaient-ils pas que le chaos apparent annonce une certaine harmonie pour ceux qui s'ouvrent à la méditation vraie ?

### Notes

1. Legrand Gérard, *La pensée des présocratiques*, Paris, Bordas, 1970, p. 166.
2. Id., *Nietzsche cité par Gérard Legrand*, p. 35.
3. Id., p. 37.
4. Voilquin Jean, *Les penseurs Grecs avant Socrate*, Paris, Garnier Frères, 1964, p. 79.
5. Id., p. 78.
6. *Ibid.*
7. Id., p. 73.
8. Id., p. 77.
9. Id., p. 84.
10. Platon, *La République, Livre x*, Paris, Garnier Flammarion, 1966, p. 382.
11. Boutot Alain, *Heidegger et Platon. Le problème du nihilisme*, Paris, PUF, 1987, p. 70.
12. Hegel Friedrich, *La Raison dans l'histoire*, « L'histoire philosophique », Paris, Ed. Plon, 1965, p. 54-55.
13. Freud Sigmund, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1966, p. 56.
14. Heidegger Martin, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, 1994, p. 95.
15. Haar Michel, *La fracture de l'Histoire*, Grenoble, Jérôme Millon, 1994, p. 11.
16. *Ibid.*
17. Heidegger Martin, *Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1986, p. 210.
18. Heidegger Martin, *op. cit.*, p. 210.
19. Hegel Friedrich, *op. cit.*, p. 123.
20. Louis Segond, *Sainte Bible*, évangile selon St Matthieu, chapitre, verset 24, p. 980.
21. *Ibid.*

22. *Ibid.*
23. Louis Segond, *op. cit.* p. 980.
24. Kant Emmanuel, *Vers la paix perpétuelle*, Paris, Hatier, 2001, p. 25.
25. Marx Karl et Engels Friedrich, *Manifeste du Parti communiste*, Éditions sociales, 1972, p. 31.
26. Nietzsche Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le club français du livre, 1958, p. 12.
27. Garaudy Roger, *Biographie du xx<sup>ème</sup> siècle. Le Testament philosophique de Roger Garaudy*, Paris, Éditions TOUGUI, 1985, p. 191.
28. Heidegger Martin, *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 49.
29. Heidegger Martin, *Essais et Conférences*, Paris, Éditions Gallimard, 1958, p. 9.
30. Diakité Samba, « Pour une éthique de la diversité en Afrique : de l'aporie identitaire à l'auto-conscience culturelle », in *Ethiopiennes*, n°88, Littérature, philosophie et art, 1er semestre 2012.

## Bibliographie

### Ouvrages

- Boutot, Alain, 1987, *Heidegger et Platon. Le problème du nihilisme*, Paris, PUF.
- Freud, Sigmund, 1966, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot.
- Legrand, Gérard, 1970, *La pensée des présocratiques*, Paris, Bordas.
- Heidegger, Martin, 1958, *Essais et Conférences*, Paris, Éditions Gallimard.
- Garaudy, Roger, 1985, *Biographie du xx<sup>ème</sup> siècle. Le Testament philosophique de Roger Garaudy*, Paris, Éditions TOUGUI.
- Haar, Michel, 1994, *La fracture de l'Histoire*, Grenoble, Jérôme Millon.
- Heidegger, Martin, 1967, *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard.
- Heidegger, Martin, 1986, *Être et Temps*, Paris, Gallimard.
- Heidegger, Martin, 1994, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard.
- Hegel, Friedrich, 1965, *La Raison dans l'histoire*, « L'histoire philosophique », Paris, éd. Plon.
- Kant, Emmanuel, 2001, *Vers la paix perpétuelle*, Paris, Hatier.
- Louis Segond, *Sainte Bible*.
- Marx, Karl et Engels, Friedrich, 1972, *Manifeste du Parti communiste*, Éditions sociales.
- Nietzsche, Friedrich, 1958, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le club français du livre.
- Platon, 1966, *La République, Livre x*, Paris, Garnier Flammarion.
- Voilquin, Jean, 1964, *Les penseurs grecs avant Socrate*, Paris, Garnier Frères.

### Article

- Diakité Samba, « Pour une éthique de la diversité en Afrique : de l'aporie identitaire à l'auto-conscience culturelle », in *Ethiopiennes*, n°88. Littérature, philosophie et art 1er semestre 2012.

